

Pêle-Mêle.

(M. Winckler, J-M Levy-Leblond, Sophie Braganti)

Ça se soigne... Sont malades. Graphomaniaques. Au prétexte de s'exprimer, ils alignent sur les murs différents noms et sigles d'un même graphisme, superposables. Culte inconscient de l'uniforme et du grégaire ? Allez ! bientôt vont nous défiler dans les rues au pas pour réclamer le rétablissement du service militaire... Tant pis. Passons aux graphopapiers.

Paraît ce mars (L'Amourier, 06 Coaraze) le premier-dernier Martin Winckler. Premier écrit, dernier publié. « *Le Mystère Marcoeur* ». Un graphomane expérimente à vie (très accro !) l'écriture en continu sur supports variés : cahiers, cahiers, encore cahiers et en manque grave, table de bistro, paume de la main, ticket de bus, n'importe quoi, et qui sait, qui sait, les draps de lit, la douce blanche peau de sa copine...

Quel écrivain n'a pas un jour au moins en quelques lignes écrit sur l'écriture ? Une note marginale sur un manuscrit, une phrase ou une page au détour d'un roman, d'une méditation sur sa place dans le monde, ou d'un article plus savant qui vous pose son homme... Finalement, le thème de l'écriture est devenu pour l'écrivain actuel d'une grande banalité. Le récit de Winckler sort en ceci de l'ordinaire que riche de « science fiction », dans le sens d'un savoir réel du fictif, d'un imaginaire constructif qui met en travail des questions sérieuses dans un abord ludique, il ne se prive pas d'être discrètement savant mais varié, drôle, rapide, imaginatif, et qu'il fait de l'écriture, de l'écrivain, de la lecture, du livre, un héros démultiplié de son ouvrage qu'à lire nous sommes amusés, curieux, captivés, enrichis. (Notez : Martin Winckler, qui est médecin, dira peut-être si ça se soigne aux étudiants de Lettres et de Médecine qu'il rencontrera en fac... des Sciences, Valrose, Cafétéria, mardi 19 mars à 18 heures)

Un autre graphographe : Jean-Marc Levy-Leblond. Il y avait la science, mal assurée, établie à petits pas, reculs, avancées, réflexions et discussions... Sont venus les imprécateurs, les assureurs de certitudes, qui décident du sens avant d'en avoir fait l'examen. Retour paradoxal des contestataires à l'argument d'autorité. Aristote ou machin l'a dit, donc c'est vrai. J'entends sur Inter que le père compétent par formation et métier se fait, sur son travail, traiter de sot, ou quelque chose d'équivalent, par le fils de même prénom. (Sont senior, junior, à l'américaine...). En scientifique, le père se pose la question. En politique, le fils affirme que lui a raison parce que... il a raison. Levy-Leblond prétend de sa plume (ou d'un emploi très réduit du traitement de texte d'un très performant ordinateur) mettre science et technique à la raison. Est-ce bien raisonnable ? Il est, encore, de cette génération pour laquelle existait dans les sciences un principe d'incertitude. (De celui qui ne doute jamais, je doute) Ses « *Impasciences* » (Bayard éditions) bien que conjuguées à celles de Galilée, Poincaré, Einstein, Rotblut... seront je crois de peu d'effets, même avec le soutien du considérable épistémologiste Pierre Dac. Les technosciences classeront ce livre dans la case « risques naturels ». Mais qui sait ? Si une page tournée produisait un « effet papillon » ? Ouragan prévisible sur les sciences du 21^{ème} siècle ?

Encore une malade. Le récit « *Sylvia Baci* » de Sophie Braganti (L'Amourier) raconte une petite histoire, banale. Une enfant transplantée de la gadoue italienne à la gadoue niçarde et qui (j'aurais pu témoigner ce cas) passée par la faculté des lettres instrumente le français

comme langue créatrice. Nous ne trempions pas la madeleine dans le tilleul, ici c'est la tartine dans le bol de café au lait du quatre heures. A l'examen, avoir marché sur la Lune n'est sans doute pas un choc culturel aussi important. De quoi faire réfléchir (mais lisent-ils ?) les naïfs qui voudraient nous faire mettre les deux pieds dans le même sabot. Nous vivons et fonctionnons sans doute dans une (une seule) culture. L'autre, féconde, est toujours quittée ou conquise, jamais vraiment vécue : cicatrice riche, j'en conviens, mais cicatrice sensible...

Pour finir, avis à tous les graphomalades : cette année le Printemps des Poètes est fixé du 26 mars au 1er avril. Ce que j'en pense ? J'en pense surtout 1er avril.

La Strada n°23, avril 2001

Pêle-Mêle (2)

Les nombrils s'affichent

(Villa Arson. Christine Angot. Ben. Catherine Millet et Jacques Henric.)

Oui, encore un pêle-mêle. En français on dit aussi mélanges. En littéraire on prononce miscellanées, ça fait cultivé. Et pour tout dire, la solution est bonne d'éviter le travail des transitions. Coq à l'âne autorisé. Aujourd'hui plutôt ânes que coqs ? On verra bien.

Visite à la Villa-Arson. On s'y ennuie convenablement. Technique pauvre, idées limitées à petits trucs. Sergio Leone, avec la scène du duel de « *Il était une fois dans l'Ouest* » tire son épingle du jeu. Fera son chemin, celui-ci. Son assistant projectionniste n'a pas à se casser trop la tête, l'œil du maître pense pour lui. Jeunes gens qui avez raté l'entrée de la FEMIS, ne vous suicidez plus. Dites-vous plasticiens et « exposez » à la Villa Arson, son annexe.

Tu as écrit de longs articles pour Y. Klein, pour Rotella, pour Arman. Pourquoi pas sur Ben au Mamac ? me dit-on. Après ce qu'il a écrit lui-même, de lui-même, sur lui-même, que voudriez-vous que j'écrive ? La description d'un miroir ?

Les nombrils s'affichent. Une amie qui me veut du bien me prête des livres de Christine Angot. J'écrivais dans *La Strada* (peut-être en ce temps encore *InterVista*) à propos de la mode des écrivains qui s'autoproclament subversifs ou révolutionnaires. Aurait été un exemple type, cette Madame Angot, qui se voit sous un bon profil. D'abord ça ne manque pas de tripe, l'écriture accroche. Puis au fil des textes à parutions rapprochées (il faut « tenir » le public), l'écriture se relâche, la répétition des thèmes et formes, voire des paragraphes, s'institue moyen. Guy Debord aurait pu citer ces productions en parfaits modèles pour illustrer la société du spectacle : Regarde mon nombril, tu vas en voir encore et davantage, j'enlève le haut, j'enlève le bas (de dos ?). Tout un bouquin pour le portrait d'un ex en parfait connard, type la groupie du chanteur rock, tu vois ? On nous dit jouer Zola, mais c'est davantage Princesse de Clèves que Nana. Littérature Séguéla. Boff ! Elle ne l'a pas inventée. « *Rien n'est érotique* », dit-elle. Doit bien s'ennuyer dans la vie ! On comprend qu'elle compense en se regardant vivre dans son écriture. Je ne vous donne pas ses titres et éditeurs, vous la trouverez rayon papiers imprimés : tu l'as voulue, tu l'as eue, ta tête de gondole. Va être très dur de vieillir, Christine. « *Il y a des choses, quand on écrit, que l'on ne peut pas écrire.* » Vrai, madame. Mais encore un effort. On peut s'apprendre à l'écrire. Qui sait, va peut-être finir par avoir vraiment du talent... Elle en perdrait quelques lecteurs, peut-être ? « *Les cons cherchent la vérité flatteuse* », qu'elle dit. Pas ici que tu la trouveras.

Le « ça » est mode. Comme C. Angot, mais autrement, Catherine M. en cause, un livre, illustrations par Jacques Henric, un autre livre, en contrepoint. Ben va aimer. Pivot qui s'amuse, photos dans *Le Monde* (qui fait très culs, ces semaines... Catherine Millet-Christine Angot-Annie Ernaux, la vieille maison en tremble !) Annie Ernaux, c'est un autre discours : si vous êtes sot, inculte et soviétique, vous pouvez quand même être l'objet d'une grande passion. Après quoi j'aurais pu avoir le moral, mais hélas je ne suis pas soviétique. Peu importe. Le « ça », nous n'avons pas fini d'en parler et d'en entendre parler. (Sigmund Freud).

Nota au metteur en page* : Sigmund Freud pas en signature, pas l'auteur de ce billet. Hélas pour La Strada, il ne répond plus aux demandes de collaboration. Nous aurions aimé, – n'est-ce pas Michel Sajon ? – le voir figurer dans notre OURS. Belle ménagerie que vous auriez eue là, M. le Directeur !

La Strada n°24, mai 2001

*Dans *La Strada*, la note au metteur en page n'a pas été publiée !

Pêle-Mêle (3)

(Roland C. Wagner, Françoise Laurent, Toons et pas Loft Story)

Dans le dernier numéro de La Strada, celui de mai (fait ce qu'il te plaît), je tombe sur quatre paires de fesses et un titre : Entre chienne et louve. Bien qu'en la circonstance le singulier m'intrigue, je reconnais. Pas les fesses... Quoique... Elles se ressemblent tellement ! Le titre. J'ai déjà vu. Le titre, je vous dis.

A propos, "Toons", vous connaissez ? Paru il y a un an, dans la collection Fleuve Noir. Le hasard met entre mes mains et sous mes yeux ce livre d'un certain Roland C. Wagner (Pas le copain de celui de Pom-Pom-Pom Pom...). Et moi qu'en général la fiction agace, je me suis bien amusé. C'est décontracté et virtuel, et depuis cette lecture je guette si dans la rue je ne croise pas un personnage de Tex Avery ou de Max et Dave Fleisher, Betty Boop par exemple, ou le loup, Hou ! Sérieux. Je vous assure que c'est possible. "Toons", c'est écrit dessus, est le cinquième volume d'une série intitulée : "Les Futurs Mystères de Paris". Je n'invente rien, il vous suffit de glisser dans un univers parallèle par la fente d'une ligne de fracture, à cause du Faisceau chromatique. Vous pouvez y passer l'été...

Mais ça m'obsède. Pas les paires de fesses, le titre. Formule magique : Miroir, mon beau miroir ! Je clique sur Recherche et miracle ! Je trouve. Un petit compte rendu de "Entre chienne et louve", écrit pour la revue marseillaise Al Dante, inédit à cause des vacances ou de la disparition de la revue, me souviens plus, excusez-moi, il y a quatre ou cinq ans...

"Entre chienne et louve"

"Quelque chose dans le ventre" (Côté-femmes, éditeur, Paris 1991) était un récit, et il ne cachait guère que son propos était autobiographique. Avec "Entre chienne et louve", Françoise Laurent aborde le roman : au prétexte de restituer l'image d'une tante Amélie à peine connue, la thématique ne varie guère : on y retrouve du précédent ouvrage le nœud de vipères familial, la jeune fille qui se débat (bien qu'en un autre temps) avec son devenir de femme, la femme qui tente avec et malgré ses cicatrices de s'établir dans une vie possible. Même écriture fragile, jouant avec efficacité souvent du langage courant, des expressions usuelles, de l'insolite d'un dire banal accumulé, pour rendre avec brutalité des situations violentes dans une évidence douloureuse des sentiments contradictoires que tissent amour, humiliation, blessures, sourire et haine. Un écrivain s'est construit qui réussit assez bien son projet de fiction : " Une lettre à personne pour me convaincre d'avoir réellement existé". "Entre chienne et louve" de Françoise Laurent, (Les éditions du Ricochet, Nice, 1996).

Depuis il y a eu de la même auteur, entre autres publications, "Les dunes au clair de lune", (éditions Baleine-Le Seuil, 1999).

Je voulais vous parler de Loft Story, mais comme personne n'en parle, je vais pas vous "infoxiquer". Désinfxiquez-vous, lisez de la fiction. La vraie vérité, la Vérité est dans la fiction, pas dans la réalité télévisualisée. Lisez La Strada, organe de la Désinfxication... Et alors, j'ai bien le droit de rêver ? « Ce n'est qu'un début. Continuons... »

45.

Pêle-Mêle (4)

(Art-Jonction, Coréens à Carros, Galerie Quadrige, Anne Gérard, et encore Arman)

A la naissance le bébé provincial était assez joli. La dernière année d'exil passée à Cannes donnait de l'espoir sur son devenir, même si l'enfant souffrait de solitude. De retour à Nice, âge ingrat, anorexie, sous perfusion ? Grand air au port, jardin, cahin-caha il paraît se remettre. Prê-ado, il a encore à 15 ans des aspects présentables, avec des stands perso d'œuvres de Rodchenko (Galerie Howard Schickler, New York) Rayssé (Studio Simonis, Paris) Corneille (Gal. San Carlo, Milan) Molinier (A l'enseigne des Oudin, Paris), les ensembles de la Galerie Vigna, de l'Education, et puis la prolifération en tous points variée des stands Art 7. Mais qu'il est maigre et morne ! Ce qui n'a pas empêché les Niçois de terminer entre eux le dernier (et ultime ?) *Art-Jonction*, de faire la fête entre niçois en se donnant les différents prix, contents, inconscients, et quoi... ? Docteur, vous le sauvez ou vous signez l'acte de décès ?

Seize artistes coréens de Pusan exposent au CIAC, château de Carros. Il faut espérer que la confrontation à d'autres productions ouvrira des horizons à ces plasticiens dont l'ensemble, autant qu'il soit possible de juger sur un échantillon assez réduit, est gentiment provincial. Il y a quelques amorces intéressantes chez Kim jung-myung qui dramatise d'une ligne jaune un choix d'images malheureusement affaiblies par la dorure des encadrements. Avec des fragments de corps répétés, Park eun-kuk à le sens de la mise en scène. Les montages-peintures, de Ha Eui-Soo, sur le thème de la chaise donnent à l'objet et à la couleur une présence. Tous un peu trop propres, petits formats qui tournent le propos en objet déco. On peut aimer la déco.

Cette année elle a présenté entre autres Paolo Frascati, Toos Van Holstein, Toshinori Nakaya (à Saint-Jeannet) et actuellement Uno Svensson. *Quadrige*: la galerie (21 rue de France) dont il est de bon ton de ne pas parler, semble-t-il. Sans doute parce qu'en ces temps de bouts de ficelles et de vidéo, elle n'a pas trop joué à faire tourner en rond son bateau dans la fontaine et n'a jamais désespéré de la peinture, même si elle l'était quelquefois ici aussi, désespérante. Avec plus ou moins de bonheur, elle a tracé son sillon. A-t-elle commis plus d'erreurs que celles qui convenues ou celles qui rien du tout ? On comptait sur les doigts les galeries vivantes, une seule main suffit aujourd'hui, et on craint l'amputation. Parmi celles qui persistent, voir à la Galerie Alain Couturier (9 rue Saint François de Paule) « *La stratégie du Fantôme* » d'Anne Gérard, exposition encore une fois étrange de cette artiste, héritière de Fluxus par le bon côté, exposition qu'aurait aimé Georges Brecht.

Enfin et encore Arman. Après "*La traversée des objets*" récente au Château Villeneuve de Vence (Cf. La Strada n°18 d'octobre 2000) "*Arman, passage à l'acte*", au MAMAC, jusqu'au 14 octobre. Un bon regard rétrospectif qui ici prend son espace. On aurait aimé encore davantage, mais on n'est jamais content. La première période des cachets, qu'on voit très peu d'ordinaire, y est magnifiquement représentée. Le reste, plus connu, suffisamment présent pour suivre la démarche. Une occasion à ne pas rater pour une vision d'ensemble d'un des artistes les plus représentatifs de la seconde moitié du vingtième siècle. On s'offre une accumulation ? : Arman, ARMAN, Arman ! Arman ? Arman. Arman, ARMAN, Arman. Arman : Arman !
AAAAAA RRRRRRR MMMMM AAAAA NNNNN.....!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Pêle-Mêle (5)

Maurice Fréchuret, Constant, la glorieuse incertitude du sport, Raymond Chandler, Boris Vian, Amélie Nothomb.

Maurice Fréchuret quitte, pour Bordeaux, le Musée Picasso d'Antibes sur une belle rétrospective Constant. Pas les grands moyens de la fondation Maeght pour la grande et sans surprise exposition Kandisky montrée cet été, mais toutes les expositions présentées par M. Fréchuret faisaient intelligemment problème, remettant notre vision en question à propos de travaux de bon niveau. Avec Constant, toute la « figuration libre » est déjà présente quand ses illustrateurs étaient encore au biberon. Quelques belles réussites où la simplicité des moyens sont d'une évidence confondante. Un soleil sorti en trois traits directement d'un tube envahit tout l'espace. De quoi faire réfléchir et conforter les quelques égarés qui à la Villa Arson s'intéresseraient, malgré tout et tous, à la peinture.

Disponibilité des vacances : j'erre dans les journaux, distraction pleine d'enseignements. Je découvre qu'une athlète russe contrôlée à la dope peut encore courir, parce que prise qu'une fois, et gagner l'épreuve qui la fait championne du monde. Tant pis pour les rivales qui n'avaient pas pris leurs doses. Un athlète québécois, qui au départ n'avait que le dixième temps, est médaille de bronze aux Jeux d'été du Canada : de joie, il se déculotte brièvement, montrant son postérieur à ses concurrents. La fédération, qui je suppose ne prend pas ses vacances au Cap d'Agde, l'a disqualifié. Ce que les journalistes appellent, je crois, la glorieuse incertitude du sport. Nouveau cours d'éthique pour les entraîneurs, à l'usage des jeunes sportifs : vous pouvez vous droguer, mais ne montrez pas vos fesses. On a les valeurs qu'on mérite.

Prétexte vacances, et le hasard d'un vieux livre contenant trois titres de George Chandler, je lis (ou relis? Vagues souvenirs...) « Le grand sommeil ». Traduit de l'américain par Boris Vian. Etrange, je le lis autrement, me demandant parfois à qui appartient l'humour qui sous-tend le récit. Vian ou Chandler ? Aux deux sans doute. Les trouvailles du traducteur aident, bien sûr, mais les deux autres romans sont aussi semés de remarques drôles, avec quelques phrases totalement surréalistes qui font le charme des histoires (peut-être un peu désuètes) de Phil Marlowe, ce « privé » trop honnête qui résout au nez des flics ses enquêtes avec la conviction d'un loser trop intelligent. Trop sentimental aussi, Marlowe, qui rate tous les bons coups : en trois romans pas une coucherie, même si sa magnifique cliente l'attend chez lui, nue dans son lit. Ouais ! tu m'étonnes mec... Je sais, c'est d'un ringard !

Prétexte vacances, j'apprends le vocabulaire: Un minot parle de « chatter ». J'aurais imaginé... Mais non. Si la Mère Michel a perdu son chat, pensez qu'elle a un problème avec son ordinateur. Elle crie encore par la fenêtre, mais moins loin. Peut plus « chatter ». N'a finalement que perdu la tchatche, quoi. On croit innover, et on retrouve le vieux français.

Autre lecture : « Métaphysique des tubes », d'Amélie Nothomb. (Pas encore lu le dernier, « Cosmétique de l'ennemi » que J-L Ezine démolit dans le Nouvel'obs du 23 août.) Un presque beau livre celui-ci, dommage, un peu vite écrit peut-être ? Cette écriture pas assez méditée à laquelle oblige la livraison annuelle. Dix romans en dix ans. C'est le système, aujourd'hui. A trente ans, ils alignent plus de bouquins que les œuvres de Flaubert, Stendhal et Camus réunis.

Pas pris le temps de nourrir et d'épaissir le texte. Et puis m'agacent, ces écrivains qui font les érudits. Cette-ci là, c'est avec le japonais, et elle dit nippon. Elle veut bien nous traduire tasuke: au secours. Et aussi « Carpe diem », qu'en lecteur de V. Hugo, merci, je connais, bien que ce soit du latin, que j'ignore, comme le japonais. Mais « Sic transit tubi gloria », pas mèche. J'imagine que « la gloire passe à plein tube »? Et que je vous écris mushiatsui, geta, seppuku, miso, carwash (? ! du japonais ça !?) sensei, chawan mushi. L'aurait dit en Haut-Tchéchéne ou en Bas-Congo, je traduais, comme vous, en direct, sans dico. Traduit pas non plus « Anch'io sono pittore », que j'ai prononcé bien avant sa naissance, car je suis peintre moi aussi. Hé ! La Mélie ! La culture, ce n'est plus aujourd'hui de réciter tous les clichés classiques qui font reconnaissance entre gens du monde. C'est simplement avoir quelques instruments conceptuels, quelques mots pour tenter de comprendre le monde tel qu'il est, un peu - modestement. Aussi, ce n'est jamais fini. Ce n'est qu'un début, continuons...

La Strada n°27 octobre 2001

Pêle-Mêle (6)

J'entends... « Où est le bec ? »

Vu à la télé. Le Houellebecq de la pub. Le Michel. Chez Guillaume Durand. Les yeux dans le vague, sa déclaration la plus fracassante extirpée au tire-bouchon : « Heu... Je suis d'accord avec ce que vous dites... ». Pas de pensée. Faudrait pour cela émettre au moins une idée. Une, même petite. Mais rien. Et à plat ventre devant les 350.000 exemplaires vendus, des soi-disant « critiques » qui le sont si peu que tous terminent leur plat ou fantasmatique vide discours d'un « C'est un grand livre », ou encore « Le premier livre qui... ». Même celui qui fait pourtant d'énormes réserves. Mal écrit, mal composé, propos de comptoir du Café du commerce (mais « les brèves » sont beaucoup plus drôles et instructives) : difficile pour le vrai lecteur de ne pas abandonner en route... Me tombent des mains ces ouvrages. Sur la centaine de bouquins que bon an mal an je lis, à peine s'il en est trois que je ne parviens pas à terminer : on ne sait jamais, si par hasard la dernière page... Je suis un optimiste, moi. Mais là, vraiment ! J'avais lu entièrement, sans sauter une ligne, « Les particules élémentaires ». (A travers Lacan, curieux, on pouvait entendre : « les parties-culs et les menteurs » de « où est le bec ») Ouais, ouais. J'ai du mérite, comme disait mon oncle.

Dans le Dimanche magazine (Nice Matin du 9 septembre) trois quarts de page pour le sombre monsieur. Jacques Gantié, consterné, expose « *bafouillage* » et « *morne plaine* », que c'est, dit-il, « *beaucoup de bruit pour rien* ». Allons, faut pas se laisser désespérer ! Promis, à l'occasion nous boirons, bons pour le moral, un verre de Bellet ou de Saint-Jeannet à nos santés.

Georges Bertolino devra lui me payer un verre si nous nous rencontrons et s'il veut que je lui pardonne ses inqualifiables propos : « *Voyages orgasmisés* » qu'il titre. Ceux que la Houellebecq attitude fait bander, garanti, leur priapisme ne doit rien au texte. N'auront pas besoin de Viagra pour encore longtemps. Qu'ils prennent un calmant et consultent. C'est grave mais ça se soigne, paraît-il. L'article « *orgasmisé* » est pourtant très mesuré, jusqu'au... dérapage : Non, mais ! se permettre, je ne dirais pas de comparer ce fabricant de gadget éditorial, même en le minorant, mais de le rapprocher de Céline, Céline cette fripouille (hélas, hélas) géniale (hélas ! Encore hélas !) ou de Perec, sympathique ludique acrobate au regard perforant, non, mais... Lisez à la suite une page de chacun des trois, et vous verrez la différence comme dit la lessive.

Oui, allez chez votre libraire, lisez une page au hasard de « *Plateforme* » (Plate-forme ? aime les jeux de mots, cet homme ?) Pensez à cette petite forêt coupée pour le papier des 500.000 gros exemplaires prévisibles, et au charmant petit ruisseau pollué... Attention de ne pas vomir sur le livre, vous seriez obligé par courtoisie de l'acheter. Mieux vaut jeter ses 131 F 20 (Prix étrange : ça doit faire un chiffre rond en Euro, non ?) dans la première poubelle venue, ou mieux les donner à Amnesty International qui nous protégera des tortionnaires prévus. Dire que ces derniers mois j'ai râlé après les Marie Darrieussecq, Amélie Nothomb, Françoise Laurent, Christine Angot, Catherine M.(illet) et fait des réserves sur leurs livres plus que lisibles ! Tu vires macho, Marcel ? Il sera beaucoup pardonné à G. Bertolino qui a, lui, fait remarquer que « *les sujets tabous, en France du moins, les auteurs-femmes paraissent seules vraiment les*

conjuguer à la première personne du singulier ». Nous boirons donc le verre de l'amitié... et avec elles, si ELLES le veulent !... Continuons le combat, mes sœurs !

[P-S : Je terminais ici cet article début septembre, accordant à ce débat quelque intérêt, le traitant d'humour à défaut d'amour. Depuis, il y a eu le septembre noir de N.Y. et de Toulouse. Ceux pour qui le tourisme sexuel et sa littéraire vulgarisation bénéfique étaient significatifs de la mondialisation l'ont eu dans le... disjoncteur. Michel et les autres, le doigt dans l'œil jusqu'à l'épaule. Si vous voulez jouer aux grands penseurs philosophico-géo-politicards, faudra trouver autre chose. Ce qui n'empêche, mes sœurs : Continuons...]

La Strada n° 27, octobre 2001

Pêle-Mêle (7)

J'entends... « c'est... honnête ».

Je reçoit (*sic*) « La chambre obscure » Ed. Gallimard, avec dédicace : « en compagnonnage de pastrouil ». Ce niçois exilé que je ne connais pas, Michel Séonnet, connaîtrait donc ma « Promenade niçoise » ? Je suis flatté, on a sa petite vanité d'auteur, mais oui. Car enfin, toutes proportions gardées, c'est comme si le TGV saluait le train des pignes, vous savez teuf-teuf, je grimpe mais haletant... Sauf que tout de même, la différence d'âges n'est pas aussi considérable qu'entre les deux trains. « A locomotive », disaient jadis les théâtres dont je gérais l'association, et depuis j'ai la comparaison ferroviaire. Pastrouil ? C'est vite dit. C'est du plus sérieux, ici, venu du 5 rue Sébastien Bottin, adresse qui tout un siècle fit rêver les jeunes écrivains, même si dans le texte on est dans la plus accessible niçoise rue Saint François de Paule, avec notre Opéra, notre église des dominicains, notre hôtel Beau Rivage, notre marché aux fleurs, et notre mythique château, que, en lisant « je monte au château » les lecteurs étrangers (venus au moins de l'autre côté du Var) doivent se dire « Qu'es acco ? cétyhoù ? » (mais en français bien entendu), puisqu'il n'existe plus depuis trois siècles, lou Castéou.

Il y a la chambre obscure où un enfant agonise ou pas, c'est la question : « Est-ce qu'il est mort ? » demande le père chaque soir en rentrant. Et la mer et la lumière dehors, et l'actualité de ce février, avec le Carnaval, les dominicains que le problème des prêtres ouvriers disperse, celui qui pendant la guerre était dans l'autre camp, un ou deux grands-pères, un ou deux fils ou petits-fils, on perd un peu pied dans le temps, l'infirmière et son fils à venir ou qui chante, ou qui meurt, l'Indochine, la micheline qui en suivant la vallée monte vers les cimenteries de Contes (j'imagine), Laghet et Sainte Rita et les ex-voto, et puis Cimiez, et surtout les corps vivants, les seins des modèles d'un vieux Matisse qui rayonne, et dont « Le platane » à l'écorce ou peau jaune illumine l'obscurité de la chambre. Un peu confus ? Avec de beaux éclats, une écriture parfois... Michel Séonnet sait écrire. Mais c'est à vous de voir. Il conduit, nous dit-on, des ateliers d'écriture. Le temps est aux écrivains d'ateliers. Ateliers d'écrivains, comme jadis les peintres ? Je vais m'y mettre, mais dans une vingtaine d'années, quand j'aurai un peu appris... Est-ce que je parviendrai alors, moi aussi, à être rayonnant comme le vieux Matisse et son « Platane » ?

La Strada n°28, novembre 2001

Pêle-Mêle (8)

(Le courrier des lectrices. Les lecteurs-écrivains aussi m'écrivent)

Madame F.L. de Nice m'écrit et s'écrit : M.H. est un remarquable écrivain et un grand poète ! Vous n'êtes qu'un jaloux, et ne méritez même pas d'en parler ! Lisez donc « La poursuite du bonheur » ! – A ce rythme là, il n'est pas prêt, Madame, de le rattraper. De la vraie poésie, puisqu'il y a (presque) des rimes, des assonances, style vie-nuit-créateur-cœur « *Et voilà, me disais-je, le visage de l'amour/ L'authentique visage. / Certains sont séduisants ; ils séduisent toujours,/ Et les autres surnagent.* » Visage-surnagent, mais surtout amour-toujours ! Vous avez raison Madame, je n'en parlerai plus.

Madame V. C. d'Antibes me dit que mes articles méritent mieux que cette composition défailante dont je suis régulièrement la victime, que je devrais les donner à de grandes publications comme *Tôle ondulée* (?) *Le Petit niçois* (?) ou *Le Basilic* (?), voire même (j'en pléonasme d'émotion) le *Patriote Côte d'Azur*, *Le Monde*, ou *Art Jonction*. – Madame, tant de considération m'accable. Mais *La Strada* me convient, assuré que j'y suis de pouvoir m'y livrer sans censure ou autocensure à tous mes délires textuels, n'y étant jamais qu'un des moins délirants collaborateurs. (J'ai bien écrit « délires textuels », avec des T, et n'ajoutez pas de S initial intempestif, S.V.P.)

Mademoiselle Marie-Céline, de St. Etienne, me demande : que pensez-vous de Frédéric Beigbeder qui ressemble me semble-t-il à M.H. ? Qu'est-ce que ça vaut ? – Ressemble, oui ; mais il est intelligent, utilise le pouvoir de la publicité, écrit efficace et parfois drôle, et il le sait. Pas un « grand livre » mais son succès est plus qu'un effet de mode : il globalise les symptômes d'une époque, et en restera au moins significatif. Je ne suis pas juge, mais je dirais que ça vaut 99 F neuf, et à vue de nez 33, 33 F d'occasion. Quant à supposer que tous ceux qui écrivent pensent (que pensez-vous, me dit-elle), vous êtes utopiste, autant que moi, qui devrais être, m'affirme à lire ce que j'écris une autre dame, « utopiste et Verseau ascendant Vierge. » Je vais consulter mon avocat, car franchement, je n'en sais rien de rien. Et c'est grave ? Docteur ?

Beaucoup de lectrices m'écrivent. Et un seul homme, mais en écrivain, pas en lecteur. (D'où le titre, courrier des lectrices) Monsieur P.C. de Bordeaux s'étonne : Je vous ai envoyé mon livre, avec une dédicace, vous n'en avez pas parlé. Vous ne l'avez donc pas lu ? – Je l'ai lu, mais nous ne sommes probablement Pas Compatibles. Et il m'arrive d'être gentil.

J'en étais ici de mon papier quand *La Strada* a reçu d'un anonyme Jean-Marie L. de Bretagne un mot demandant qui est le « *jeune con* » qui écrit les *Pêle-Mêle*. Pour jeune, merci beaucoup. Quant aux conneries, j'en dis sans doute, « comme vous et moi » disait mon oncle.

Une madame H.A. du Florval, à Nice, me signale qu'on ne traduit pas les noms propres : Amnesty International, pas amnistie. C'est le frappeur sur le clavier qui a cru bien faire : pour une fois qu'il corrigeait... Allez, on l'amnistie ?

Et puis une autre lettre arrive, un journaliste qui m'engueule paraît-il. Pas encore parvenue chez moi. Comme quoi faut jamais titrer ses écrits avant de les avoir terminés : j'ai aussi des lecteurs. N'empêche, je préfère : « Courrier des lectrices ». Suite au prochain numéro ?

La Strada n°28, novembre 2001

50.

Pêle-Mêle (9)

Que j'ai aussi au moins un lecteur :
S.P. de Vence contre Bourdieu et Lacan

J'avais dit que je n'en parlerais plus. Mais « Un acteur des médias culturels locaux » écrit à *La Strada*, à propos de « l'article ridicule » intitulé « *J'entends... Où est le bec ?* », « *ramassis de bêtises et de contre vérités* », « *débile* » etc. Ce monsieur S.P. prend la mouche de ce que je profite de l'écrasante mondiale influence de *La Strada* pour m'attaquer à M.H. qui n'a bénéficié que du faible soutien du *Monde*, du *Nouvel Observateur*, du *Figaro*, de *l'Express* etc.. Vous pouvez citer au hasard dans tout l'éventail. Me fait dire ce que je n'ai jamais écrit (procédé un peu stal. années cinquante, non ?) : Dostoïevski ? Bourdieu ? Noms absents dans cet article. A-t-il seulement lu ce texte ? Car où, sinon dans ses cauchemars, a-t-il vu aussi que « *il (Alocco) dit détester tout ce qui se fait de mieux de nos jours comme Marie Darrieussecq ou Christine Angot* » ? Détester ? J'écris d'elles avoir « *fait des réserves sur leurs livres plus que lisibles* » et de Ch. Angot (n°24) : « *ça ne manque pas de tripes, l'écriture accroche* » et « *va peut-être finir par avoir vraiment du talent* ». Elles étaient parmi mes invitées, avec A. Nothomb, F. Laurent, C. Millet, et (ce qui serait selon ce monsieur, le plus abominable) « *un journaliste de Nice Matin* », à boire à l'occasion un verre de Bellet ou de St. Jeannet (allongé, avec modération, d'un doigt d'humour). Je suis, moi, œcuménique au point d'inviter non pas un mais deux journalistes de Nice Matin, ce qui le rend furieux semble-t-il. Quelle aurait été son ire si j'avais écrit à l'une de ces dames : « *Va, je ne te hais point* » ? On ne peut guère détester Angot et Darrieussecq, elles sont tout au plus agaçantes, mais S.P. fait fort qui parvient à mépriser deux des pensées les plus originales des cinquante années écoulées. « *Lacan ou Bourdieu, j'ai rarement rien lu d'aussi imbuvable et horriblement prétentieux* » dit-il. (Le « *rarement rien* » est savoureux) Merci, en les évoquant à mon propos, de m'assimiler à ces penseurs. Je ne me vante pas d'avoir tout compris ni tout approuvé de leurs écrits, mais j'avoue les avoir lus, et en avoir beaucoup appris. Beaucoup appris aussi de ceux qui, dans la première moitié du siècle dernier, avaient le courage de payer cher d'écrire sur divers sujets qui sont devenus aujourd'hui petits scandales de publicitaires à exciter les ventes : Sur divers terrains, André Gide, Oscar Wilde, Henry Miller, et d'autres ; Anaïs Nin, Colette (de Willy), des que j'oublie. Et Pauline Réage et Violette Leduc, et Albertine Sarrazin, et, là je suis limite ringard, Georges Bernanos, Albert Camus, etc, et même Jules Renard qui en sortait de bien bonnes, à ne pas se faire que des amis... tous avec un certain humour, vous remarquez ? Et j'oubliais la Beauvoir, tiens, quoiqu'elle ait socio-philosophiquement empaqueté son discours seulement une dizaine d'années avant que nos élus « *prennent acte de l'évolution des mœurs* ». Un certain panache quand même.

Quant à argumenter que M.H. annonçait de façon prémonitoire un attentat intégriste, S.P. n'a évidemment pas lu les journaux cette dernière décennie ? Avions explosés en vol, métro de Paris, bombes dans les rues, contre les T.G.V... (et je passe sur toute la littérature science-fiction ou fantastique du XX^e siècle). Ce n'est pas de la prévision, monsieur, c'est de l'Histoire. Prenez garde que, à être le détenteur de la Vérité et à faire de votre idole un prophète, vous n'aboutissiez à créer la vraie religion la plus con du monde. Passons sur les allusions (fondées sur quoi ?) à mon idéologie. Je me contente d'être citoyen d'une société qui a la chance d'être

encore tant bien que mal parmi les plus démocratiques. (Cf. W. Churchill). On m'a enseigné en sa républicaine école laïque à toujours considérer un adversaire comme une personne respectable, intelligente et honnête. Essayez, c'est pas tous les jours facile ! Je crois que Mmes Darrieussecq et Angot et même M.H. sont de taille à se défendre sans le secours d'un S.P. (de Vence). Christine A. est, elle, assez maso pour écrire et pour apprécier l'humour, l'ironie, et les coups de fouets de l'écriture. J'en déduis qu'il manque seulement au très intelligent détenteur de vérité S.P. un poil d'humour... ou bien quelques siècles et une vingtaine d'années de culture ? A moins qu'il n'ait essayé, suivant la méthode agressive exploitée par son maître vénéré, de se faire un peu de publicité à nos dépens ? Raté. Si S.P. estime ses dires mériter publication, ses « *médias locaux* » qu'il active sauront, je n'en doute pas, accueillir son talent « *bénévole* ». Vont pas censurer leur « *acteur* », quand même ? Voltaire aurait dit : « *Je déteste vos idées, mais je suis prêt à mourir pour votre droit de les exprimer* ».

La Strada n°29 décembre 2001

Pêlè-Mêlè (10)

(J'entends... mais je vois aussi. Que c'est dur d'écrire :
encore Angot, G. Durand, mais Ph. Chartron)

Début du Pêlè-Mêlè (7) inconscient de son émotion de train des pignes qui croise le T.G.V « Je » écrivait : « je reçoit » (sic). Je, c'est moi. Mais Je n'est pas le sujet, dit la psychanalyse. Et à se prendre au mot... Oui, encore Lacan de Freud. Noblesse de particule. Jamais insignifiant, l'écriture. « Je est un autre » a dit... un autre. On s'y perd un peu. Mais on, c'est qui ?

J'ai vu Christine Angot chez Guillaume Durand. J'ai aimé son sourire à dents tordues devant les numéros de Nabe et Matzneff. Ils ne sentaient pas, ou sont-ils d'un cynisme aveuglant, le ridicule de se dire rejetés et marginalisés bien que publiés par une des grosses machines à livres, et alors qu'ils apparaissent pour trente minutes au moins et pour la ixième fois sur une grosse chaîne de télé... Sa façon à Ch. A, l'air de rien, de se démarquer. De dire (je résume) qu'accepter-obligée l'écriture, c'est accepter de recevoir les retours, ce qui advient. Elle leur aurait bien dit, me semble-t-il, elle connaît le jeu, « *arrêtez votre cinoche !* » – mais la solitude, c'est terrible. Mieux vaut la compagnie de deux loups pas assez renards, que d'être seule. Mais était seule. (Là, je lis dans son crâne comme on lit dans le marc de café... Marge d'erreur 50% ?).

Voici des gens qui parlent de la littérature comme étant d'abord de l'esthétique. Soit. Mais l'esthétique est ce qui donne davantage de sens. Et si un écrivain soutient des saloperies (par exemple, pour ne pas trop actualiser, l'antisémitisme des nazis) il en est d'autant plus responsable de ses dires, et donc condamnable, qu'il est davantage maître de son écriture, plus responsable qu'un jounaleux bavard d'une feuille de choux à tirage dérisoire.

Soyons plus léger. R.L. de la Némaïda de l'Abadie, me dit de « *Autocar* » de Ph. Chartron (Ed. L'Amourier) que j'ai eu du mal à lire : « *Je l'ai aimé* ». Pourquoi ce passé ? Vous avez bien le droit chère amie d'aimer là où je reste perplexe. Je ne parviens pas à pénétrer ce texte ; et j'en suis gauche, soit, mais pluriel. (Marge d'erreur 50%). G. Bertolino lui aussi écrit qu'il l'a aimé. Alors ? L'amour, c'est la différence. Vingt siècles que J.C. de Bethléem essaie d'unifier dans l'amour sans beaucoup avancer. Encore un utopiste. Mais, né le 25 décembre, ce n'est pas un verseau ascendant vierge me souffle ma lectrice spécialiste. Allez, comme disait en sortant de scène mon oncle (quand il était chanteur rock) : « *Public, je vous aime* ». Sauf que moi, quand je peux dire « *Je t'aime* », je préfère. Joyeux Noël quand même. Et continuons...

La Strada n°29 décembre 2001

Pêle-Mêle (11)

(De la peinture : Jacques Simonelli et Gérard Thupinier.
Peinture encore, Rezvani, Michel Gaudet et Marcel Bataillard)

Il y a exactement un an, (décembre 2000), à l'occasion d'un long compte rendu du « Qu'est-ce que l'art moderne » de Denys Riout, (Folio essais, Gallimard), je soulignais, entre autres, l'ambiguïté de ce titre pour un ouvrage traitant du demi-siècle écoulé, et j'abordais les problèmes que Jacques Simonelli, dans le dernier numéro de *La Strada*, reprend avec raison(s) après en son catalogue du Mamac l'intervention de G. Thupinier dans le débat Moderne/Contemporain, récurrent depuis quelques années.

Le propos le plus pertinent d'un artiste reste sa production et, si le travail et la démarche résistent à ce qu'il peut en dire, l'extension du propos à la vision plus générale d'un état actuel de la création en est à la fois légitimée et relativisée. A première lecture, le travail Thupinier est l'absent de ce texte qui s'en trouve situé dans l'absolu. Possible, de se définir par moderne plutôt que par contemporain. Encore faudrait-il savoir ce que de ces mots il désigne. Lorsque jeune artiste des années soixante je posais mes repères conceptuels, je référençais déjà par Newman, Rothko, Pollock, mais aussi par Cézanne, Mondrian, Picasso, Matisse, Hantaï et autres vieilleries...! On piétine ? Nous aurions reçu quelques clartés à connaître non seulement à quels encrages référait ce texte, mais aussi contre quoi et qui et avec quoi et qui il agissait. Jeff Koons? Hirst ? Bernard Tapie et Thierry Ardisson qu'il désigne ? C'est peu de choses, et toutes négatives. En positif, quel est aujourd'hui cet art « Moderne » auquel s'identifie l'auteur ? Les pistes restent vagues, passées ou très lointaines. Des exemples s'il vous plaît ! Des peintres comme Miguel travaillant la matière-couleurs, J-F Dubreuil explorant les rapports aléatoires aux structures d'écriture, Charvolen œuvrant l'espace-couleurs, Arman maniant l'objet-couleurs, moi-même creusant le support-couleurs, sont-ils parmi ses « contemporains » vomis ou ses actuels alliés? Ou inexistants ? Et renversant la proposition, et pour faire simple, je demande : Faut-il préférer le travail de Ben (qui n'est pas un peintre malgré son envie... de l'être, mais que je crois avoir été créateur) ou les tableaux d'un peintre, disons moyen si médiocre fait péjoratif, au prétexte que c'est de la barbouille à pinceaux ?

Nous serions nombreux à volontiers assumer certains des propos si l'ensemble ne se dissolvait dans la critique de la généralité des « on » malveillants : La situation décrite de l'art d'aujourd'hui (critique, marché et institution) est bien celle mise en place avec la bénédiction des ministres de la culture de Malraux Premier à nos jours, en passant par Druon et J. Lang, mais n'est-elle pas aussi celle à laquelle s'affrontaient déjà au mi-temps du siècle avant-dernier les Cézanne, Gauguin, et autres ? D'accord, « Le Salon » est devenu « La Foire », mais le processus de tri est bien semblable, qui met en cause davantage le système temporel ou mondain que le travail esthétique. Et séparées, hélas, ni l'éthique ni l'esthétique ne sont en art suffisantes. Le mélange en est à doses si infiniment variables qu'on ne peut, au vécu, en disjoindre les composantes.

Ne pas se mettre plus que ça en colère, Gérard, même si à Nice la logique est par trop manifeste : N'est-il pas normal de trouver sur nos trottoirs et nos squares, et au Mamac ou tous

deux nous figurons, les objets conçus pour ? Il y a parmi les élus le même pourcentage de bons critiques d'art qu'il y a d'artistes dans la multitude des peintres, sculpteurs, plasticiens ou concepteurs. Peu. Très très peu. Quant au refus « de la mémoire, du temps et de l'histoire », je crains que nos générations n'aient péché par excès contraire. J'en suis un actif exemple : depuis le « Tiroir aux Vieilleries » et le travail sur les draps de lit ou sur les Images Culturelles, je baigne dans l'archaïsme et la référence constante aux passés. Nous aurons au moins l'alibi de la lucidité, soit.

S'ils n'ont pas compris Marcel Duchamp (pas comme nous) est-il sûr que nous, nous ayons bien compris Poussin, Cézanne, Matisse, Picasso, Klee, Rothko, Duchamp etc..., n'est-ce pas Arman ? N'est-ce pas Viallat, Buren, Dezeuze, Buraglio ? N'en aurions-nous pas, comme chacun, compris que ce qu'il nous convenait de comprendre ?

Pour la stimulation intellectuelle lire « L'origine du monde » de Rezvani (Editions Actes Sud), un roman, mais à propos de la mémoire, des œuvres et de leur (in)visibilité. Nous voici revenus à disputer de l'art actuel (Malheur ! J'ai failli parler sottement d'art contemporain...) avec, au fond, les mêmes problématiques qu'aux années soixante dans nos publications qui se disaient d'avant-garde. Avant-garde ? : Encore un terme maintenant interdit. Consolons-nous: nous sommes encore autorisés à commenter les combats d'arrière-garde. Michel Gaudet (P.C.A du 14 déc.) parle d'avant-garde, à propos de l'exposition au Ciac Château de Carros, ou il a comme moi cru avoir vu (Cf. Rezvani, ci-dessus) les œuvres de M. Bataillard.

L'invisibilité est un thème suffisamment prégnant au XX^e siècle (par exemples Malevitch, Manzoni et Klein parmi les diverses expériences vers les monochromes) pour que Denys Riout (voir premier §) en ait fait thème de travail et de sa conférence au Mamac à l'occasion de l'expo. Y. Klein. C'est sur la réflexion de l'aveuglement que s'appuyait en 1968 mon objet Fluxus : «Seule vraie peinture » écrit sur une ordinaire neuve et close boîte de peinture blanche, donc peinture encore invisible et privée de tout autre sens que sa potentialité totale à être utilisable. Combien de peintres ont-ils écrit qu'ils peignaient pour enfin voir ? La peinture n'est visible que dans l'effort sur la toile. La prétention « déplacée » de Bataillard se disant « Peintre aveugle » quand il ne fait que « peindre en aveugle » (comme Ernst dans ses frottages, Pollock dans ses drippings...) semble alors à la limite de la naïveté. Plutôt que théorie, domaine où les fantasmes du créateur submergent souvent l'élucidation raisonnable, les écritures des peintres ont surtout valeur de symptômes (en quoi elles sont toujours vérités). Bataillard joue avec simplicité du pinceau et utilise avec intelligence le châssis couvert d'un voile plastique fragile et transparent (clin d'œil évident à D. Dezeuze). Il tâtonne. Ce qui n'empêche pas la démarche de Bataillard d'être malgré ses maladresses l'une des explorations les plus pertinentes de notre scène picturale, une de celles qui (avec les dessins d'Anne Gérard, en aveugle aussi !) affirment contre toutes modes sa continue et persistante opportunité. Depuis l'obscur clarté des grottes, la peinture reste aveugle(ante), et présente. Allez, « Bonne Année 2002 » quand même... Et continuons...

La Strada n°30 2002

Pêle-Mêle (12)

(Découvrir un livre. Petite liste d'oubliés)

Je découvre un livre d'un auteur nouveau, nouveau pour moi. Rarement d'actualité. Je le laisse venir à moi, il advient en son temps. A vingt ans, j'étais pressé, je voulais avoir bientôt tout lu. Maintenant j'ai le temps. Je laisse le livre me parvenir. Il faut prendre le train, un bateau, puis les sacs sont chargés sur la mule. J'habite, il faut le dire, à au moins six ou dix mois plus loin. Souvent, la mule rue dans l'étroite sente au flanc de montagne, et un sac, le mien justement, choix dans le fond du ravin. Un an plus tard, neige fondue, un berger trouve un livre. Ici, je ne sais pourquoi, c'est toujours à moi, lorsqu'on en retrouve qu'on apporte les livres. Parfois il en est un, ou deux, ou trois que l'eau n'a pas dilués, que les mulots n'ont pas grignotés, que les boues du printemps n'ont pas enveloppés. Je parviens à l'ouvrir, et il arrive quelquefois que j'y découvre un auteur. Parce qu'il y a beaucoup de livres dans lesquels il n'y a que de l'imprimé, ceux qui d'ailleurs résistent le mieux aux gels et à la boue, semble-t-il, puisqu'ils sont les plus nombreux à parvenir sur ma table. Peut-être qu'ils se cramponnent-ils mieux sur la mule ? Ils n'ont pas comme les livres d'auteurs les poids de femmes et d'hommes pris entre les pages au piège de l'encre d'imprimerie, et qui pèsent de plomb. Donc la mule les porte sans effort, les mulots les négligent... Les livres d'auteurs sont lourds. Quand ils sont arrivés jusqu'ici, impossible de faire semblant de ne pas les voir, de penser à d'autres choses, de dire non ils ne sont pas présents. Je vérifie que j'ai le regard encore perçant car il traverse les livres vermoulus mais sur eux s'arrête. Je vois bien leurs masses, j'éprouve leurs poids, ils s'enfoncent dans le sol meuble, ils prennent racines. Ils ont à vrai dire toujours eu des racines, mais elles négligent les dos de mule, préfèrent s'enfoncer dans les cerveaux humains. Difficile de les arracher de leur terrain d'origine et les conduire jusqu'ici, qui est si loin, mais je l'espère et c'est pourquoi j'y suis venu, fertile. J'ai beaucoup semé, mais pour l'instant quelques rares pousses... Un article deci delà. Une autre histoire. Je vous importune sans doute ?

Toutes ces lignes donc parce que j'ai découvert un livre.

Mais bon, après un si long voyage, la fatigue et le temps écoulé, la colonne est déjà presque pleine. Je vous en parlerai une autre fois ? Une autre fois, peut-être.

Avec ces délais de route, j'ai picoré ici et là cette année, et oublié, oublié... de parler de Kristof Everart : Trop effacé ? De l'Atelier 49, mais c'est loin Vallauris pour un piéton. Et puis 49, faudrait page deux de La Strada, et la trois, et la quatre. Un numéro rien que pour nous, chers lecteurs ? J'aurais dû parler du texte bûcheronné de Daniel Denis, Cendres de Pierres, que défendait Marie-Jeanne Laurent et ses comédiens au TdN (ils reviendront, nous y reviendrons). J'aurais dû parler du « Petit col des loups » de M Desbiolles, mais c'était l'automne avant-dernier, non ? Et de « Les absences du capitaine Cook », de Eric Chevillard, mais depuis le temps vous l'avez tous déjà lu, n'est-ce pas ? J'aurais dû. Détailler le n°005 du « Journal Sous Officiel » qui m'arrive du 43 rue Fort N°Dame, 13001 Marseille, et que c'est bien intéressant. Dissarter d'Import-Export à la Villa Arson où, miracle, miracle ! Il y a sur neuf exposants deux presque plasticiens, Roy Villroye et Fransje Killars, capables d'arrêter le regard, oui, oui. Apprécier les œuvres de Guy Mansuy chez J. Scholtès, et de Chubac, même lieu, et vous auriez dit : encore lui ! De chez F. Vigna, les intrigantes créatures de Bruno Pélassy. J'aurais dû. Qui donc j'oublie parmi mes oubliés ? Bah ! Ce n'est qu'un début. Mais est-ce que je continue ?

Pêle-Mêle (13)

Georges Tabaraud et son ami Picasso. Yves Bayard et Bruno Mendonça.

Mon ami Georges Alexandre.

Picasso a marqué particulièrement la Côte d'Azur. Emouvant de retrouver à la Médiathèque de Contes les images vues en première du « Patriote », le quotidien de jadis, quand nous étions écolier ou collégien. Georges Tabaraud donne sur ce thème un nouvel ouvrage, « Mes années Picasso » (Plon éd.2002) qui complète le précédent, « Picasso et la presse » entretien G.Tabaraud avec M. Fréchuret (Collection reConnaître, Réunion des Musées Nationaux, 2000).

Reçu, publiés cet été par les éditions de L'Ormaie (B.P. 18, 06141 Vence Cedex) : « Contemplation active » de Yves Bayard, et « Bibliothèques éphémères » de Bruno Mendonça. Deux gros romans, format catalogue, avec des images et des textes comme dans une B.D. Ont en commun de situer l'intrigue au Château de Carros : Comme c'est août, je n'ai pas vraiment travaillé ; lu en diagonale, sautant d'un ouvrage à l'autre. Histoires, anecdotes, humour et utopie. C'est... Allez y voir, et si vous me donnez une définition exacte, (certifiée par l'Académie et D.P.L.G.) vous aurez droit à une médaille en chocolat, à l'effigie de Michel Sajon, et fondue (au soleil) spécialement pour l'occasion.

Coup de chance, puisque je suis vacant, je reçois de Georges Alexandre, (G-A de Görgey) le poète dont l'Ormaie annonce pour les mois à venir la publication de l'ensemble de l'œuvre poétique, (avec illustrations de E. Baj, spécialiste des médailles, en chocolat ou en autres matières tout aussi nobles) une lettre dont je vous transmets, sans fatigue autre que du bout des doigts, le principal :

"(...) Je devais rendre compte d'un recueil de poésie, mais on a oublié (? ? ? ?) de me le transmettre. C'est peut-être mieux ainsi, car... j'en parlerai aussi bien. Ou plutôt mieux.

La poésie ? C'est, disait le poète albanais d'inspiration Fluxus Ion Guyo, « *un message codé qui s'adresse à quelqu'un debout sur la ligne d'horizon.* » Comme chacun ne la voit qu'à partir de sa fenêtre, la définition souffre incontestablement d'une marge de subjectivité excessive pour avoir valeur scientifique. « *La poésie n'est ainsi, comme tout langage, que le miroir de la variation toute relative d'un désordre des mots* », précisait le poète. Qu'il ait vécu dans les années soixante, et comme moi en exil, justifie sans doute que ses propos ne reçoivent pas une approbation totale du lecteur racinien. Alors que, sauf à être bretonnant, le lecteur bretonnien (ou andréen) adhère plus volontiers à ce point de vue. Aussi, qui prétend, comme moi ici, rendre compte de quelques pages d'un poète doit se munir d'un compas et d'une carte du territoire à explorer – mais à l'impossible nul n'est tenu, et si le poète clôt son territoire dans l'obscur de l'inconscient, nous n'aurons pour nous guider que l'étincelle que produit ici ou là la friction d'un mot contre un autre. Inventer le feu, dit-on. Au début est le verbe, soit, mais au bout le sujet. Une silhouette plus qu'un portrait, une saisie mobile qui tient davantage du cinéma que de l'admirable photo en tirage sépia posée avec patience à laquelle nous avaient habitués nos arrière-grands-parents, bien que chacun ne possédât pas forcément un ancêtre photographe ou déclaré poète. Cette lecture oblige à une plongée en soi (je parle ici de la poésie en général, ce qui inclut volontiers le recueil en question, si on admet toutefois, ce qui ne sont pas actuellement bien démontrés, les prémisses de la théorie des ensembles et du printemps généralisé) et cette plongée n'est pas sans douleur ni, par induction, sans jouissances. L'Ecclésiaste ne dit-il pas que « *qui approfondit sa sagesse augmente sa douleur* » ?

On peut toujours citer : « *Le matin était riche comme une antique confiture* », qu'aura-t-on saisi d'autre que ce fragment tel qu'en lui-même enfin ? On saurait aussi tenter sa chance encore sur un autre : « *Le temps qui vient est aussi vierge que le regard qui le découvre* ». Nous ne parviendrons ainsi, par tentatives isolées et successives de citations de fragments, qu'à la restitution de l'ensemble donné, pléonasmes maladroits dont le désordre ne nous épargnerait pas de remettre finalement le livre impliqué dans l'ordre du désordre originel.

Autant dire ici que, comme en tout discours sur le poétique, nul ne parvient à contourner la lecture, sauf à s'en priver, ce qui devient fréquent si j'en crois les magazines, la mode étant à l'anorexie. Contorsions d'un critique pour dire simplement que si vous voulez savoir, rien ne vaut, comme tu me l'écris souvent, Marcel, « *d'y aller voir* ».

Dire aux lecteurs : Vous le saviez ? – Alors, que ne l'aviez-vous déjà lu ? « *J'ai beaucoup de tristesse et un stylo en or...* » que je dépose, cette lettre achevée, aux pieds d'Yvette, sa petite photo jaunie sur ma table d'écriture. Ton vieux copain, Georges."

Bonne rentrée. Promis, la prochaine fois je travaille.

La Strada n°35 novembre 2002

Pêle-Mêle (14)

Mon ami César. Mes amis Ballester, Pignon-Ernest, Viallat, Monticelli, Charvolen, Pablo, Tabaraud et Almodovar. Amis lecteurs.

« Du silence à l'éternité », César est exposé à la Malmaison sur la Croisette à Cannes. Des bronzes : 69 pièces rassemblées par Frédéric Ballester, il aurait aimé le titre, adoré le nombre. Plusieurs fois, au temps où nous nous rencontrions à la terrasse du Félix Faure, il m'a répété qu'il préférerait dans son travail ce versant qu'il appelait « classique ». Il est vrai que l'aspect du travail de César le plus Nouveau Réaliste, c'est Pierre Restany. Il s'était dirigé vers la sculpture, disait-il, pour « faire des statuts comme dans les cimetières ». Lui restait un goût pour l'exécution artisanale que le bronze restitue bien, une occupation de l'espace en effet très classique.

Mon ami par-ci, mon ami par-là. Ils me gavent tous, les journalistes qui ne peuvent écrire un article sans s'appesantir sur l'amitié qui les lie à l'artiste en question. Comme si l'amitié pouvait remplacer ce qui fait l'œuvre ? Comme si c'était un critère esthétique, ou d'éthique ou d'intelligence. Voyez la NRF : l'occupation a révélé une poubelle pleine de diamants mêlés à pas mal d'ordures, le talent équitablement réparti entre les deux espèces qui ne s'aimaient pas toujours de grand amour. Je suis son ami, il est mon ami, qu'ils écrivent, et ils sont contents. Comme si le travail créatif (le génie ou le talent si vous voulez) était contagieux. « Ni contagieux, ni héréditaire » disait mon ami Pablo. Probable qu'il n'a jamais su qui était ce jeune homme les yeux écarquillés d'admiration qui avait une fois l'occasion de lui serrer la main. Ma toile, l'a-t-il vue ? Dans les années soixante, des jeunes artistes, au fond il s'en foutait éperdument je crois bien. Trop à faire, trop loin enfoncé dans son aventure, sa vie. Nous en parlions souvent, de l'œuvre Picasso, avec Pignon-Ernest, Claude Viallat, Raphaël Monticelli, Max Charvolen et quelques autres de cette génération, et dans nos cœurs il était notre ami ; mais nous n'étions pas ses amis. Question de définition sans doute, moins d'exigence. On disait compagnon ou copain, on dit maintenant ami ; une personne que l'on connaît, que l'on estime n'est pas pour autant un ami. L'amitié exige une confiance qui libère la parole et une solidarité au-delà du simple rationnel. Mon ami Michel Eyquem et La Boétie : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » commente en marge Montaigne. Nous n'avons pas eu comme Georges Tabaraud ou César la chance de faire un bon bout de chemin en vraie amitié féconde avec Picasso, l'un de ceux qui ont nourri notre réflexion et peut-être pour une part notre vocation. Mon ami par-ci, mon ami par-là, quand nous ne savons rien de l'un et pas grand-chose de celui qui écrit, ce n'est plus témoignage, ou alors à charge d'un naïf qui révèle ainsi le dessous des cartes : Je n'écris pas pour la qualité de la production, je flatte une relation utile.... Je te tiens, tu me tiens par la barbichette, le premier qui rira... C'est qu'ils se prennent au sérieux, acteurs de l'Histoire, rien de moins.

Ras le bol. Et tous ces gens qui me demandent pourquoi j'ai arrêté ma production artistique ! On a beau se secouer, on finit par se sentir poisseux. Prendre du champs, s'extirper, ou se retirer comme disaient nos ancêtres. Bon, ne soyons pas amer : Nous avons cette année lu quelques livres denses, vu quelques riches expositions, quelques films... Le prodigieux début de « Parle avec elle » d'Almodovar vous fait en un quart d'heure oublier les navets, les clans amis-amis satisfaits d'eux-mêmes en ronds provinciaux et les écrivoteries journalistiques. A vous de trier. Ce n'est qu'un début, continuons...

Amis lecteurs, salut.

Jeu m'emmêle (1)

Rencontre avec Arman, un scoop.

Des lieux exemplaires : L'espace Port Lympia à Nice, l'espace Vallès à Saint Martin d'Hères et le C.A.P de Royan.

Depuis qu'en 1998 j'y essayais les plâtres avec quelques uns de mes Fragments, l'Espace Culturel du Collège Port Lympia (Nice) a montré G. Thupinier, B. Pagès, Albert Chubac, N. Dolla, M.Caminiti, M.Charvolen, C.Viallat, G. Eppelé, C. Gilli, E. Pignon-Ernest, et Thomas Perraudin. Le 8 novembre 2002 Arman y présente ses œuvres. Pendant deux heures, à voix basse devant 110 élèves étonnement silencieux, Arman parle son travail et répond aux questions des élèves. Il se présente comme « Montreur d'objets », la définition de l'artiste Nouveau-Réaliste. Je me déguise en petit sixième et lui fais remarquer que tout au long de l'œuvre la peinture est présente. En effet, si quelquefois la matière peinture s'absente, même dans la période des inclusions d'instruments brûlés (pianos, violoncelles, violons) il joue sur les couleurs, bois, vernis, gris et noirs des calcinations, blancs et transparences et reflets des résines. « Peintre toujours, répond-il », et de révéler que, depuis peu, il est revenu totalement à la peinture : « Peintre de chevalet » précise-t-il. Interrogé par un élève, il indique, en accord avec ce que j'ai écrit dans « Introduction à l'Ecole de Nice » (Demaistre éd. 1995) que « il n'y a pas d'Ecole de Nice esthétique – mais un lieu et des artistes. » Il est des rencontres qui comptent.

Je pense à quelques lieux exemplaires qui sans grands moyens font un travail de fond dans une discrétion... involontaire : nul désir de passer inaperçus mais la « publicité » leur importe moins que la proposition des démarches artistiques et leur divulgation auprès de leurs publics. Sans être toujours des structures pédagogiques, ils construisent obstinément une logique artistique, une ligne culturelle originale : Ainsi le Centre d'Arts Plastiques de Royan depuis 1990 avec les expositions Chaissac, Lopicque (deux fois), Buraglio, Hélion, Yolande Fièvre, Hartung, Kern, Asker, Lobo, Pierrette Bloch, Moninot, G. Dupuis, Magnelli, Rafols-Casamada, Zao Wou-ki, Sylvie Tubiana, Limérat, Olivier Debré, Marcheschi, Max Neumann, Tal Coat... chacune accompagnée d'un fort beau catalogue) ou l'Espace Vallès, à Saint-Martin D'Hères avec, sur la même période, une cinquantaine de catalogues plus modestes mais sérieux (Parmi lesquels, je cite au hasard, Rebufa, Agnès Pétri, Angeletti, Ch. Gonnet, C. André, Y. Fabès, Aurore de Souza, S. Tubiana, Stempfél, M.Charvolen, Dominique Cerf, Miguel Martin, Sylvie Pic, Michèle Brondello, Sylvie Villaume, Boisier, et actuellement Samuel Mathieu). Ce produisent en ces lieux des rencontres qui comptent. La lecture d'une exposition est éclairée par celles qui la précèdent : la culture n'est pas pêche en pochettes surprises mais une construction complexe. Certains, qui bénéficient peut-être de bons moyens d'exposition et de meilleurs budgets de fonctionnement, s'enfoncent au petit bonheur dans la mode au jour le jour, ou pire dans la maintenance provincialiste d'actuels petits maîtres d'intérêt local ; et surtout, le rêve, du passé : rien de pire selon certains organisateurs que la présence de l'artiste, qui est bien le seul, vous diront-ils, à ne pas avoir compris sa production. D'où des choix de réhabilitations posthumes. Et l'agaçante habitude de présenter l'artiste en victime méconnue, eut-il bénéficié de Prix institutionnels, de commandes publiques et privées, du soutien de galeries et d'expositions à l'étranger. Des programmes en dents de scie. Possible de donner une cohérence à Claude Morini (1939-1982), comme au Château de Carros qui a mieux proposé en ce domaine avec Jean Villéri (1896-1982) exposition plus réussie me semble-t-il au Château de

Cagnes, où coincée entre deux grandes toiles écrasées par leurs lourds encadrements, accrochée au-dessus d'une cheminée une claire petite toile abstraite de Villeri dans mon souvenir verte à traces lavandes orangées ocres m'a paru flotter dans l'espace et venir à ma rencontre. On pourrait presque aimer un peintre pour une seule de ses toiles, mais un ensemble solide est préférable, n'est-il pas ?

La Strada n° 35 (bis), décembre 2002

Jeu m'emmêle (2)

Art Press, Henri Bergson, les revues NU(e) et Tôle Ondulée.

La publication Art Press, en jeune femme dynamique, célèbre ses trente ans. Elle s'offre mieux que des bougies, deux ou trois phares puissants (mais clignotants ?) et pas mal de sunlights, un tiré à part « Art Press par lui-même »... On n'est jamais... etc. Si Catherine Millet se glorifie « du goût des contradictions internes », je doute que vue de l'extérieur l'image ne soit pas plutôt celle d'un bloc compact. Un bloc qui a cependant le mérite de se déplacer avec les événements. « On peut dire une revue qui traverse le temps » dit-elle. Si on en juge par d'autres publications, durer est vertu douteuse. Le mérite d'Art Press serait surtout d'être depuis trente ans traversée par les temps, de témoigner dans ses partis pris même (et ses dérives, ses repentir et ses récupérations) des convulsions de l'art vivant et de l'incertitude permanente qui caractérise la création. Forcément partielle et partielle, peut-être a-t-elle été en France le meilleur témoin permanent que ça bouge, et l'histoire devra combler les trous, rectifier les perspectives : mais qui, individus ou publications pourraient se vanter d'être total et infaillible ? (Mis à part Ben dans ses bulletins, ça va sans dire.)

Puisqu'on est dans les anniversaires, le 8 février 1937 est une grande date. D'abord parce que c'est le jour de ma naissance, mais aussi, entre autres événements, celui du testament d'Henri Bergson (1859-1941), philosophe que dans ces colonnes, quitte à paraître ringard, j'ai cité au moins deux fois. Testament par lequel il renonce définitivement à une conversion au catholicisme pour « rester parmi ceux qui seront demain des persécutés ». Nos plus modernes philosophes, qui contrairement à Diogène préfèrent monter sur le tonneau et loger dans une suite d'hôtel de luxe, ont rarement eu autant de lucidité. Dans ce même testament Bergson demandait que rien ne soit publié de ses écrits après sa mort : « Je déclare avoir publié tout ce que je voulais livrer au public. » Fallait oser. Comment savoir si le meilleur ou le plus humain de soi n'est pas dans des notes plus intimes, moins inconsciemment bridées par l'idée qu'inévitablement on se fait de la lecture et du regard des autres ? Dans certaines lettres écrites en confiance à un interlocuteur estimé ? Le livre de 1710 pages de « Correspondances » actuellement publié témoignera peut-être d'un homme moins raide que l'image qui nous a été transmise et soutiendra une réévaluation déjà engagée de l'œuvre, nous dit-on.

Je ne sais quel anniversaire fête la revue NU(e) (29 av. Primerose, Nice) avec une rafale de numéros : Un spécial abondant (190 pages !) sur Lorand Gaspar auquel à mon goût manque un aperçu de textes de l'auteur présenté ; un Arnaud Villani illustré ; un Claire Cuenot avec une énigmatique participation d'Anne Cauquelin à un *Dialogue* introuvable et à une *Diamonologie* intrigante. Deux ou trois autres numéros pas encore chus sur mon bureau. Et puis, de Béatrice Bonhomme, un petit bouquin « *Dernière Adolescence* » dans lequel elle évoque un lieu de vacances familial : j'ai en lisant l'impression étrange d'avancer dans un territoire connu comme si j'en avais vu un film ou déjà lu le texte. Etrange impression semblable au « déjà vécu » de certaines situations.

Dans *Tôle Ondulée* n°7, la revue de l'atelier 49 (Vallauris, 49 rue Clément Bel), Françoise Vigna commente les quatre ans de la galerie. Bon anniversaire, bébé ! Tiendra, tiendra pas ? Les maladies infantiles sont ravageuses, et c'est la seule galerie-maternité actuellement en exercice sur la Côte d'Azur. Dur de mettre au monde des artistes de plus en plus pressés. Tous plus ou moins prématurés, donc fragiles, séquelles et Cie... Que trois ou quatre deviennent de beaux adultes, et ce sera du bon boulot, mais la galerie aura-t-elle survécu, et sans exil ? La création est difficile, la

connerie triomphante, le marché sans pitié et l'institutionnel bétonnant. Allez, courage Françoise, Marie-Hélène et les autres... Comme disait jadis un de mes collègues apprenti peintre à Lascaux : « Le plus difficile est de passer le premier siècle, après ça va tout seul. »

La Strada n° 35 Bis, décembre 2002

Martin MIGUEL, la peinture sculptée ?

(fragment d'une lettre de Marcel Alocco à Jacques Simonelli)

... D'accord, il n'est pas facile de parler la peinture de Martin Miguel. S'ajoute le fait de n'avoir de son travail qu'une vision morcelée, bien que je l'aie connu dès la fin des années soixante et regardé évoluer depuis lors. L'Ecole de Nice se distinguerait, selon ses détracteurs, par la recherche de la vitrine. Miguel qui figure légitimement dans la salle du MAMAC qui est dédiée à cette période de création niçoise serait plutôt escargot dans sa coquille. Il n'en sort que s'il pleut longtemps, et chez nous c'est rare : Une exposition personnelle tous les trois ans est son rythme le plus vif. Cependant, obstinément depuis au moins trente-cinq ans, il continue son parcours têtue. On imagine qu'il faudrait des pages et des pages pour réfléchir ce long chemin.

Déjà, prononcer le mot « peinture », le dire « peintre », semble provocation à ceux qui connaissent les lourds bétons qu'il a maçonnés sur des structures d'abord de bâti, bois d'huissier ou fer d'armature, puis sur des châssis construits... Travail sur les limites, en équilibre, toujours proche de choir, et avançant, comme tous ceux de notre génération qui m'ont vraiment intrigué et intéressé : Celui de Miguel, ou de Viallat, Buraglio, J.F Dubreuil, Charvolen, et quelques autres... Il persiste et il insiste : A Michel Butor qui, à raison, lui parle de la tradition des sculptures polychromes, Miguel répond « l'intérêt du sculpteur, c'est plutôt le volume (...) tandis que moi j'utilise toujours le même volume, ou presque (...) c'est le mur qu'il faut peindre (...) la peinture est dedans » (*Peindre ou sculpter*, entretien entre M. Butor et M. Miguel, dans le catalogue *Miguel*, Espace Vallès, Saint-Martin d'Hères 1996). « Ce que je veux travailler (...) c'est cette sorte de surgissement coloré, un peu comme si la couleur remontait du fond des murs dans une sorte de chute inversée ». Et dans le même catalogue, Raphaël Monticelli : « Ce rêve de bâtir sans cesse inaccompli sans cesse pousse à dire et on reste pourtant ainsi sur le seuil de dire. » Sans doute, si toi Jacques demeure sans voix devant cette « peinture », tu te défausses sur quelqu'un qui n'en dit guère plus, sauf à se réfugier d'exposer, comme je l'ai fait en d'autres occasions, que ses propres problèmes de peintre... Peut-être est-il parfois bon de dire aux commentateurs et aux critiques de tendre l'oreille au parler de l'acteur sur son acte. Surtout s'il est bien incité, comme ici par un écrivain qui s'est toujours laissé titiller par les arts plastiques. Et commode pour nous, de meubler de leurs paroles notre silence : « Le thème de la porte c'est très important, dans la sculpture et dans la peinture, surtout lorsque, comme c'est votre cas, on fait des fausses portes et des fausses fenêtres. Ce qui est très beau, c'est que c'est par l'entour que vous évoquez la porte et la fenêtre » dit Michel Butor. Encore le bord, la limite, là où la peinture pourrait être sculpture, ou au moindre faux pas (ce qui je ne sais pourquoi n'advient jamais) tomber dans le vide.

Porte symbolique. Perçue par chacun, elle n'est franchie que grâce à la clé d'une lecture acquise d'efforts persistants, de temps, de patience. Car si la banalité est facile à parler, l'importance d'une peinture en train de s'inventer se signale par ce qu'elle motive à enfanter dans la douleur des mots pour enfin la dire. « C'est bien une porte, mais on ne peut passer » dit Michel. « J'ai intitulé ça : *è pericoloso sporgesi* » répond Martin.

*Cité dans l'article de Jacques Simonelli dans
Le Patriote Côte d'Azur, 8 novembre 2002*

Lire l'art du XXe siècle

Un entretien Marcel Alocco / Denys Riout*

M.Alocco : Ton livre « Qu'est-ce que l'art moderne ? » paru en octobre 2000 a déjà fait l'objet d'une réédition. Pour aller vite je dirais qu'il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation destiné aux amateurs, aux lycéens ou étudiants, et dont le titre « Qu'est-ce que l'art moderne » est trompeur, puisqu'il s'agit plutôt d'art contemporain, avec une brève introduction par l'art moderne. La quatrième de couverture dit : « l'œuvre d'art a cessé d'être peinture ou sculpture pour se faire uniquement vidéo, photographie, performance ou exhibition du corps de l'artiste », ce qui me paraît un peu caricatural de ton propos puisque tu parles de « l'élasticité formidable du concept d'art », et parlant page 416 de photos tu écris qu'elles « témoignent on ne peut plus clairement du primat de la peinture qui, en dépit de son obsolescence maintes fois postulée, au cours du siècle, demeure un modèle épistémologique » et que tu termines l'ouvrage par : « Aucun signe ne conduit à penser que cette aventure s'est achevée avec le siècle ». L'art moderne que nous abandonnerions serait caractérisé par l'avant-gardisme, qui, contrairement à l'art actuel, aurait fonctionné sur la pratique de l'exclusion et l'idée de progrès. « L'avant-gardisme, conception devenue caduque de la modernité contemporaine » (Page 423). Mais, définissant la démarche de ton exposé, tu emploies les mêmes critères : tu tranches pour les « créations les plus radicalement novatrices » et arbitrairement écarter la peinture qui « bien intégrée » ne mériterait pas d'être encore expliquée...

Denys Riout : Ta question me paraît assez dalinienne : elle est bardée de tiroirs. Je vais tenter de les considérer un à un. Tout d'abord, commençons par un peu d'autosatisfaction. En effet, *Qu'est-ce que l'art moderne ?* avait fait l'objet d'une réédition en 2001. Un troisième tirage vient de sortir des presses. En outre, l'ouvrage a été traduit en italien : publié par Einaudi, il porte un autre titre, *L'Arte del ventesimo secolo. Protagonisti, temi, correnti* (Einaudi, 2002). J'aime assez ce titre qui, comme celui de la version originale, n'est pas de moi – bien entendu, j'ai accepté l'un et l'autre et ne les renie donc nullement. Ainsi, les Italiens ont mis l'accent sur « l'art du XXe siècle ». Contrairement à ce que tu suggères, je crois qu'ils ont raison. En France, mon éditeur voulait tout d'abord intituler mon essai *Qu'est-ce que l'art contemporain ?* Je l'ai convaincu qu'un tel titre ne refléterait pas le contenu de l'ouvrage et je ne désespère pas de te convaincre, toi aussi.

Marcel Alocco : S'il n'est question que d'accentuation, bien entendu... Je crois qu'il faudrait surtout s'entendre sur la signification des notions employées.

Denys Riout : Pour les historiens, la désignation « art moderne » renvoie à une période qui commence à la Renaissance et s'achève au XIXe siècle. L'une de mes amies, universitaire « moderniste », spécialiste du XVIe siècle, n'a jamais accepté, je crois, que le titre de mon livre suggère que je traite de l'art « moderne » au sens où elle l'entend, à bon droit dans le contexte savant qui est le sien. Les mots sont piégés, car pour un grand nombre d'amateurs d'art, cette dénomination est incompréhensible : l'art renaissant, baroque ou classique, c'est pour eux de l'art ancien.

M'adressant à un lectorat potentiellement plus large que celui des seuls spécialistes, je me réfère à une expérience toute simple. Lorsque nous nous rendons dans un musée d'art moderne, nous espérons voir des œuvres du XXe siècle. C'est en effet ce que présentent, par exemple, le Musée national d'art moderne, à Paris, ou le Museum of Modern Art de New York. Depuis quelque temps, un débat tend à introduire une coupure dans l'art du XXe siècle : ainsi, le Musée d'art contemporain de Lyon se consacre aux œuvres réalisées à partir des années soixante. Les musées d'art moderne ne sont pas extensibles à l'infini, et il faudra un jour accepter de scinder les collections pour continuer à les exposer, dans des lieux distincts. La plupart des conservateurs ou des critiques et beaucoup d'historiens considèrent que 1960 serait une date acceptable, en dépit du caractère arbitraire de toute division temporelle. Ainsi, l'art de la première moitié du siècle serait « moderne », et l'art postérieur à la seconde guerre mondiale serait « contemporain ». Mais il n'en reste pas moins que, pour beaucoup d'amateurs et pour de nombreuses institutions, la périodisation « art moderne » renvoie aux œuvres créées depuis le début du XXe siècle... jusqu'à nos jours.

Marcel Alocco : Il est possible d'étendre ou restreindre le « moderne », si la définition se fonde sur la cohérence idéologique d'une période. Mais difficile de ne pas donner à « contemporain » la durée minima d'une vie active jusqu'à ce jour. La remise en question des œuvres peut être éternelle. Déjà, pour un artiste mort très jeune, l'œuvre reste d'une certaine façon en travail avec celles de sa génération, variable jusqu'à l'intégration... ou l'effacement. Et revisitée à l'infini.

Denys Riout : Certes... Mais je voulais tout simplement proposer à mes lecteurs des éléments d'explication pour qu'ils ne soient pas trop démunis devant les œuvres les plus déconcertantes de l'art du XXe siècle. Il est vrai que mon expérience d'enseignant a beaucoup pesé. J'ai donné des cours en D.E.U.G. durant des années et j'ai constaté que les jeunes gens qui arrivent du lycée ont davantage de difficulté à commenter le Carré noir de Malevitch qu'une peinture réalisée à la même époque par Matisse ou Dufy et qu'ils demeurent plus perplexes devant un ready-made, une installation ou une œuvre conceptuelle que face à une sculpture de Moore ou de Giacometti. Ces quelques exemples montrent que l'art « moderne » (les premiers ready-mades datent des années dix) ou la peinture (le Carré noir fut exposé en 1915) ne sont pas toujours « bien intégrés ».

Et pourtant, je ne crois pas faux de prétendre que l'objet peinture, qui jouit d'une longue tradition, demeure dans la plupart des cas sinon plus aisé à comprendre, du moins plus directement abordable pour un public de bonne volonté. Ayant enseigné aussi l'art *moderne* au sens universitaire du terme, je sais combien est grande l'illusion d'accessibilité des peintures anciennes. Il suffit de commenter un peu attentivement une peinture de Poussin ou d'Ingres pour montrer aux étudiants à quel point des œuvres qu'ils croyaient comprendre d'emblée, manifestent des intentions dont ils ne soupçonnaient nullement l'existence faute de posséder les clefs que donne une culture historique, religieuse ou mythique, nécessaire pour en démêler l'iconographie, préambule indispensable à une perception plus adéquate de ces images savamment composées dont le sens est beaucoup plus difficile à décrypter qu'il n'y paraît.

Marcel Alocco : Ce qui faisait dire à Vinci, traduit en français actuel, que « la peinture est une chose conceptuelle ». Il s'agit là de l'être-objet-de-parole de l'art, la peinture qui n'existe que pour créer du discours, je n'ai jamais cessé de le dire et de l'écrire. Il y a la spécificité du langage peinture, et son inévitable participation à un ensemble idéologique, une culture, oui, qu'il faut décrypter. Mais c'est un autre débat, quoique... Revenons à ton livre, à la stratégie adoptée.

Denys Riout : L'ouvrage compte plus de cinq cents pages. C'est beaucoup, mais il me fallait pourtant faire des choix : j'ai retenu les difficultés les plus évidentes, compte tenu de mon expérience d'intercesseur, ce qui ne préjuge en rien de la valeur des œuvres et des mouvements considérés comme de tout ce dont je ne dis mot. La méthode utilisée déploie une approche chronologique de grandes thématiques, ce qui me permet de présenter une genèse des idées et des objets. Je reste convaincu, comme Paul Klee, que la connaissance de la *formation* éclaire la connaissance de la *forme* qui en résulte. Par ailleurs, je crois que la seule chronologie n'a aucune valeur heuristique. Lorsque j'étais étudiant, j'ai lu beaucoup d'ouvrages qui suivaient la succession des mouvements – après le fauvisme, le cubisme, le futurisme, puis l'abstraction, le dadaïsme, le surréalisme, l'art concret, etc. Cette approche me laissait l'impression d'être placé devant un capharnaüm irrationnel sauvé du chaos définitif par une vision téléologique de l'histoire, vision qui m'a toujours paru suspecte.

Les historiens et les philosophes m'ont appris à considérer d'autres temporalités, à envisager une contemporanéité complexe, où se tressent des fils qui poursuivent leur propre aventure. Ces fils, ce sont de grandes problématiques qui se développent, en croisent d'autres, changent de direction, se métamorphosent, cheminent secrètement avant de resurgir, éclairées par la lumière de leur devenir. Pour comprendre une époque, il faut démêler cet écheveau, dresser l'archéologie des savoirs et des pratiques. En d'autres termes, j'estime qu'il faut élaborer un récit à la fois descriptif et conceptuel. Cette méthode, qui n'a aujourd'hui rien d'original, je l'avais déjà largement utilisée pour une recherche plus « pointue », celle que j'avais menée sur la peinture monochrome. J'ai donc repris une approche de cette nature pour *Qu'est-ce que l'art moderne ?*, n'hésitant pas à remonter jusqu'aux débats de l'Académie sur le coloris, aux discussions concernant l'*ut pictura poesis* ou encore aux conceptions byzantines de l'icône, quand j'estimais cela nécessaire pour la compréhension des enjeux esthétiques soulevés par les œuvres et les écrits des artistes du XXe siècle.

Marcel Alocço : L'œuvre d'art est enracinée, et il faut toujours remonter au germe, la situer dans une continuité et ses contextes complexes, d'accord. Le Carré noir de Malevitch pour l'un, la Renaissance pour qui suit plus loin la racine... Pour moi, les peintures rupestres... Tout dépend dans quelle perspective on veut comprendre, « comprendre » au sens fort et littéral... Faire entrer dans une certaine cohérence de sa pensée. La visée pédagogique, pour simplifier, ou cinq mille pages pour ne pas tout dire !

Denys Riout : En effet... Mais mon travail avait une visée explicative plus que pédagogique. Cet essai n'est pas un manuel. Il est divisé en cinq parties. La première s'attache – longuement – à l'abstraction, bien intégrée aujourd'hui, mais qui constitua longtemps une pomme de discorde. Puis-je te faire remarquer que sur les quelques cent dix pages consacrées à l'art abstrait, j'évoque la sculpture, mais que je consacre l'essentiel de mon exposé à... la peinture ? La méthode adoptée me conduit à dresser un panorama historique et conceptuel de l'abstraction depuis ses débuts (Kandinsky, Delaunay, Malevitch, Mondrian), dans les années dix, jusqu'à nos jours (Gerhard Richter, Peter Halley). La deuxième partie forme avec la première une manière de diptyque. Au moment où des peintres commençaient à élaborer un art sans recourir à la mimésis, d'autres introduisaient dans leurs tableaux des objets directement puisés dans le monde : le collage inaugura une conception de l'art qui, très rapidement, échappa aux anciennes catégories, fondées sur les spécificités de métiers distincts. Avec les ready-mades, radicalisation du recours aux objets réels, autre manière de ne plus *représenter*, l'art n'est plus tributaire de la forme « tableau » ou de la forme « sculpture ». Les constructions, les

assemblages, les environnements utilisent les technologies modernes du moment (moteurs électriques, projections lumineuses, photographies, vidéo, etc.) ou s'approprient les matériaux les plus variés, mais ils délaissent les pigments du peintre ou la glaise, le bronze, les pierres nobles du sculpteur. Enracinée dans la modernité (le début du XXe siècle), cette aventure issue de la peinture s'est objectivement développée contre elle.

Marcel Alocco : Comme le cinéma contre le théâtre... Lequel a rarement été aussi présent et créatif que ces cinquante dernières années ! Ce que je reproche à cette vision actuelle, c'est d'être aveugle à la peinture, au fait que la peinture – c'est-à-dire cette chose qui prend sens par la couleur – existe autrement, dans une dimension qui n'est pas seulement celle du tableau, mais spécifiquement peinture. Je parle ici pour moi, mais aussi pour des artistes comme Ernest-Pignon qui illimite son inscription dans la rue, pour Martin Miguel qui inclus sa couleur dans le construit de la matière, pour Charvolen avec ses structures d'architecture textile-colle-couleurs

Denys Riout : Ainsi, comme l'indique justement la quatrième de couverture qui te fait bondir, l'œuvre d'art *peut* ne plus être une peinture ou une sculpture, mais peut aussi bien en être une.

Marcel Alocco : Dit ainsi, d'accord. Mais ce n'est pas ce que dit la couverture : « L'œuvre d'art a cessé d'être peinture ou sculpture pour se faire *uniquement* vidéo, photographie, performance ou exhibition du corps de l'artiste ». *Uniquement* ! Cette proposition, que tu ne défends pas vraiment trahit un courant de pensée techniciste dominant. Mais avec un crayon et du papier, ou un peu de matière colorée et un support, tu peux encore produire autant de sens que Malevitch, Mondrian ou Picasso. L'avantage de la vidéo est que Sony pèse plus lourd que Lefranc & Bourgeois. Les étudiants savent aussi qu'on est mieux payé et estimé à la télé qu'à enseigner les arts plastiques dans un collège. Seulement, avec une vidéo, tu es faiblard à côté de Ben Laden, à côté de la réalité. Il est des jours où cinq minutes de J.T. créent plus de symbolique et marquent davantage les imaginaires que tous les Centres d'Art électrifiés réunis.

Denys Riout : Je ne suis pas certain que la peinture puisse, par essence, mieux rivaliser avec la réalité ou avec l'information télévisuelle que la vidéo ou la photographie. Inversement, rien ne dit qu'avec les machines Sony, des artistes ne puissent pas créer des œuvres profondément émouvantes, riches de sens. Mais, dans le travail dont nous parlons, j'évite par principe de me prononcer sur la valeur de telle ou telle réalisation. J'observe celles que les musées, les biennales, les foires marchandes et culturelles ou encore les discours critiques nous présentent, et je tente d'expliquer comment on en est arrivé là. Si je peux proposer une métaphore, je dirais que je veux comprendre comment et pourquoi l'homme occidental a mis au point de nouveaux moyens de déplacement, le train, l'automobile, l'avion, ce qui ne signifie nullement que je trouve dénués d'intérêt la marche à pied, l'équitation ou la navigation à la voile, moyens traditionnels qui ont toujours leur légitimité et leurs adeptes et dont je parlerais si j'écrivais un ouvrage sur les transports, tout comme j'ai ici réservé une place substantielle, mais pas la première, à la peinture dans *Qu'est-ce que l'art moderne* ?

Marcel Alocco : Ta métaphore a pour qualité de bien dire le constat progressiste. Mais la peinture n'est pas seulement un moyen, c'est un langage, une production de sens. On ne peut dire que le français n'est plus créatif parce que l'anglais est plus efficace dans le commerce international. Agir en Romain et penser en Grec, ça s'intrique, mais ce n'est pas sur le même plan.

Denys Riout : Je contesterais volontiers ton assertion : la peinture en soi n'est pas un langage (cf. la peinture en bâtiment) bien qu'elle puisse, dans certaines conditions (quand il y a art, justement) produire du sens, susciter des émotions. En revanche, je t'accorde volontiers qu'elle joue dans le développement de l'art du XXe siècle un rôle considérable – et d'ailleurs j'essaie de le montrer dans mon livre. Cependant, le fait majeur, si l'on se réfère aux siècles précédents, c'est qu'elle se trouve en quelque sorte régionalisée – je ne dis pas marginalisée – dans un univers, celui de l'art, en expansion continue. D'ailleurs, l'idée d'une « mort de la peinture », formulée dès les années vingt, n'a plus cessé de hanter la modernité. C'est, dans notre culture, un fait vraiment nouveau. Aussi, je crois que si l'on envisage l'art du XXe siècle dans une perspective historique, c'est d'abord cela qu'il faut expliquer.

Marcel Alocco : « La mort de la peinture » est une idée contestable, ne serait-ce qu'en constatant qu'elle est déjà morte plusieurs fois : avec la peinture pariétale préhistorique, avec la peinture primitive, avec la peinture classique que tue à son tour la modernité... C'est un chat, elle a sept vies, ou sept mille. Elle change de système, de forme, elle reste de la peinture, couleurs qui font sens dans les formes. Que ça machine à côté, d'accord, mais souvent « célibataire » dit Marcel !

Denys Riout : Tu développes là une position polémique et militante, celle d'un artiste quand j'adopte dans mon livre le parti de l'observateur et de l'analyste : ainsi il faut concéder, par exemple, l'importance (je ne dis pas la valeur) de Duchamp. C'est pourquoi la partie centrale plus brève que les autres, examine comment l'invention de formes artistiques nouvelles et l'utilisation de matériaux laissés pour compte par la tradition ont suscité la recherche d'appuis, de références ou de modèles jusqu'alors méprisés ou ignorés – les arts « primitifs », les dessins d'enfants, les graffiti, l'art brut et autres formes d'expression rendues disponibles par le développement du « musée imaginaire ». Parallèlement, une série de mutations esthétiques conféraient une manière de légitimité à des pratiques ou des conceptions jusqu'alors bannies – le recours au hasard, la valorisation du ratage, le goût de l'éphémère, l'abandon aux délices du kitsch. Les deux dernières parties s'attachent essentiellement à la période contemporaine (à partir des années soixante). L'une analyse les développements de l'art en proie à une « dé-définition » (j'emprunte cette formulation à Rosenberg) dès lors que la notion d'arts plastiques a triomphé, absorbant en son sein les antiques beaux-arts. L'autre, enfin, examine les changements d'attitude ou de comportement que tout ce chambardement exige des amateurs d'art.

Ainsi j'espère t'avoir convaincu sur deux points : mon livre traite de l'art du XXe siècle, dans son ensemble – Picasso, Schwitters ou Duchamp y sont plus souvent évoqués que Jeff Koons, Bill Viola ou Jeff Wall. Quant à la peinture, si elle n'est pas autant valorisée que tu le souhaiterais, elle n'est pas aussi négligée que tu le prétends, bien que sa place soit relative : qu'on le regrette est une autre affaire. Il suffit de fréquenter les musées d'art moderne ou les grandes manifestations artistiques pour ne plus douter qu'il s'agit là d'un fait, un fait troublant, dérangeant voire scandaleux pour beaucoup. Autrefois royaume dont le rayonnement régissait le reste du monde de l'art – la querelle du Paragone en témoigne – la peinture, Empire colonial dépouillé de ses possessions, privées de ses prérogatives, est bel et bien devenue une province, au charme incomparable, souvent, mais province.

On m'a fait un autre reproche, que tu pourrais peut-être reprendre à ton compte et auquel je suis sensible : « vos arguments sont recevables, mais il n'en reste pas moins que vous faites l'histoire des vainqueurs. » Cela me trouble d'autant plus que c'est vrai, à l'évidence. Il va de soi que les « vainqueurs », c'est précisément ceux auxquels nous sommes tous confrontés. Cela ne

m'empêche pas, dans d'autres travaux, plus confidentiels, on s'en doute, d'explorer les marges de l'art consacré ou même, parfois de tenter des réhabilitations. Mais ce qui me console, c'est que la notion de *vainqueur* est en l'occurrence bien relative. Oui, pour toi, pour moi, pour nous tous qui baignons dans le monde de l'art, il y a bien des « vainqueurs », des mouvements et des personnalités qui ont triomphé (provisoirement ?) . Mais pour un public plus large, celui auquel s'adresse ce livre, leur succès institutionnel paraît souvent inexplicable. Faute d'informations, de mise en perspective, leurs démarches, leurs œuvres se heurtent à l'incompréhension. Elles suscitent encore, nous le savons bien, des rejets violents. Je trouvais utile de donner des éléments d'intellection pour que l'on puisse mieux regarder, puis juger plus sereinement. Au fond je ne le regrette pas d'autant que j'ai dû faire moi-même l'effort de me pencher, après d'autres, sur le foisonnement de l'art du XXe siècle afin de dégager les grandes lignes de force, de les soumettre à l'analyse pour tenter de rendre leur enchevêtrement plus clair, plus ordonné et cohérent. Ce travail, rude, m'a passionné, vraiment, et je crois avoir eu une chance magnifique que l'occasion de faire cet effort me soit donnée.

Marcel Alocco : Vers 1880, Bouguereau et Carolus-Duran, vainqueurs de Cézanne et Degas, mais après... L'erreur est peut-être de confondre le constat sociologique, qui est exact en temps réel, et l'histoire, qui garde ce qui fait encore sens après-coup. Ton livre est un outil utile, et ses inévitables parts contestables n'en sont pas les moins fécondes... Tu dresses un état des lieux qui sera refait encore cent fois dans les années à venir : il est lisible dans les deux sens. Les vrais vainqueurs seront ceux dont les productions d'aujourd'hui travailleront encore les productions à venir. Si l'Homme n'est pas mort, c'est qu'il est toujours partant pour de nouveaux paris stupides...

Art Jonction Le Journal n°37, janvier-février 2003

Danielle Moreau, de cordes et de fils

« Si la reprise en compte des matériaux textiles a touché l'ensemble des disciplines de l'art moderne, il n'en reste pas moins qu'un domaine particulier, l'art textile, a connu une reprise de mémoire de nature plus profonde »

Michel Thomas

L'art Textile collection *Histoire d'un Art*,
éditions Albert Skira, Genève.

Danielle Moreau est née à Nice, où la tapisserie n'a pas connu une forte présence historique, ni une activité contemporaine particulièrement notable. Tard venue au métier, dans le tâtonnement constitutif et la nécessité d'aller à l'essentiel elle découvrira à la tâche des faïences pour elle encore vierges de mots.

L'artiste vidéaste tout neuf avance dans le désert, aller lui est facile et, quoi qu'il fasse, son pas laisse trace dans un sable sans vocabulaire où tous les signes sont en devenir, alors que, accablé de millénaires d'activité, le tisserand pénètre une foule que les siècles ont rendue dense, où tout geste est codé dans le dru du vocabulaire qu'un long usage a poli. Pour marquer son pas sur un sol que piétine la foule, il lui faut à la fois force et subtiles nuances qui le distinguent parmi la multitude. Là où un art nouveau construit encore les préliminaires du métier, les arts anciens comme la tapisserie ploient sous le poids d'une longue expérience. Plus qu'à créer du vocabulaire, ils tentent de faire sens en débordant les rigidités par des glissements sémantiques.

Sigmund Freud voyait le tissage comme création initiale venue des femmes qui auraient travaillé leurs cheveux. Issu du corps et pour le corps, le couvrir ou vêtir avant tout, le tissu tient dans ses fils toute l'histoire de l'humanité. On pourrait dire qu'il la chante : chanson du métier qui dans l'aller retour du fil en tissage et dans sa monotonie captivante installe la méditation, et origine la forme paisible de rumination de la mémoire, chansons de toile que rythment les claquements du bois.

Tout propos sur l'art textile se heurte à l'incontournable image de Pénélope, une Pénélope désignée comme envers finalement heureux d'Ariane qui n'a su que dévider le fil qui finira traînant dans le labyrinthe. Pénélope tisse le jour ; et la nuit l'aller et retour de la navette défait à la lueur des torches le corps tissé. Ce jeu de *"va-et-vient de la navette"*, (de la flûte ou de la broche) le Moyen Âge y voyait l'image symbolique du rapport sexuel, plus concrétisée dans la naissance du tissu, peut-être, que par le mouvement. Le drap accompagne le corps dès la conception, dans les nuits, et *noué, cousu*, comme vêtements qui le jour cachent du froid, mais aussi des regards, des contacts... et par la coupure et la couture le sens ancien donné aux mouvements suggestifs de la navette s'inverse. Au terme est le linceul.

Pénélope tisse et détisse dans une lutte qui a pour objet incertain d'arrêter le temps. Que le temps ne vienne pas où se produirait ce qu'on refuse. Prêtons attention à ce qu'elle tisse : « *C'est pour ensevelir notre seigneur Laërte : quand la Parque de mort viendra tout de son long le coucher au trépas, quel serait contre moi le cri des Achéennes, si cet homme opulent gisait là sans*

suaire ! » dit-elle. (Traduction de Victor Bérard, c'est moi évidemment qui souligne) Si tout art s'investit à fixer la fragile mémoire dans la lutte contre la mort, le textile ici **artifice**, s'arc-boute pour arrêter le défilé du temps et le défile (en sens inverse !) la nuit à la significative lueur des torches. Dans le symbolique, Laërte, seigneur et dernier rempart imaginaire, ne saurait mourir tant que le suaire n'est pas terminé et le fil de l'ouvrage en sa fin coupé. Et des prétendants «rien contre moi », pense Pénélope, tant que triomphe la vie que d'un fil elle préserve. Pénélope étaye sans doute aussi, dans le symbolique, la longue certitude (ici ou là pourtant démentie) qui nous fait attribuer aux femmes tout travail de fils, leur fonction de mise au monde consolidant l'image de la victoire du vivant sur la mort. Soyons certains que Danielle Moreau ne défait pas la nuit son ouvrage du jour ; elle ne met pas en œuvre un linceul. Mais ses tapisseries ligotent dans le regard, à la lettre, leurs naissances, la chaîne et la trame qui donnent vie à la matière imagée d'elle-même.

Ainsi est mise en jeu dans tout art textile une lourde et complexe mémoire. L'artisan la charge dans l'inconscient des fils croisés, la transporte, l'accepte, l'assimile ; l'artiste se doit de rejouer chaque fois à pile ou face le sens de l'histoire déjà écrite. Texture jamais achevée, toujours un fil qui traîne, fibres végétales, fragiles cocons de chrysalides ou poils de mammifères cornus, le textile écrit ligne à ligne sous ses doigts une histoire toujours en cours. Ce qui se tend, protection contre le froid des murs ou de l'extérieur, sera notre vie durant comme une seconde peau mutante, sera notre suaire, ce qui se tisse est au terme dans cet enchevêtrement de fibres naturelles ou artificielles l'égal des peintures rupestres ou des bas-reliefs des pyramides car, recueil synthétique d'une culture, il nous raconte tous.

L'art ne tient qu'à un fil et, dans le travail du lissier, Danielle Moreau doit faire que parmi tant d'autres un toujours nouveau vienne le dire encore en un tissu comme la langue toujours déjà commencé, toujours jamais terminé. Structuré par une culture indéfectible, l'artiste doit s'en désembourber. Qui s'aventure comme Danielle Moreau à être ce un qui s'affronte à tous en se nouant au corps du tissu historique, affronte ce recueil synthétique d'une culture auquel un à chaque instant prétend se dégager et ajouter.

Un peu plus de vingt années d'obsessionnelle circulation des navettes, – des flûtes et des broches, puisque dans son atelier les métiers de haute et de basse lisse se côtoient. Prise dans la structure, Danielle Moreau la simule de plus en plus précisément dans l'image de surface, et met en place dans le même geste structure et simulacre. A la frontière d'une figuration. Ici une végétation grimpante dont les tiges se croisent. Là un réseau de cordes géantes couvre de mailles la surface. Ailleurs l'aller retour du fil prend relief dans la matière et souligne la continuité du geste boustrophédon, débordant sur le vide en une lisière de courbes évidées. Latéralisation, parallèles brisées, échelles, lignes superposées, la structure de l'écriture se trace en reliefs agressifs entre les cotons de chaîne et la trame de laine, dur squelette de chanvre sous la douceur laineuse des couleurs. Structure du voilier d'abord, dressé dans l'équilibre des tensions de drisses et de boutes qui accrochent des nœuds et des voiles de lumière. Dans les thèmes de cordes croisées et de filets, les simulacres mettent en jeu le fictif de l'image et de la lumière sur le réel des matières et des tensions.

On peut voir dans l'atelier une structure origine, texture de Danielle Moreau sur une sculpture de Robert Roussil. Structure doublement origine, en tant qu'elle est à la fois première œuvre et met à nu la constitution spécifique : le bois de la sculpture génère le métier vertical sur lequel s'accroche la chaîne de fortes cordes de chanvre habillées de laine. Châssis, tissu, couleurs, la première surface encore vêtue d'une trame discontinue se dresse, frontale devant le regard

comme une harpe rude. Symbolique naissance du tableau dont cette sculpture tissée pose dans leurs fonctions fondamentales les trois constituants élémentaires. Mais aussi lignes verticales levées dans l'imaginaire comme le seront, autres figures de mises au monde, la Eve de Cranach ou la Vénus naissante et la Flore de Botticelli, et peut-être aussi, mais alors à l'ombre inévitable de Thanatos, toutes les croix qui marquent la peinture occidentale, primaires chaînes et trames de bois sur lesquelles se tendent les tissus d'un corps supplicié. Les forces contradictoires, lutte sourde et continue d'Eros et de Thanatos qui sous-tend la création, venues à jour sous formes symboliques par les matériaux et les fondus des couleurs parcourues de lumières, en ces lents et médités travaux de Danielle Moreau sont de violences contenues dans un texte/tissage où le heurt des désirs et du métier font sens.

Nice, février 2003

Catalogue *Danielle Moreau, de cordes et de fils*

(Médiathèque de Contes, juin 2003)

Et **Patriote Côte d'Azur**, 13 juin 2003

Pour mémoire

Les Femmes et l'Ecole de Nice

Plusieurs fois j'ai entendu remarquer l'absence de femmes parmi les artistes de l'Ecole de Nice. La notion est cependant trop vaguement définie, qui s'applique à un regroupement d'artistes variable dans le temps, pour qu'il soit possible, sauf pour l'histoire de la période fondatrice, d'en faire un inventaire définitif. Y aurait-il eu autour quelques artistes à remarquer, qui n'ont pas été vues, ou rejetées ? Machisme ou/et aveuglement social ?

Dans L'introduction à L'Ecole de Nice publiée en 1995 par les éditions Demaistre, dans la préface nous établissions avec Christian Skimao les critères d'approche suivant : « *un espace géographique (région niçoise), un refus des esthétiques passées au nom des "avant-gardes" diverses, et une période historique (1960-1975, environ)* ». D'abord tributaire des volontés d'affirmation du phénomène par les expositions et publications, soumis aux reconnaissances réciproques et aux cooptations, rencontrant une hostilité assez générale (*Les Chroniques Niçoises* publiées par le Mamac en 1991 en donnant quelques exemples), le qualificatif a connu après la deuxième exposition présentée par Galerie A. de La Salle en 1977 des utilisations plus conjoncturelles – dans la mesure où une certaine notoriété en faisait pour quelques-uns une étiquette qu'ils supposaient devenir profitable.

Concernant cette période conflictuelle l'accusation de machisme parfois proférée n'est sans doute pas totalement infondée. En 1967, pour la première exposition sous ce titre avec l'accord des artistes (organisée par F. Mérino et A. de La Salle) figurait, imposée par R. Malaval, une Annie Martin que la plupart d'entre nous ignoraient, et dont le nom disparaît ensuite totalement du contexte Ecole de Nice... (et de la région !) Il n'y aura aucune femme dans les expositions suivantes pendant au moins un quart de siècle. Parfois, avec un vague désir d'annexion de tous les Nouveaux Réalistes, au prétexte des fortes présences d'Yves Klein, Arman et Martial Raysse, et de César aussi, on évoque la femme unique du groupe, Niky de Saint Phalle aujourd'hui muséalement très présente à Nice. Si elle eut quelques rapports un peu plus privilégiés que d'autres à l'ambiance artistique niçoise, on ne peut guère défendre l'idée que son œuvre ait été issue ou notablement influencée par notre région.

Dans sa thèse de doctorat (sociologie) *Les plasticiennes dans le département des Alpes-Maritimes* (Soutenue à Nice en 1986) Marie Claude Chamboredon note que si pour *A propos de Nice*, exposition présentée au Centre Pompidou en 1977, Ben ne sélectionne aucune femme parmi les 30 exposants, la même année l'exposition *3 villes, 3 collections, Grenoble, Marseille, Saint-Etienne*, n'en compte que 11 sur 90 exposants. Notons que dans sa version institutionnelle Support-Surface ne compte aucune femme. La situation niçoise serait donc extrême, même si la tendance est générale. Les pressions économiques et relationnelles ou mondaines y ont peut-être été par moment plus décisives que les critères esthétiques dans un espace où la critique s'est montrée absente ou peu compétente sur la production contemporaine. Notons que, aujourd'hui encore, dans l'intéressante et fort bien présentée exposition du Frac-Paca « Traits pour traits », actuellement au Château de Carros, on ne compte aucune femme parmi les 23 artistes.

Mis à part le cas étrange de la première exposition, quelques femmes auraient, au moins entre 1970 et 1975, pu entrer dans l'esprit des critères définis : Noëlle Tissier, (partie à Sète) qui

présentait chez Ben d'étonnantes petites sculptures (périssables) en savon ; Michou Strauch (partie à Marseille) avec ses photos montées en séries ; et aussi (que nous avions avec R. Monticelli montrées toutes deux à la Villa Arson dans une des expositions « Artistes de la Région ») Michèle Brondello (partie à Giens, dans le Var) dans le travail des plâtres colorés en « larmes » ou « stèles », Valérie Sierra avec ses « Lessives » et travaux sur de fragiles textiles.

Si nous débordons la période historique, dans la même lignée sont plus tard apparues, venues d'autres horizons, Geneviève Martin-Angel (partie à Marseille) sortant d'un univers surréalisant, Nivèse issue d'une démarche proche de l'art brut et qui aujourd'hui clôture de ses grilles la Médiathèque Régionale et la *Tête au Carré* de Sosno. On pourrait citer aussi Anne-Marie Lorin dont une œuvre d'assemblage figure dans les collections du Mamac mais qui paraît ne plus s'être manifestée depuis des années ; Sylvie Tubiana (installée à La Rochelle) qui travaille plastiquement un rapport du corps à la photo (nous l'avions aussi montrée à la Villa Arson et elle a reçu il y a quelques années à Arles le prix Kodak) ; Anne Gérard dont le travail très subtil évoque l'esprit Fluxus ; Christiane Colmagro, autour du cousu, du pli, du textile ; et puis Yoko Gunji, Elisabeth Mercier (partie à Toulon ?), Ankh, passée des miniatures bijoutières aux sculptures plus violentes de traverses de chemin de fer ; et probablement d'autres que j'oublie dans ce rapide survol ou dont le travail est plus récent...

Doit-on voir un symptôme révélateur des mœurs culturelles azuréennes dans la fréquence des départs des artistes femmes vers d'autres horizons pas forcément plus porteurs pour des artistes ? Sans doute la place des artistes femmes dans les arts plastiques contemporains locaux mériterait des historiens d'art et critiques une petite recherche de mise à jour et de réévaluation. Et aussi peut-être une exposition, pour ajustement sinon justice, ou au moins pour mémoire.

Nice, mars 2003

Patriote.C.A. du 15 août 2003

Jeu m'emmêle (3)

A propos de César, de *Le Journal Art Jonction*,
de la critique d'art

Dans un précédent numéro *Le Journal Art Jonction* (n°36 nov. 2002), donnait un texte d'Agnès de Maistre réclamant une position d'écriture qui soit celle de critique d'art. Nous en avons longuement discuté, mais je me demande encore comment définir le critique d'art, ce qu'on est en droit d'en attendre, quelle est cette fonction telle qu'on l'exerce, telle surtout qu'on pourrait espérer qu'elle soit.

Constatons que l'expression critique d'art s'attribue plutôt à l'exercice devant l'œuvre surgissant. A travers les effets, rechercher ce qui se pense, les causes, les objectifs, les résultats, l'esthétique disait-on naguère. A définir le critique d'art comme explorateur de l'art contemporain, exerçant donc son analyse sur les productions artistiques n'ayant pas encore subi le passage du temps, érosion qui simplifie la vision mais aussi stratification de regards successifs qui, si l'œuvre s'y prête, enrichit et complexifie l'interprétation, nous indiquons une position limite et mobile de frontalier passeur. L'historien d'art est toujours critique dans la mesure où sa tâche est de revoir constamment son sujet, mais devant l'art contemporain les enjeux subjectifs sont plus forts et moins décriptables, les concepts disponibles paraissent plus abondants, mais aussi moins vérifiés. Nous sommes dans le domaine mobile de la pensée qui use du savoir mais le remet en cause. Si l'histoire est passage obligé pour la critique, l'histoire de l'art ne peut pas négliger l'esthétique, sauf à n'être plus qu'histoire des objets d'art, se mutilant ainsi de l'apport de sens dont ils sont chargés. Il n'y a pas, on le voit, possibilité d'exercice séparé de la critique et de l'histoire de l'art, mais les deux démarches complices inversent le rapport, chacune à son tour mise au service de l'autre.

On ne s'improvise donc pas critique, et même le nécessaire savoir d'historien d'art n'y suffit pas : Travail de « comparatiste » – la circulation des idées est déterminante. Ne pas ignorer ce qui avant, ce qui autour...Compte avant tout la méthodologie et les procédures d'analyse, mais aussi le désir d'entrer en sympathie ou au moins de comprendre pourquoi souvent, on n'y parvient pas. Ainsi, dans cette même parution Patrick Lacoste avec « *Soixante-dix, en effet* » s'explique (s'affronte) à une exposition ; et Enrico Pedrini, au risque de larguer le lecteur dans son long préambule abstrait (mais, lecteur, encore un effort si vous voulez être...) situe les enjeux d'une autre, « *Utopies quotidiennes* ».

Tout écrit repose sur des pré-établis idéologiques (à ne pas confondre avec dogmatisme idéologique). Une vision de l'art, de sa place dans la société. Ni le succès, ni le prix de vente ne sont des critères esthétiques : La carrière de l'artiste est du domaine de la sociologie de l'art, petite part seulement de l'histoire de l'art, petite part de l'histoire des idées. La fortune de l'œuvre se joue sur un autre terrain, plus fondamental et conceptuel, celui de la mise en question du discours spécifique, mise en cause de ses conventions, là où il n'y a jamais eu de « révolution », contrairement à ce qui se proclame depuis au moins le Romantisme, mais, on le voit sur la longue durée, de constants plus ou moins rapides glissements de sens. Définir pour la critique d'art modalité et objectif. Mais aussi appliquer.

Le Journal Art Jonction (n°36 nov. 2002) propose un hommage à César. Pourquoi pas ? Mais il aurait fallu penser qu'un hommage n'a que la valeur que lui donne l'autorité de celui qui le

formule, autorité fondée sur son expérience et sa compétence dans le domaine abordé. Etait-ce le temps et le lieu des récriminations ? D'ironiser, quoi qu'on en pense, sur « *les artistes autoproclamés de l'ineffable Ecole de Nice* » quand on devrait savoir que César a manifesté assez d'estime envers la majorité des travaux présentés pour accepter d'exposer à Saint-Paul de Vence, aux Etats-Unis, à Taiwan et au Japon, sous ce titre à vos yeux infamant mais qui recouvre une part importante du Nouveau Réalisme, de Fluxus, de Supports-Surfaces et tout le Groupe 70... Assez d'estime pour en 1969 inviter personnellement une douzaine d'entre eux à l'alors encore prestigieux Salon de Mai au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris ? Drôle de formule, qui se voudrait péjorative : pourtant tout artiste est par définition « autoproclamé ». Une école ne peut donner que **du** métier, l'artiste est celui qui, fabricant **son** métier, modifie **le** métier. Hélas, on n'est pas plus artiste en sortant d'une école d'art que recevant un diplôme de lettres de l'Université on en deviendrait écrivain. Quant à qualifier L'Ecole de Nice d'« ineffable » (qu'on ne peut mettre en paroles !), il aurait fallu prendre la peine de lire les 80 pages de mise en mots de mon « *Introduction à l'Ecole de Nice* » (éd. Demaistre, 1995), qui la définit comme lieu socio-historique d'émergence dans le contexte centralisateur français et, après seulement, construire si nécessaire une critique argumentée.

Dans le n°39 (mai-juin) de L.J.A.J. il y revient. Une fixation sur l'Ecole de Nice, pour l'avoir ratée d'un quart de siècle ? Toujours aussi mal informé, après avoir précisé qu'il « *n'appartient pas à l'Ecole de Nice* », le journaliste qui méprisait flatte maintenant son sujet (Max Cartier) d'avoir « *été de la première exposition historique du groupe à la galerie de La Salle* ». Aurais-je une défaillance de mémoire ? Je vérifie, références catalogues des expositions : n'était pas à la première historique, en 1967 à Vence. Pas en 1974, dans *Dix artistes de l'Ecole de Nice*, à Saint-Paul de Vence. Pas au Centre Pompidou en 1976. Pas en 1977, pas en 1987. Apparaît en 1997 : Trente ans après ! Après tout mieux vaut tard que jamais... Martial Raysse écrivait en 1965 dans ma revue **Identités** : « *En effet travaille à Nice un groupe fortement individualisé par rapport à Paris et New York. Nous étions trois, nous voici dix ; nous serons trois cents dans dix ans...* » M. Raysse se trompait : Trente sept ans après, bien que ce soit devenu beaucoup moins difficile à assumer, nous sommes loin du compte.

Avec et après d'autres, Jacques Simonelli, qui s'intéresse à l'art contemporain depuis longtemps et en écrit depuis quelques années m'a dit « Encore César ! ». J'ai dit « Ce n'est jamais trop ». Mais à l'inverse, il faut ne s'intéresser que depuis hier à l'art contemporain pour ne voir et citer que la récente monégasque expo origine « L'instinct du fer », et se plaindre que rien n'est fait au Mamac pour César, lequel occupe depuis l'inauguration une place centrale dans l'accrochage permanent et y a connu dans ses hautes galeries durant l'été 1999 une impressionnante exposition de compressions (La Suite Milanaise) faisant écho aux 520 tonnes montrées au centre du Pavillon français d'une précédente Biennale de Venise ! Pourquoi oublier qu'à l'inauguration de Nice Etoile César occupait une part importante de l'espace de préfiguration du Musée ? Pourquoi considérer qu'une salle de Mamac (« La Galerie » en rez-de-chaussée où furent montrés G.Rousse, Hains, Arman, Dietman, Venet, etc) serait plus méprisable, moins Mamac qu'une autre ? : c'est la qualité des œuvres montrées qui fait la réputation d'un lieu, non le contraire, et le lieu le plus prestigieux ne donne aucune valeur à la médiocrité. Aucun amateur ne peut ignorer l'exposition remarquable « L'œuvre de bronze » à l'initiative de F. Ballester qui durant cinq mois, été et automne 2002, présentait 69 pièces à La Malmaison et sur le Parvis du Palais des Festivals à Cannes. L'art plastique sur la Côte d'Azur ne serait donc que du seul devoir du Mamac ? De Menton à Toulon existe, particulièrement dans les arts plastiques, un espace culturel assez riche pour jouer sur des complémentarités. Sauf perspective anecdotique et sinistrement provinciale, que notre voisin et ami Marseillais César ait un temps travaillé parmi nous et noué dans le plaisir ou le travail des amitiés ne donne pas à sa production locale une place particulièrement incontournable dans sa

trajectoire. Marseille avec la Vieille Charité et la programmation du Mac lui a fait justement bonne place. Au cas où certains ne le sauraient pas, les cinquante dernières années ont produit en France et ailleurs (Dans L.J.A.J. Agnès de Maistre nous parlait de l'Argentine) des dizaines d'œuvres d'un intérêt au moins égal à celui de César sur lesquels les azuréens ont tout autant droit de regards.

Bien que ma position soit, Denys Riout a raison de le relever au cours de notre entretien (pour LJA), « polémique et militante, celle d'un artiste », (je l'ai clairement dit par ailleurs et j'y reviendrai) j'agissais depuis longtemps l'idée d'un questionnement contradictoire sur l'écrit dit « critique », (sujet, au fond de l'entretien) et le thème est récurrent au long de mes écrits. Je saisis l'occasion de cette contestation d'une écriture journalistique anecdotique et « non-critique » pour y revenir. L'œuvre est difficile, la critique également. Le débat sur la critique aussi. Mais il est ouvert, toujours, pour que glisse le sens vers plus de sens.

La Strada n°40 juin 2003

Jeu m'emmêle (4)
A propos de Pierre Restany

Je n'aime pas les hommages posthumes. Comme chacun, parce que la circonstance n'est guère réjouissante, mais aussi parce qu'il est pour le moins irritant de voir généreusement consacrer à un créateur un espace que souvent on ne lui a pas accordé de son vivant avec, venus de ceux qui en aparté ne vous tenaient pas le même propos, des discours dithyrambiques. On me dit que Pierre Restany nous a quitté le dernier jour de mai. Lui n'a pas manqué d'espaces pour s'exprimer, ni d'admirateurs, ni de détracteurs. Nous n'étions que des connaissances assez lointaines. Sur la Côte d'Azur quelques fronts étroits lui en voulaient de n'avoir jamais, particulièrement en leurs chères petites personnes ou personnes chères, défendu l'Ecole de Nice. Il avait raison, puisque pour le critique (sur le plan esthétique) la notion n'a guère de pertinence, si ce n'est en négatif : la volonté de rupture d'une génération qui mettait en place son travail avant 1970. De façon plus générale, je disais dans ces colonnes il n'y a pas si longtemps (*La Strada* n°11, janvier 2000) ce que je pensais du critique : dans un article concernant l'exposition de Mimmo Rotella au Mamac intitulé « *Viva Restaniiii!* » j'écrivais : « *Si du Nouveau Réalisme devait ne persister qu'un seul nom, ce serait très probablement celui de Pierre Restany, inventeur du concept (...) Avoir inventé un concept pertinent capable de joindre dans une même dynamique l'œuvre picturale de Klein, la vision objectivée anthropologique d'Arman, les sculptures mobiles absurdes de Tinguely, la vision Pop' de Raysse, etc... et puis les variations « affichistes », fait sans doute du critique Pierre Restany, en son domaine, l'un des plus remarquables créateurs de ce demi-siècle finissant.* » Je n'en changerais aujourd'hui pas un mot, mais je préciserais que persisteront sans doute aussi quelques artistes, justement parce qu'ils ont fait en sorte que cette étiquette soit vite devenue insuffisante à les définir. Acceptons le rituel des pleureuses rétribuées, elles ne masqueront qu'un temps bref l'expression des estimes véritables. Oui, « Viva Restaniiii ! », le plus milanais des parisiens, le plus intelligent des adversaires de l'Ecole de Nice, laquelle en a bien manqué... oui, d'intelligence : d'intelligence critique pour défendre non le « label » ou tel ou tel clan, mais les œuvres de la douzaine d'artistes qui ont fait un moment la production locale un peu plus remarquable qu'ailleurs.

La Strada n°40 juin 2003

Jeu m'emmêle (5)
Le surréalisme selon Jean Clair

Jean Clair ne cache pas son jeu : *Du surréalisme considéré dans ses rapports au totalitarisme et aux tables tournantes* l'intitulé de l'ouvrage dit déjà le respect tout surréalisant (et ironique un peu) avec lequel l'auteur considère son objet. Que l'un des mouvements créateurs les plus intellectuellement efficaces du vingtième siècle sombre par moment dans des inconséquences infantiles, nous l'avions déjà remarqué. Evidemment d'autres mises à nu de la pensée d'André Breton et de ses ouailles fugitives n'ont pas manqué de mettre à jour des contradictions. Ici l'ironie et l'acuité désossent le cadavre. Qu'il y ait en œuvres de fort beaux restes, il en convient et, sauf à écouter les tables girouettes, difficile de soutenir le contraire. Une sorte de gare de triage, le surréalisme, où se sont articulés des trains, heurtés des wagons, où se sont construits parmi beaucoup d'utiles tortillards de rapides locomotrices qui tireraient de lourds convois ou d'insolites machines qui s'en iraient, comme le font les plus belles parfois, haut le pied. Il y a eu des écritures et quelques peintures aussi, productions de ceux qui ont su choisir, ouvert par le mouvement, le versant liberté qui correspondait heureusement à leur pente. Qu'on ait pour Breton employé le titre de pape indique bien que l'homme était autant, mais parfois hélas davantage, patron de groupe que surréaliste. Constatons que, dans cette histoire aussi, ce sont les meilleurs qui s'en allaient, les égaux du maître (ne serait-ce qu'en parano) qui, à juste raison parfois, se voulaient aussi maîtres, chacun maître de son destin pour le moins.

D'entrée Jean Clair ne cache pas son projet. Il instruit à charge, explore le passif du mouvement en général. En actif, des œuvres portées au seul crédit de leurs auteurs. Exploration de la part nocturne du surréalisme et de ses retombées. Quelques pages sévères à propos de Bataille, un chapitre sur le pathétique cas Artaud : Effrayant. Breton, Artaud, Bataille, Baudrillard, Deleuze et Guattari, et quelques autres, sont mis en examen. Mais en systématisant la lecture d'un seul aspect, il noircit forcément le tableau. Certes, il y a de l'impardonnable dans bien des déclarations, et il y a mérite à désigner les taches sur des objets adulés. Le surréalisme présenté dans ses œuvres mêmes apparaîtrait plus lumineux. Les œuvres comptent peut-être davantage que les grandes déclarations souvent avancées comme alibis. Les surréalistes, dit Jean Clair, « *bourgeois ou petits-bourgeois, à qui les mots avaient été donnés, (...) usèrent des mots sans trop y penser, comme on use ses pantalons, assuré qu'on est qu'on vous les remplacera* ». Nous serions aussi du côté de « *ceux qui sont issus de milieux populaires, chez qui le langage n'est jamais « donné » et qui passeront leur vie à apprendre à parler. Parmi ceux évoqués ici, et sans distinction d'appartenance politique, on peut citer Camus, Céline, Parain, Queneau.* »

On ne peut s'empêcher de penser au temps où directeur de la revue **Art Vivant**, Jean Clair soutenait la mouvance *Supports-Surfaces*, puis le groupe, et ensuite un fragment du groupe... Bien qu'il n'y ait pas de commune mesure entre un événement parmi les événements de l'avant-garde de la fin des années soixante et le remuement surréaliste, l'amère réflexion sur cette décevante mais instructive expérience, l'analyse des comportements, du fossé schizophrénique entre les œuvres et les écrits de la majorité des *Supports-Surfaciens*, semblent tramer la vision de Jean Clair.

Bien sûr, encore une fois (prends garde à droite, prends garde à gauche) les « on » de tous bords accuseront Jean Clair de fournir des armes aux conservateurs, aux réactionnaires et aux extrémistes de tous bords. Pas facile de naviguer entre les rigides de tous dogmes, les vaseux des nébuleuses et les dogmatiques de l'anti-dogme. Jean Clair se déplace avec cette imprévisibilité que l'on prête aux OVNI. Son harcèlement, venu semble-t-il on ne sait jamais d'où, souligne les pertes

et blessures, mais leur donne trop souvent une valeur absolue que le contexte effacerait pour une part. Il y a, il le sait et le dit, de la provocation dans le texte *bretonnant*, plus de gesticulation théâtrale que de vécu. Les surréalistes aimaient se regarder agir, s'écouter parler. Ils se prenaient volontiers, monsieur Breton et consorts, pour le nombril du monde... ils n'en étaient jamais qu'un bouton de culotte ! Mais ils étaient, et être, ce n'est déjà pas mal.

Ils n'auront pas compris (les « on ») que même dans le confortable fauteuil de Matisse, le bonheur est que ça fonctionne derrière la rétine : Allez, je te le dis – parole de Marcel Duchamp ! – à demi siècle de distance, Picasso-Duchamp-Matisse même combat. Ce n'est qu'un début...

A lire, pour approuver ou râler, mais frotter les petites cellules grises à faire des étincelles, que les strates des poussières du train quotidien ne les ensevelissent.

La Strada n°41 **septembre 2003**
(repris dans n°42 octobre)

Jeu m'emmêle (6)

*Un été : Sexe, Le Gac, Anne Gérard,
avant-gardes en Russie, Calzolari, L'Apocalypse... et Warhol.*

Galerie Beaubourg, à Vence, la très *in* exposition « *Le sexe, le sexe, etc...* » : La monstration depuis quelques années de « *l'origine du monde* » de Courbet les a percutés sévère. Si j'osais, je dirais que cette toile a fait des petits (J'ai osé !) Quelques pièces intéressantes, quand elles font partie du travail fondamental de l'artiste comme pour Ernest Pignon-Ernest, ou Pierre Molinier et quelques autres. Mais souvent, pour des artistes par ailleurs souvent très estimables, elles ne surviennent qu'en marge, jeux mondains provocateurs ou publicitaires. On a la morale et la provocation qu'on peut, et faut pas gros efforts pour les situer au niveau *combite* (Ne cherchez pas dans le dico, ce mot est un néologisme mien, mot tiroir associant les moyenâgeux synonymes de « jardinet » et de « manche de pioche ») On sourira tout de même quand on constatera l'absence de Dado à qui dans le célèbre téléfilm de Jean-Luc Léon on voyait Pierre Nahon ordonner (Non mais ! c'est qui le patron ?) d'effacer sur une immense toile de type expressionniste un petit sexe en érection qui ne sautait pas aux yeux...(« Si tu lui enlèves juste le zizi... ») et on voyait le malheureux, si j'ose dire, s'exécuter (j'ai osé !), tout en commentant que dans la peinture, contrairement à la réalité, « ça se lave à la térébenthine ». Ainsi va la morale *combite*.

Signalons la salle installée en « à côté » par Jean Le Gac, qui complète de bonne manière ce qui nous a été montré de son travail dans Vence et au Château de Villeneuve : une production à la démarche manifeste dans une formalisation personnelle de plasticien. D'une certaine façon Jean Le Gac déplace un chevalet à rêves dans un réel bien ordinaire.

Au Musée de Villeneuve-Loubet, Anne Gérard expose des ensembles couvrant une dizaine d'années de travail. Chacune des séries, montrée séparément, avait retenu l'attention. Ici, ce qui apparaissait sautillant s'articule et la confrontation met en évidence la constance de la mise en œuvre des transformations de l'image par la variation des matières supports et l'agression des techniques marquantes. Le crayon devient aussi perforant que la couture, la cire embrume les couleurs... Les leçons des mouvements de « la peinture élémentaire » qui mettaient à l'épreuve les éléments constitutifs (raison d'être de l'esthétique Supports-Surfaces) sont ici par Anne Gérard appliquées à l'image et traitées avec (que soulignent les titres) une ironie contrôlée mais décontractée (comme venue de Fluxus), et en font, pour cette génération, la démarche plastique la plus responsable parmi ce que j'ai pu voir dans la région ces dernières années.

La Fondation Maeght fait le point sur « La Russie et les avant-gardes ». Attention : il ne s'agit pas de « Les avant-gardes russes ». En Russie comme en France, quelques avant-gardistes et beaucoup de bons peintres qui mettent en chantier les découvertes de la décennie précédente. On y voit immédiatement surgir de la monotonie appliquée les quelques artistes transformateurs. Ils font taches les Malevitch, Gabo, Tatline, Rodtchenko, Lissitzky... En privilégiant une vue du panorama pictural l'exposition rend certainement mieux compte de la réalité historique dans sa complexité, mais les composantes les plus intéressantes, devenues minoritaires, y sont un peu occultées par de jolies variations cubistes et autres. A vous de voir, de réfléchir et de trier. Mais quelle part des visiteurs fera plus qu'enregistrer ? S'ils enregistrent, c'est déjà...

Au Mamac, Pier Paolo Calzolari continue l'exploration du côté de l'Arte Povera entreprise par le Musée. Mise en place impeccable d'un travail bien situé, avec la marquante période des

givres insolente et heureuse en cet été de canicule. « L'Arte Povera demeure intéressant parce qu'il reste un noyau de magma dans lequel toutes les sensibilités sont réunies » disait Germano Celant en 1986. Je dirais parce qu'en plasticiens les artistes ont su mettre en discours des objets. Discutable et en discussion, c'est le rôle de l'art, mais maintenant historique : pour plus ample information voir l'abondante littérature... Sur Warhol aussi. Une belle expo au Forum Grimaldi à Monaco, bien dans l'image de l'artiste. Le superficiel mythe Pop' de l'art des multiples pour tous. De très chères images populaires. Oui, l'art pour tout le monde à condition d'y mettre le prix... Ne serait-ce pas les conditions de fonctionnement de certaines maisons que je n'ai pas connues ? A côté d'un Rauschenberg c'est pas très « Super », mais il y a du peintre quand même.

J'aurais pu parler d'autres manifestations contemporaines : des 23 sculpteurs qui ont posé leurs œuvres éphémères sur le plateau de Calern, mais j'étais dans le château d'Angers devant l'Apocalypse œuvre contemporaine (du château) qui fut ensuite méprisée et aujourd'hui mise en évidence de belle façon. Ecrire aussi un « peu » sur les présentations de Bonson, mais on ne peut rien en dire... ou bien ce serait très très long. Et puis, et puis, heureusement ça continue : Ce n'est qu'un début (etc...).

La Strada n° 42 octobre 2003

Jeu m'emmêle (7)

Septembre Fluxus à Nice :

portrait de Ben en ancien combattant (garde suisse).

George Brecht, l'homme sans traces dans la neige.

Je me suis beaucoup ennuyé. La 365^{ième} de *Violon Solo* de Chieko Shiomi, ou la 804^{ième} de *Pièce pour Partition* de Ben, ça fait beaucoup. Septembre noir de Fluxus. Ben, tu nous gonfles avec ta baudruche and so on. Encore l'hôpital qui expose ses chaises roulantes. Et le sarcophage de *Tout en came*, on ne le montre pas ? Plus la mode ? Non ? L'or de l'Egypte n'est plus dans l'air du temps, on n'y entendait que dollars-dollars. Chacun exploite l'Irak qu'il peut. Dans le Paillon, pas de pétrole, et à peine davantage d'eau. Ben, avec son bicornes et sa pique de Garde Suisse virtuel, joue les maîtres de cérémonies bien réglées par l'habitude. Lui qui en 1965 se moquait des Vaguants qui représentaient « encore » Ionesco ! Tu nous jouais quoi, là ? J'ai rien vu : trop de poussières...

Revoir Fluxus à Nice quarante ans après, l'idée était séduisante. Informer et documenter est toujours légitime. Il aurait fallu objectiver, analyser, structurer. Mener une recherche sur Fluxus et peut-être sur les alentours, et alors se souvenir non seulement des Américains (incontournables) et des Belges (pourquoi pas) mais aussi de Zaj en Espagne, de David Mayor avec Fluxshoe et sa publication Schmuck à Exeter, de Chalupachi et du groupe de Prague, des Milanais et d'autres... Nous avons eu droit à un vaste et chaotique happening d'un Ben totalitaire exploitant le matériau, et mettant en valeur sa clientèle. Un consternant remake ridé de ce qui dans les années soixante jaillissait de sources juvéniles. Comme s'il redoutait d'être jaugé à l'aune de ses compagnons de route, Ben s'est évertué à brouiller les enjeux, donnant place à des productions périphériques ou récentes parfois intéressantes, mais sans distinction d'époques et de sens, laissant places aux gags et gadgets opportunistes. Comme si Fluxus était un coefficient permanent applicable à tout acte se disant créateur, original ou contestataire, manière au fond d'en nier la spécificité puisque ainsi se télescopent dans une même ambiance faux-dada, post-surréalisme, Fluxus et traînards de Fluxus, et autres variations activistes pseudo-conceptuelles. On ne peut guère (sauf comme non-mouvement ou marque déposée par George Maciunas) définir Fluxus, dont Robert Filliou, qui apparaît aujourd'hui comme l'un de ses acteurs marquants, dans les années « Cédille qui sourit » m'a plusieurs fois dit violemment refuser l'étiquette (et toute étiquette !). Il est au moins possible d'en tracer un contour historique, de désigner un temps de vie, plutôt que d'en faire une accumulation arbitraire de démarches complaisantes à son fantasme personnel. Nous avons entendu Ben dire que « les Fluxus américains » invités n'étaient pas d'accord avec sa conception du mouvement (et de l'organisation ?) mais, faute de traduction simultanée, ceux-ci n'ont pas eu l'occasion d'exprimer en public leurs points de vue. Restent les traces. J'ai aimé, rue Saint François de Paule, de Serge III, le poisson rouge dans le bénitier. Retour ironique mais symbolique aux origines. Galerie A. Couturier, Enrico Pedrini montrait un choix clair de sa collection. Galerie Joël Scholtès, comme d'habitude les pièces choisies par Joël étaient mises en valeur (contrairement à ce que sans nous consulter annonçait dictatorialement Ben dans son affiche programme, ce n'était pas une « carte blanche à Marcel Alocço » !). Dans la Galerie du Musée (Mamac) un ensemble très riche d'œuvres mélangées disparaissaient dans la confusion d'un ordre purement *bénique*, objets accompagnés de commentaires appropriatifs du Maître organisateur. Cependant, à propos d'une table et deux chaises blanches, un bel hommage à G. Brecht, décrit comme « le seul qui puisse marcher sur la neige sans laisser de traces. »

On ne s'étonnera guère du désastre si l'on se souvient que cette réunion de petits épiciers de l'art ventant leurs étals à la veille de prendre leur retraite sont entré en Fluxus, comme le réclamait Picabia dans les années vingt pour Dada, en amateur. Personne alors n'aurait songé un seul instant à faire métier de Fluxus. Chacun avait son activité alimentaire : design, boutique de disques d'occasion, enseignement, peinture en bâtiment, voire activités éditoriales ou artistiques autres. George Brecht après quinze ans en laboratoire de chimie touchait les droits d'une invention de tampons périodiques, assez limités quand il était à Villefranche pour dire avec humour et son sourire triste : « J'ai inventé une chose qui se serait bien vendue si elle ne servait pas que tous les vingt-huit jours ». Mais son amateurisme lui permettait de jouer à restreindre à presque rien le marché par la cynique exigence de fortes sommes contre des objets (table, chaise, perroquet...) d'un prix modique dans un grand magasin. Prise de sens dans l'échange de valeurs. Le prix faisait là sens comme celui de la séance analytique. Au-delà des prises de positions théâtrales en « concerts », qui sont la partie la plus évidente de Fluxus, il y avait la concordance et les divergences des réflexions. On lira par exemple avec profit Change-Imagery, réflexion de George Brecht sur le hasard et l'aléatoire, édité par « Les presses du réel » (16 rue Quentin, 21000 Dijon) dans une petite collection dite de poche, « l'écart absolu » dirigée par Michel Giroud. Et comme nous sommes décidément dans la boutiquerie, signalons, puisque nous avons la faiblesse, nous, de laisser traces noires sur le neigeux de la page, dans la même collection « Sensorialité excentrique » écrit par Raoul Hausmann en 1969, et « Tombeau de Pierre Larousse » de François Dufrêne.

Après ce re-Fluxus retraite de Russie réussie, ce n'est vraiment plus un début, mais continuons...

Septembre 2003

La Strada n°43

*Jeu m'emmêle (8)**Expo à domicile. Je me déplace à L'UMAM.*

Encore une expo à voir. La flemme. Je peux éviter le vernissage, mais il faudra faire l'effort de programmer un autre jour. Ainsi passe les occasions, je rate des chefs-d'œuvre, évidemment... Une expo à domicile, voilà l'idéal. C'est pourquoi à la fin des années cinquante ou au début des années soixante, Ray Johnson inventa le mail art, l'art par correspondance : dans le mail art, il ne s'agit pas d'envoyer une œuvre d'art par la poste ou d'illustrer une enveloppe, mais de faire un envoi qui constitue le seul message, mais un message qui fait œuvre de ne pouvoir exister que dans le geste d'envoyer et de rester inséparable du geste.

J'ai reçu, transmise par *La Strada*, l'exposition *104 Murs* qu'on entend évidemment *sans quatre murs*. Y exposent Carole Brand, Emmanuel Régent et Yves Robuschi. Ils ont en commun d'avoir démarré leur parcours à Toulon, Carole et Emmanuel passant, les malheureux, leurs diplômes à l'ENSBA de Paris, tandis qu'Yves avait la chance de terminer ses études à l'ENSBA de Dijon : son directeur, Jean-Philippe Vienne, présente le cahier livré au public dans la galerie *éof* (15 rue Saint Fiacre 75002 Paris), cahier qui, dit-il « *à y bien réfléchir, (...) aurait bien le pouvoir de changer le statut de la galerie en lui faisant jouer le rôle de catalogue de l'exposition* ». Voici une réalité enfin révélée. Depuis quelques décennies, quelques lieux (et artistes) accordent davantage d'importance aux catalogues qu'aux œuvres présentées. On y réfléchira – vous en pensez quoi, vous ? Il s'agit ici, avec ces trois jeunes artistes, d'autre chose que d'une simple stratégie publicitaire : l'œuvre, comme dans le mail art, est dans l'envoi lui-même. Le bris de verre de Carole Brand m'a brisé les oreilles, j'ai visité l'espace dans les tracés de Robuschi, j'ai transformé les dessins de Régent en pliant et dépliant ses papiers. Il y a dans leurs manipulations des matières motifs à réflexions. Où cela va-t-il les conduire ? On espère, avec le double sens du mot : attente et espoir.

Je me suis quand même déplacé pour voir, aux Galeries Ponchettes et Marine, *La Biennale Méditerranéenne* présentée par l'UMAM. Galerie des Ponchettes, toujours considérée comme la plus prestigieuse, par son usage historique d'accueillir la peinture consacrée, les peintres, les bons, avec le Prix Matisse. Pauvre Matisse ! On l'aura ensaucé à toutes les cuisines. Le voici patronnant un cul de vache bien léché (je parle de la peinture, pas de la vache). A la Marine, les moins artistes, comme Frédéric Braham, avec une toise et miroir ironique, un fauteuil roulant en tubes de verre (thème pourtant Matissien, non, le fauteuil ?) Les dessins blancs d'Anne Gérard, et Samoïla, et Cypre, et les aquatintes de René Galassi, et les précis et précieux gribouillis de Marie-Agnès Charpin, qui a médité semble-t-il Malaval et Opalka (la mesure inscrite du temps), et Pierrette Bloch (dans son graphisme.) La méditation et l'héritage ne sont pas interdits, si l'on en use pour continuer. Chez presque tous ces artistes on pourrait déceler des influences plus ou moins avouées : l'important est qu'elles soient avouables, et surtout en bonne voie de transformation. Ces mauvais-là me sont plus sympathiques dans l'ensemble que les bons de là-bas. J'espère être pardonné. On a le mauvais goût qu'on peut, surtout quand on n'est pas bien né... Histoire de fauteuil confortable, voyez-vous. Le mien avait le confort du fauteuil rocaille. Matissien quand même, vous voyez !

La Strada n°43, novembre 2003

Bernard Noël, Ecrire – Voir

L'édition de cet ouvrage a été réalisée en accompagnement de l'exposition *Bernard Noël et la peinture* et de la rencontre avec l'écrivain, (8-9-10 novembre 2002) à la Maison Joë Bousquet dans le cadre d'un cycle consacré aux relations entre écriture et création plastique. On connaît l'abondance de ses écrits à propos de peintres, célèbres, connus, ou moins connus : ouvrages sur Magritte, R. Varlez, Gustave Moreau, Matisse, Klasen, Debré, Franta, Plagnol, Fred Deux, Paul Quere, Sima, etc...

Les nombreuses contributions, illustrations et écrits souvent trop brefs, parmi lesquelles quelques pages de poèmes et un entretien de B.Noël (avec Jean Lissarague) ont été réunies par René Piniès. Le sujet est passionnant, et certainement inépuisable : Michel Butor, dont *Les mots dans la peinture* fait encore référence sur le sujet (1969, Skira, les sentiers de la création), a été l'invité d'une précédente rencontre. D'autres confrontations fécondes suivront dans l'avenir.

Bernard Noël , écrire – voir : contributions réunies par René Piniès, Centre Joë Bousquet et son Temps, 53 rue de Verdun 11 000 Carcassonne. 17 euros. (envoi compris).

La Strada n°43, novembre 2003

Propos fidèles de ses amants

Chaque fin de semaine, pendant un an, les deux auteurs échangent de courts textes courtois au sujet de leurs relations amoureuses avec Madame. Une qu'un certain Arthur Rimbaud parmi tant d'autres a dans sa jeunesse courtisée et plus, car affinité... Sur chaque page les deux voix se prolongent, parallèles plus que mêlées. Le lecteur peut à son grès lire en alternance ou poursuivre l'une avant de revenir à l'autre. Il n'y pas d'auteur à auteur en chaque page réponse, mais plutôt sur la durée deux rêveries solitaires qui se croisent, renvoyant des échos différés. L'exercice de cinquante deux semaines d'une fidélité à Madame qui se poursuit sans doute encore, plus clandestine peut-être ? En sera-t-elle émue ? « *Son coup de faux dans la pluie. Ce sera l'autre rire de Madame* ». Alors, si vous aussi aimez Madame...

Pas une semaine sans Madame, Alain Freixe, Raphaël Monticelli, illustrations de Jean-Jacques Laurent, L'Amourier, 76 pages, 11 euros.

Sud Events n°6 avril 2003

Livres

Dernière Adolescence

La revue NU(e) a publié ces derniers mois de nombreux numéros spéciaux : Sur Lorand Gaspar, qu'on aurait aimé illustré de quelques textes de l'auteur quitte à perdre certains textes sur lui. Un Arnaud Villani illustré en textes et images, un Claire Cuenot avec la participation d'Anne Cauquelin en un *Dialogue* introuvable et une *Diamonologie* intrigante. Et puis, un petit bouquin, *Dernière Adolescence*, récit-poème de Béatrice Bonhomme dans lequel elle évoque un lieu de vacances familial qui justifie le titre. J'ai en lisant eu l'impression étrange d'avancer dans un territoire connu, comme si j'en avais vu le décor dans un film ou déjà lu ce texte : l'impression de déjà vécu éprouvée dans certaines situations. Pas la sensation d'habitude, de banalité qu'on porterait au débit de l'auteur. Un décor sans grande originalité, mais pourtant unique et familier comme un rêve récurrent. La part poème du récit, sans doute.

Dernière Adolescence Béatrice Bonhomme, Ed. NU(e) 2002, 29 av. Primerose, Nice. 130 pages, 15 euros. **Revue NU(e)**, 15 euros le numéro.

Pour l'amour de l'art

Sans doute parce que dans l'œuvre déjà la notion statique de beauté commençait avec sa contribution à laisser place à celle de faire sens, Freud écrivait : « *Malheureusement, c'est sur la beauté que la psychanalyse a le moins à nous dire* » (*Malaise dans la civilisation*). Mais les processus de création sont au coeur du livre d'Elisabeth De Franceschi. S'il intéresse d'abord ceux que la psychanalyse concerne, cet ouvrage excitera la curiosité des amateurs d'art que touche le combat sans fin dans lequel « *de tout acte créateur, l'artiste fait l'apprentissage de sa propre fin* ». Dans certaines pages l'artiste retrouvera l'écho de ses propres réflexions qui, si elles n'aboutissent pas plus à une réponse, auront au moins trouvé des mots pour les dire et faire un bout du chemin. A lire pour le petit bonheur que, malgré tout, ça marche encore...

Amor artis : Pulsions de mort, sublimation et création, par Elisabeth De Franceschi, L'Harmattan, Paris, 384 pages, 29 euros.

La Strada n°43, novembre 2003

2004

72.

Butor bibliothèque

A l'écrivain...

Comme si nous vivions un temps de feuilletonistes, tandis que paraît le précédent, ils mettent dès le premier octobre en chantier un autre même roman, tenus par la carrière, croient-ils, de donner *dans les formes* le point final avant le 14 juillet. Michel Butor, il y a des lustres qu'il ne produit plus son nouveau *roman* périodique, même s'il contribua à monter les degrés qui donnèrent des majuscules à l'expression – c'était un jeune écrivain, en un temps où commettre deux récits romanesques en cinq ans semblait un excès de vitesse, il y a longtemps, à peine passé le milieu du siècle dernier, c'est dire !

Quelques-uns me diront inconséquent d'ironiser sur le roman alors que je me permets d'ainsi caractériser certains de mes derniers écrits. Tout est affaire de sens donné au mot : savoir si j'entends par roman un "roman-roman", récit avec faille entre le fictif et la réalité conduit par un "écrivain-dieu", ou abruptement un texte déployé sur une durée et qui serait en rupture de conventions, écrit donc, au sens premier, en langue vulgaire – c'est-à-dire actuelle. Cette dernière définition ferait de Michel de Montaigne un remarquable romancier d'aujourd'hui. Ou simplement un écrivain... Modestement il essayait.

Mais revenons à notre écran d'ordinateur. Main à la charrue ou à la plume, Michel Butor trace droit avec constance des sillons toujours parallèles, auxquels une obscure stratégie permet des croisements multiples. Vous croyez être sur le versant ici, vous êtes déjà sur la pente là-bas, renversé comme aux antipodes par un invisible ruban de Möbius. Rassurez-vous, je n'invente pas une nouvelle géométrie du chaos : je ne hasarde qu'une image parmi les possibles de ses multiples apparences. Je le soupçonne, lorsqu'il relit certains matins l'ouvrage de la veille, de s'étonner à la découverte d'être rendu en ce point. Sachant toujours où il veut atteindre son port, Michel Butor irait suivant son écriture comme le laboureur son attelage (s'il nous est permis de désigner ainsi un airbus performant) rêvant d'aboutir aux splendeurs d'un orient extrême et apercevant de très haut le patchwork de terres nouvelles, la rudesse d'un territoire neuf en train d'inventer ses frontières, découvrant, non sans effroi quelquefois, son encore sauvage Amérique.

Ses ouvrages inqualifiables...

Suivre sa plume comme une flèche qui irait se planter au bout de la page, rebondir comme une balle vers la page suivante, revenir vers les sources comme un boomerang, peser parfois lourd comme un boulet qui l'empêcherait de courir encore plus vite... Pour des livres qui ne seraient que des livres, mais tout le livre. Un livre sur écran panoramique et en technicolor, qui commence par la fin et s'inverse pour avoir un début au commencement, manière, pour plus de clarté sans doute, de brûler la chandelle par les deux bouts. A chaque seconde 6 810 000 litres à

dévaler vers où ? Il incite au baroque, voyez-vous... avec ses ouvrages inqualifiables proliférant comme des forêts tropicales. Impardonnable en ce pays où les écrivains, qui tous se proclament subversifs, se doivent à l'absolue écriture de Madame de La Fayette, eussent-ils plus d'affinité pour ce qui se vend en Galeries qu'avec les esthétiques qu'on y pourrait défendre. Michel Butor aurait pu comme d'autres jouer à être notre Flaubert restauré – il aurait pu y sombrer, à nager dans les années cinquante tout proche de ces eaux là. Mais dans sa démarche, assez sérieuse pour atteindre à l'humour, en lui un Rimbaud disputait un Balzac avec pour le panache un brin de Cyrano, disputait peut-être surtout d'autres choses que de littérature... Allez savoir ! De ci, de là, aussi proche de la balançoire chère à Montaigne que d'une place pour chaque chose proposée par René Descartes. Demander à Michel Butor. Personne d'autre pour témoigner de ce qui n'est probablement qu'un rêve dans lequel je ne figurais pas, à moins que je n'en sois en cet instant le seul responsable, rêveur égaré à suivre mes mots débordant à sa poursuite à la vitesse de 6 810 000 litres secondes. Quoi qu'il en soit, bousculé par la dispute ou bien par quelque Waterloo des lettres françaises, Michel Butor s'est retrouvé dans cette zone blanche de la carte où l'ancienne boussole est obsolète, surface où la lecture s'épuise à suivre à la trace une écriture vagabonde et sinueuse qui pourrait n'avoir d'autre mobile que de déborder les toujours insuffisants dictionnaires.

Ici vient à l'esprit que les plasticiens dont il jalonne son parcours seraient comme des amers objectifs dans un océan des tempêtes. Pour l'écrivain, ce qui importe dans le travail d'un peintre, c'est sa digestibilité. Non qu'il soit digestible ou pas, mais *comment*, par quels processus il peut l'être, puisque l'estomac de l'écrivain est des plus solides et finira par assimiler. Il n'est pas d'œuvre plastique qui même si au premier abord "*elle le laisse sans voix*", ne soit au bout du compte soluble dans les mots. Il enveloppe son objet d'un réseau de phrases comme l'araignée d'un fil presque invisible ligote sa proie. L'apparence n'en change pas, mais la substance en est sortie. Ici, pour l'œuvre, qu'elle en ait été extraite ne signifie pas qu'elle est ailleurs engloutie mais, au contraire, qu'elle est mise, sur les mots, en exposition. Il y aurait dans l'œuvre comme la fascination d'une frontière enfin tracée avec ces instruments souples mais durs et concrets, supports, couleurs et matières qui se peuvent pétrir, plastiques dit-on justement ; l'illusion qu'enfin cela se pourrait saisir. Saisir avec des mots peut-être ? Mais les mots eux-mêmes sont à saisir... Alors il tourne autour et repart ou rebondit dans sa trajectoire, laissant l'artiste devant son travail découvert, toujours comme sa phrase en quelque manière inachevée... Ici encore l'écriture est parallèle. Asymptotique. Comme le navire entré dans le port n'est jamais dans l'île.

L'appétit est réciproque

Pour les rares qui s'intéressaient à l'écriture contemporaine lorsque j'étais étudiant à Aix-en-Provence, *La Modification* était l'un des rocs incontournables d'une nébuleuse incernable qu'on appelait *Nouveau Roman*. Mais le hasard voulu que je n'aie ensuite jamais l'occasion d'une vraie rencontre avec Michel Butor pendant les années où nous vivions pourtant tous deux à Nice. Il faut dire que j'étais sur la marge, et lui, comme un phare, visible mais à l'écart, à la frontière. Ce n'est qu'au milieu des années quatre-vingt, quand il présidait à la mise en place du C.N.A.C à la Villa Arson que, participant de l'intérieur avec Raphaël Monticelli et quelques autres à cette aventure que dirigeait Henri Maccheroni, j'eus l'occasion de faire sa connaissance et, étonné bien qu'ayant lu *Les mots dans la peinture*, je découvrirais au fil des jours son parcours dans les couleurs et sa proximité avec nombre de plasticiens. Nous avons plus tard croisé nos égoïsmes, nous appropriant généreusement, comme il convient, le travail de l'autre en plusieurs occasions. Dans une interview, (Planète sud n°4, avril 1994) Michel Butor disait : *Avec Alocco, la collaboration fut encore*

différente. Je lui ai fait des textes, et lui ensuite a réalisé des livres. Il a mis en page, mis en scène pourrait-on dire, les textes que je lui avais confiés. En retour, lui a aussi piétiné mes couleurs, pénétré de son encre les fibres de mes tissus. Car travailler sur un auteur ou un peintre, c'est le dévorer, et l'appétit est réciproque. L'important est que ce rapport d'anthropophagie mutuelle soit chaque fois une expérience encore différente. Entre l'écriture et la peinture, la relation n'est jamais réglée.

Parole donnée à la peinture

L'écriture synthétise le souci d'être de l'écrivain. L'œuvre plastique ne s'incarne qu'une seule fois, comme elle peut ; tandis que l'écriture prend son assise dans un dessein permanent, développe de l'inscrit dans le temps et déborde la matière. Autrement dit – je suppose à mes dépens – Michel Butor n'oublie jamais qu'il est l'écrivain, et que le plasticien est producteur d'un objet qui n'existe que par l'exercice de la parole – singulièrement de sa parole d'écrivain. Je le notais, avec une feinte légèreté, voici bien des années déjà à propos du travail d'Albert Chubac : A la question *"Pourquoi peins-tu ?"* il faut répondre comme les enfants, parce que la phrase est pertinente, *"Pour faire parler les curieux"*. (Catalogue Chubac, Galerie d'Art Contemporain de Musées de Nice, 1983)

Comme toute découverte (mise en vue), une hypothèse énoncée (ou une interprétation) ouvre un champ de discussion, de mise en œuvre de la parole où la parole fait œuvre. Tous les parlars, celui de Michel Butor et celui de l'artiste, et ceux des visiteurs, s'y heurtent, – sur la toile –, s'enlisent, dérapent, décrivent, décoorent, enluminent, approfondissent, définissent et ouvrent l'œuvre ; mais la littérature, qui s'établit, se structure et fonctionne, est d'autonomie et de liberté devenue au bout du compte le mobile de l'exercice. L'œuvre pré-texte d'une œuvre...

On espère l'œuvre objet assez dur pour que le texte nécessaire ne puisse jamais atteindre sa fin et suffire à l'épuiser. Mais c'est là problème d'artiste, antérieur à l'écriture et qui lui est étrangère comme le saut du plongeur dans son déploiement l'est (étranger) au tremplin resté au point zéro du geste. L'œuvre est faite d'assez de conventions pour être discernable, d'autres choses suffisamment pour rester inépuisable par l'écrit et la parole, en un subtil équilibre que seul l'inconscient est capable d'apprécier. C'est d'être uniquement soutenue par la parole, ou bien entièrement de convention, qu'une œuvre un temps dominante se retrouve vide de sens pour la génération suivante, tant elle fut épuisée de mots trop dictionnaires. A l'écrivain peu importe si l'œuvre un jour se révèle coque vide comme la carapace de l'insecte encore longtemps après suspendue dans un coin entoilé du grenier : Le texte lui survit. Le *"roman"* lui survit. J'entends, bien sur, que ce mot *"roman"* ne désigne pas un genre mais, au sens premier, le vivant de la langue. Le *"roman"*, lui, survit. Il est le tissage au présent (texte) d'un secret que l'on croyait un peu perdu, ou bien la légende d'un chef-d'œuvre que le vulgaire n'entend qu'à travers l'écho persistant d'une vie :

Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle !

Oui, Hélène. Nul ne saurait plus avoir désir de ce qui reste de toi, et cependant qui ne te désirerait, le temps de la lecture, ce temps bref où tu es présence à nous sonore,

...assise auprès de ta cousine

Belle comme une Aurore et toi comme un Soleil,

celle que dans nos cœurs le poète continue de chanter ?

La force de l'œuvre est d'être un objet qui suscite un discours varié mais unique en ce qu'il ne vaut que pour lui et par lui, que la parole anime mais n'épuise jamais. Soyons modestes, peintres mes frères, devant l'écrivain – et plus encore, avec lui, sachant qu'un jour tout œuvre va se clore – devant la langue qui, elle, ira encore, toujours autre, dans un jeu de subtils glissements vers l'infini des temps...

L'orgueil serait d'être l'œuvre absolue qui retient une pierre dure immense, quelque himalayen diamant qui rayonnerait les lueurs volatiles de l'écriture, qui ferait dans la confusion de l'œuvre avec l'écriture un seul objet, son objet. Sauf que s'il est objet, il est l'objet de la fabrique. De lui naîtraient des dictionnaires, inépuisables même à 6 810 000 litres par seconde. Nos esprits et nos corps, eux, s'épuisent.

Et s'épuise le thésard désespéré qui arpente la Butor bibliothèque et ne parvient jamais à mettre à jour la bibliographie butorienne. Ici un Sisyphe jouerait contre un autre Sisyphe à qui monterait au sommet le plus de rocs. J'imagine au matin Michel Butor parcourant le tapuscrit vomi tard la veille par l'imprimante et, débordé, ajoutant encore à l'indéfini dans cette poursuite absurde qui est notre seule raison, à suivre, pour voir, où qu'elle aille, son écriture. L'idée cependant que, par un juste retour, déjà peut-être, bientôt sans doute, puisque étant aussi œuvres de paroles pré-textes à d'autres paroles, des tonnes inévitables de thèses s'abattent sur cette écriture en leurs masses commentatrices diluée, m'effraie.

Marcel Allocco

Nice, mai 1995 - octobre 2003*

* Une courte contribution intitulée *A l'écrivain* figurait dans le « Dossier Michel Butor » publié par la revue *Rémanences* n°6 (Bédarieux, avril 1996). Une version un peu augmentée a été reprise par le magazine *La Strada* n°0 (Nice, septembre 1998) sous un nouveau titre, *Parole donnée à la peinture*. Ce texte constitue le quart du présent Butor Bibliothèque, dans lequel il apparaît en fragments modifiés, principalement dans la partie *Parole donnée à la Peinture*.

Catalogue Michel Butor, mars 2004

Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale, Nice.

73.

Alain Freixe, « Avant la nuit »,

Collection Grammage, éditions L'Amourier, Coaraze 2003

S'il est une chose que je déteste, c'est de parler d'un recueil de poèmes. Impossible de résumer du texte qui se devrait d'être l'essence du dire. Condamné de parler à-côté, dire banalement le non-banal.

Un poète, comme un peintre, possède son modèle porteur et transmetteur de symbole sur lequel tout pivote ou rebondit. Alain Freixe serait plutôt paysagiste : « Après la neige. Après les diagonales serrées de ses flocons, qu'est-ce qui demeure dans l'air ? Un passage. Une pente. L'oblique du froid. Ses glissades jusqu'à la terre gelée. » Reste à savoir après que se creuse l'absence ce qui reste au verso du paysage décor. Comme pour les danseuses, aurait pu dire Degas, le plus excitant est dans les coulisses. Pour connaître ce qu'il y a derrière « Avant la nuit » faut aller voir lever l'aube blanche sur les pages. Allez-y voir, donc. N'ayez pas peur ! Ce ne sont que des mots.

La Strada, n°00, janvier 2004

Jeu m'emmêle (9)

Au courrier : Fluxus et le dur métier d'être acteurs,
 Elisabeth Mercier à Marseille et Sylvie Tubiana à Rennes
 Jean Le Gac. L'Académie.

Une lectrice, Mlle F. D. s'interroge et m'interroge sur la notion d'acteur Fluxus utilisée au sens de comédien dans un article dont elle ne me donne pas les références. Il est vrai que les rares articles qui ont couvert en petit événement la commémoration à Nice des 40 ans de Fluxus, (et des 30 ans de sa mort ?) reprenaient en général un texte très fragmentaire de Ben, sans remonter aux documents, aux livres ou études sources, ou bien donnaient une image du «Mouvement » qui l'assimilait à de la peinture ou du théâtre, ce qu'il n'est que dans sa marge la plus anecdotique : Les œuvres Fluxus ne prétendent qu'au statut d'humbles traces de comportement, sans désir esthétique préalable. Mais, bien sûr, prises dans la contradiction de la nécessité de structures pour dire, les artistes font art et des objets tant bien que mal « objets d'art ». J'espère qu'il y avait des créateurs Fluxus, qui actaient et en cela étaient acteurs, mais il n'y a certainement pas d'acteurs au sens d'interprètes comédiens. Ma seule détestable participation au théâtre, hors Fluxus, fut un rôle muet : avec Pignon-Ernest nous étions les infirmiers dans une pièce d'Henri Michaux, participation héroïque puisque nous avons choisi d'être peintres, croyant naïvement en ce temps nous cacher derrière nos toiles. Nous avons appris depuis que ces masques nous révélaient. Si j'ai acté des « Events » Fluxus, c'est que tout le monde peut comme George Brecht aller déposer un pot de fleurs sur un piano. Il y a quelques créateurs Fluxus mais, pour Fluxus, acteur tout le monde l'est. Au début des années soixante-dix nous avons quitté Fluxus et sommes entré dans la maintenance : Nous avons le Félibrige que nous avons mérité.

Je publiais il y a peu, dans le P.C.A, un billet intitulé « Les femmes **et** l'Ecole de Nice ». Au courrier, envoyées par Elisabeth Mercier-Thoubert au sujet de laquelle je m'interrogeais : « partie à Toulon ? » une lettre et deux photos d'œuvres. Elle me dit vivre à Marseille, avec les mêmes difficultés qu'à Nice, et parle de l'article « Les femmes **de** l'Ecole de Nice ». J'examinais un possible rapport à, une méditation sur le comment se fait l'histoire, rien de plus. Jamais je n'aurais pris la liberté de dresser sans explorations plus poussées une liste d'étiquetées (ou d'étiquetés) Ecole de Nice. Sylvie Tubiana (citée dans le même article) m'envoie une invitation : elle vit à La Rochelle, mais expose en novembre à Vitré (Galerie de l'artothèque) et à Rennes (Le grand Cordel) ville où par hasard je suis au moment du vernissage. Photos projetées, photographiées, re-projetées... Compliqué ? Un corps aux prises avec l'espace. Simple quand on voit. Donc voir.

Un petit message de Jean Le Gac à propos de ses odalisques exposées chez Nahon que j'appréciais dans une récente chronique : « *Ma relation avec ces travaux est plus qu'ambiguë. Je pensais faire une espèce d'oxymore (genre « putain respectueuse ») en tableau. Je crois que je vais les ranger définitivement* ». Je vous le donne pour ce que c'est. Lorsque le vin est tiré... On le range à la cave. Il se bonifie avec le temps, ou il sombre en dentelles. Nous verrons ce que nous dira la poussière. En attendant ça existait, m'a-t-il semblé, et plutôt bien.

Télévision : Je zappe. Sur la deuxième chaîne, à l'Académie, élection de Giscard. Sur la première, élection d'Elodie et de Michal. Comment ils y vont les vieux ! Trois académiciens d'un coup ? Ces deux là, connais pas. Rassurez-vous, je n'ai pas lu non plus Giscard romancier.

La Strada, n°00, janvier 2004

Jeu m'emmêle (10)

Valero-Kim Hyedag à Annecy.

De Fil en Forme de Sophie Losson.

Bruno Pélassy et Jan Fabre au M.A.M.A.C.

L'artiste coréenne Hyedag Valero-Kim expose dans l'espace d'art contemporain arTeppes à Annecy. Elle vit et travaille à Paris depuis une quinzaine d'années, et figurait de façon peu significative, à Nice, dans l'une des dernières sélections de l'UMAM. Elle montre avec persévérance ses « Patchworks et Boursouflures », travail commencé dans les années 80 quand, diplômée dans son pays, elle était venue continuer sa formation à Lyon. Nous aurons peut-être l'occasion de la revoir mieux sur notre rivage.

Le Musée d'Histoire et d'Art à Villeneuve-Loubet Village, qui présentait l'été dernier Anne Gérard, continue dans une belle logique avec Sophie Losson. Dix années du travail d'une jeune artiste qui noue, enfile, tisse, coud, file, enchaîne, entortille, modèle, cloue... Il en résulte une démarche originale qui devrait s'affirmer et être mieux présente – si elle ne se perd pas dans les séductions artisanales ou l'anecdote.

Chronique MAMAC. En bas, à la Galerie, Bruno Pélassy, dont je vous disais (cf. *La Strada* n°32, juin 2001, *Pêle-Mêle* 12) que j'aurais dû vous en parler davantage : aquariums, perles et paillettes. Un certain mystère. On attendait la suite. Hélas, ne se développera plus. Les machines sont arrêtées. Le mouvement des méduses qui nous fascinait Galerie F. Vigna est ici figé. Pour l'éternité aussi, hélas. Et puis la petite bête qui monte... devient scarabée au premier étage. Un peu écolo à nos moments, nous espérons vaguement qu'il ne s'agit pas avec les proies de Jan Fabre d'espèces protégées. Pour l'Homme, découpé ici et aussi là-bas en fines tranches osseuses, il nous est dit assez de part le vaste monde qu'on ne le protège guère au-delà des mots. Mais les scarabées sacrifiés ? Entomologistes, éclairez-moi.

Jan Fabre est metteur en scène et chorégraphe, nous dit-on. Il met en scène dramatique, mais ce serait avec lumières, falbalas et affiquets. *La Série Noire* qui serait dorée sur tranche. Violence adoucie. Nous la fait jolie et en dentelle « d'os humain » qu'il nous dit, Jan Fabre. Je doute, mais l'artiste a le droit de tricher. Qu'il triche un peu ou beaucoup peu importe, c'est l'effet symbolique qui compte. « Que la guerre est jolie » disait Apollinaire, qui ne la voyait pas comme Henri Barbusse ou Roland Dorgelès. Guillaume était poète et avait un éclat d'obus dans la tête. Assez *niçarte* pour faire son *bulou* : vous savez, l'habile grosse bulle de savon irisée dans le soleil qui devient minuscule goutte d'eau trouble quand elle éclate... Jan Fabre lui aussi veut épater Diaghilev. A trop vouloir plaire, la tragédie vire au drame bourgeois. On attendait Racine, il se voudrait au moins Molière, et paf ! Ce ne sera au mieux que Guitry. Déjà pas si mal, direz-vous. Mais trop souvent seulement le Guitry des mots d'auteur, des mauvais jours, celui qui fait son cinoche. Ça va plaire. Ça plait. Et Mlle C. S. de Vence va encore m'écrire que je ne comprends rien à l'art contemporain.

Misère ! Que c'est dur d'être artiste ! Et contemporain, en plus ! Tiens ! Je vais finir par croire que c'est incompatible. Tant pis. Ce n'est qu'un début. Continuons, pan, pan-pan... Ma secrétaire relit mon texte et me dit : « C'est un peu léger, non ? » – Ah ? Vraiment ? Tu crois ?

Jeu m'emmêle (11)

Arrêtez vos conneries.

Pas fichus d'être contemporains d'eux-mêmes.

Musée des Arts Asiatiques. Comment tout lire ?

L'Ecole de Nice a été un événement, jamais une esthétique. Sauf par défaut, en refusant le croûtage provincialiste alors régnant. D'où la trinité dont des fragments la constituent : Fluxus, Nouveau Réalisme, Supports-Surfaces-Soixante-dix. Quelques attardés voudraient une part du gâteau – qu'ils imaginent copieux ! Pour quelques uns, certainement. S'ils savaient le biscuit racorni qu'il est pour les autres... Réclament me dit-on un Musée Ecole de Nice. Et puis quoi encore ? Arrêtez vos conneries ! Nous avons un Musée d'Art Contemporain qui fonctionne (comme il peut), où les niçois ont leurs places et, relativement au disponible, toute leur place. Et puis, quand on effacera le copinage, les deux ou trois qui encombrent et occupent déjà suffisamment vus les trottoirs, ils laisseront plus de place à la douzaine qui ont bien travaillé. Un peu plus d'espace pour l'art contemporain, un peu plus de moyens, et que les politico-fonctionno-techno-administratifs laissent la culture s'occuper de culture. Bon, je sais, « l'histoire fera le tri » ainsi que le répète Michel Butor. Moi, plus naïf sans doute, je persisterais à espérer la compétence contemporaine, et qu'elle ne soit pas brimée par les pressions clientélistes et les politiques clanistes qui entravent la Côte d'Azur depuis le temps où Berthe filait. Mais comme disait mon oncle, (celui qui du temps de Berthe fut rocker, je vous en ai parlé, non ?) « Sont pas fichus d'être contemporains d'eux-mêmes... ».

Contemporain ? : Notre *Musée des Arts Asiatiques*. Dans notre coin, la seule architecture institutionnelle qui surnage, et pas seulement sur son agréable plan d'eau. Pour une fois qu'on avait un architecte (Kenzo Tange), on nous a planqué l'œuvre en un beau lieu, mais invisible de tous ses abords. Certes, pour la collection, ce n'est pas le Musée Guimet. Mais l'ensemble est estimable et balisé de pièces repères significatives. Pour les profanes, que nous sommes presque tous en Occident, nécessaire et presque suffisant. On espère que beaucoup d'écopiers visitent, pour apprendre que passé le Var ou les Alpes il peut y avoir mieux que les nombrils de quelques uns de leurs concitoyens à la tête *cougourdoun*, (vous savez, à la fête de Cimiez... la grosse ronde cougourde qui sonne creux, sans oreilles, sans yeux, sans bouche, le vrai symbole du dernier siècle de la culture niçarde, vous connaissez, bien sûr... elle est obstentatoire).

Puisque nous sommes dans les vieilleries : j'ai lu cette semaine un ouvrage fort ancien, une antiquité par les temps qui courent. Vous le demandez en librairie, le vendeur (on ne peut pas souvent dire libraire...) fait la grimace, le nom ne lui dit rien. « C'est sans doute paru il y a au moins six mois ? Voyez dans les Poches. Peut-être que... » Oui, paru au Seuil en septembre 2002, est ou sera en Points Poche. « La caverne » de José Saramago. Un roman, mais l'écriture est d'un écrivain : à lire une seule page, même traduite du portugais, on a reconnu le ton, l'allure, qui ne sont qu'à lui. Que le vendeur n'ait pas lu, on comprend, mais pourrait connaître au moins la marchandise. Parce que avoir lu, on ne peut l'exiger de personne... Cet automne, comme à toutes les rentrées, on dénombrerait les publications littéraires : d'un rapide calcul mental, romans, poèmes, essais totalisés, je me suis dit qu'à tout lire il me faudrait au moins quarante ans. Et il est des critiques pour oser nous désigner les trois meilleurs ouvrages de l'année. Si au moins ils se partageaient la tâche. Mais non, ils ont tous lu les cinquante mêmes bouquins... Le reste ? Le temps choisira ? Si vous croyez qu'il n'a que ça à faire, le temps !

Il y a longtemps. C'était je crois en 1974, dans l'exposition « Centenaire de l'Impressionnisme ». Au terme du parcours, figurant les derniers mois d'activité de Paul Cézanne, une toile qui me sidère. Dans mon lointain souvenir, trois zones se partagent la surface. Vers le bas une ligne d'horizon inclinée de droite à gauche marque une partie terreuse. Un trait oblique tombant du haut divise en deux l'espace restant. Trois surfaces travaillées l'une de bleus délavés, l'autre de gris raturés, la dernière d'ocres bouleversés. Il fallait lire le titre donné par l'artiste pour voir sûrement le ciel, un roc qui obture une part du champs de vision (milliers de tonnes de pierre, comme la Sainte Victoire sur d'autres toiles..), et la terre dans laquelle il s'implante. Cette toile mise de chant dans un atelier, le paysage « prétexte » n'en serait plus lisible. Mêmes signes, mêmes liens internes, mais le rapport des signes à notre corps et à la lecture en serait bouleversé. L'artiste s'est manifestement donné le plaisir de peindre trois vastes portions qui sont peintures avant d'être sol, ciel, roc, frisant avec jubilation (ou désespoir ? les deux peut-être ?) une limite du possible. L'une des toiles qui, après la première rétrospective posthume du peintre provincial (1907) seront pour les générations qui vont suivre, celles des fauves, du cubisme et de la peinture abstraite, des repères majeurs. Je pense aussi au dos splendide et monotone d'une odalisque d'Ingres. Si nous ne faisons plus l'histoire par les batailles, celles que gagnerait au pinceau un général-empereur, (Batailles Klee, Kandinsky, Mondrian, Soleil de Delaunay, Malevitch morne plaine...) mais bien l'histoire des mentalités, il existe une peinture abstraite moderne distincte de cette capacité à abstraire qui traverse et constitue sans doute toute l'activité plastique depuis ses débuts que nous dit Emmanuel Anati (« Aux origines de l'art » Fayard). Une des centaines ou milliers de façons de penser les visions possibles d'un problème élémentaire : comment traduire en deux dimensions les quatre qu'en tant que corps nous affrontons simultanément, les trois de l'espace et l'insaisissable temps. Georges Roque dans « Qu'est-ce que l'art abstrait ? » (Gallimard Folio essais) sur les écrits plus que sur les pratiques, localise dans ses justes proportions historiques et ne traite qu'une petite portion de cet immense problème toujours à remettre en questions. Rapprocher pareils ouvrages (ou converser avec un historien du Moyen Age comme Jacques Le Goff) font parfois de l'émission de Frédéric Ferney (le dimanche à 11 h sur la 5-Arte) un moment lumineux qui échappe aux parlottes mondaines des paraît-il émissions littéraires (posées, remarquons, dans des créneaux horaires réservés aux insomniaques ou aux maniaco-téléphiles pathologiquement vissés à l'écran quand brille le soleil et chantent les petits oiseaux). Pour ce qui est d'Anati, je ne me donnerai pas le ridicule de rendre compte en vingt lignes d'un livre qui synthétise cinquante ans de recherches, de cours et de conférences, par un esprit qu'en leur domaine ses pourtant féroces pairs considèrent comme le plus compétent d'entre eux. Travaillant à partir de dessins d'enfants à « Mes enfances » pour enfin apprendre à dessiner et comprendre par l'évolution à partir de leurs gribouillis vers les pictogrammes, psychogrammes, idéogrammes, comment peuvent naître signes, figures, écritures, je constate le dur labeur qu'après cinquante mille ans d'efforts chaque petit animal homme doit fournir pour se construire en humanité. Cent fois sur le métier Sisyphe remet son ouvrage, et ce n'est jamais suffisant.

Terminons plus légèrement par le courrier : « Je ne suis presque jamais d'accord avec vos propos, mais j'aime votre façon de dire et parfois je vous trouve assez drôle. » m'écrit avec ses vœux Madame Eglantine de B. (et de Bourbon-Lancy, selon le cachet de la Poste). Merci Madame :

j'ai longtemps rêvé d'être un imbécile heureux. M'y voici. Et mes ulcères à l'estomac en voie de guérison le confirment. Ce n'est qu'un début ! Continuons...— Enfin, faisons hélas semblant de le croire. J'ai eu avant-hier, ou il y a un ou deux mois, soixante sept ans et, il y a peu, je me faisais encore traiter de « jeune con » par un lecteur de la Strada. Jeune, je le fus certainement. Et con, possiblement.

Aujourd'hui ? Tant qu'il y a de l'espoir...

Pompom, pompommm... Les niçois parlent aux niçois !

La Strada n°03, 8 Mars 2004

Jeu m'emmêle (13)

Expositions : André Verdet, Albert Chubac, Jean-François Dubreuil, Claude Goiran, Michel Butor. Et puis la revue NU(e) fête ses dix ans.

André Verdet s'expose sous tous ses masques peints au Château-Musée Grimaldi de Cagnes. André Verdet vus par ses nombreux copains artistes. Peut-être que lui ne pouvait plus se voir en peinture, d'où la donation des 126 œuvres. Peut-être. Ne se verra plus que dans son miroir. Mais, je me le dis chaque matin, le plus dur à supporter c'est son propre regard. On peut toujours, pour surmonter, en faire encore un tableau, avec masque. Histoire de... continuons le combat.

Albert Chubac en rétrospective au Mamac. A cette occasion, (qu'ils sont gentils les artistes Côte d'Azur !) une centaine d'œuvres données au Musée, dont plus de la moitié en toiles, sculptures, collages. Un parcours sérieux d'artiste dilettante, pas acharné à figurer à la première page des magazines, ni à courser l'amateur ou le boutiquier. L'homme et l'exposition rayonne. Albert, rajeuni de vingt ans, retrouve son sourire légendaire. Des œuvres dépouillées, mais un itinéraire plus complexe qu'il n'y paraît. A peine une soixantaine d'années de travail et de contemplation pour arriver à quelques fragiles équilibres de trois riens assemblés, une ficelle, un ronds, un rectangle, reliefs, couleurs, le blanc lumineux du fond. Les hautes sculptures et les petites maquettes occupent heureusement l'espace. Et en supplément, Galerie Joël Scholtès, quelques pièces bien choisies. Particulièrement deux sidérants petits bricolages de quelques baguettes et un fil...

Jean-François Dubreuil vient de Paris exposer au collège Port-Lympia. Après une première apparition à Nice en 1982 (Galerie associative Lieu 5, animée par R. Monticelli), il avait montré en 1992 à Mouans-Sartoux ses travaux en exposition personnelle, puis récemment dans quelques collectives. Par méprise je suppose car, s'il a les couleurs et l'apparence d'un artiste concret, sa figuration de journaux d'information dans une démarche de peinture conceptuelle tout à fait singulière le démarque totalement des fastidieux répétiteurs qui, après les initiateurs, encombrant l'art concret depuis un demi siècle. Hélas, destinées au milieu scolaire les expositions du collège ne sont ouvertes au public que lors du vernissage. Peu curieux, les artistes locaux : d'habitude nombreux, ne sont pas venus voir ce travail très singulier que la plupart ne connaissaient pas. Connaissent toujours pas, et mourrons idiots – parce qu'on ne le montre pas encore au Club.

Claude Goiran nous revient avec une expo Galerie des Ponchettes. Y a un os, là aussi, mais alors que Jan Fabre nous la joue clean ballerine en scène, (voir Strada n°1 du 9 février) Claude Goiran nous la fait brut de décoffrage, style poids moyen sur le ring et que je vais au charbon. Traité sang séché, os poli ou brûlé, noir, ocre, brun roux, le travail a gagné en plasticité et en rigueur tout en restant baroque comme sait l'être dans sa violence (contenue) la vie sauvage. Vous aimerez ou détesterez, mais, comme avec Chubac ou J-F Dubreuil, avec Claude Goiran vous aurez fait une rencontre.

Au Mamac encore, où ça bouge beaucoup ces temps-ci : Un « peu » de Jean Mas. Vous en reprendrez bien une tranche ? Sympathique performance avec les habitants à Bonson, et à Dolce Acqua sans doute, muséifié c'est... Il y a quelques années, Jean Mas avait affiché sur le Musée un panneau « A vendre ». Lors du colloque Klein (Mai 2000) un auditeur lui demande : « L'avez vous vendu ? » « Non. Mais j'ai vendu le panneau ! » dit-il. L'objet d'art n'est jamais qu'un résidu de ce qui a été pensé.

A la Bibliothèque : « Michel Butor à Nice ». Trop à dire pour en écrire un tout petit peu ici sur l'homme de La Modification et de la Peinture. (La modification de la peinture?) Donc voir le catalogue avec abondance de textes.

La revue NU(e) de Béatrice Bonhomme a fêté ses 10 ans. Avec des rencontres, conférences, etcetera... Courage. Le marathon, c'est 42 ans et 195 jours si jeu ne m'emmêle pas les unités. Pourtant, de nos jours, tenir dix ans c'est déjà un exploit. Maintenir une revue, est-ce pertinent ? Et la positionner comme une revue de poésie, n'est-ce pas simplement provocateur ou purement suicidaire ? Vous en pensez quoi, vous ?

La Strada n° 04, 22 Mars 2004

Jeu m'emmêle (14)

Fragment de correspondance : pour l'ouverture
et pour l'Art Américan-africain.

Un demi-siècle de mémoire. Amanda In.

« Parisien installé à Nice depuis peu » dit-il, Jean-Pierre Forget m'écrit via La Strada. Il faudrait publier presque toute la lettre dont voici quelques échantillons : « *En tant qu'amateur d'Art contemporain, je suis très surpris de constater que Nice n'est pas ouvert sur le monde et reste confiné dans un provincialisme encroûté, comme vous le dénoncez vous-même à juste titre. Aucune exposition p. ex. sur la jeune peinture italienne (la plus voisine pourtant) !!! Rien non plus sur l'Art contemporain d'autres pays et continents, comme si l'Ecole de Nice, plutôt nombriliste en effet, était le centre du monde de l'art et de l'esprit !* ». Il suggère : « *Que ce soit le fait tant du Musée d'Art Contemporain que de la Villa Arson ou des galeries municipales, (d') organiser une exposition de l'art africain-américain que j'ai découvert en 2002 au Studio Museum de Harlem (...) d'autant que certains ont vécu et exposé parfois en France. (...) Et Nice ville-frontière par excellence s'honorerait à s'ouvrir sur le grand large* ». J-P. F. dit aussi avoir « *proposé cette idée à Thierry Martin (par lettre) dont La Strada a fait l'éloge il y a peu, sans recevoir aucune réponse* ». (Je précise pour le lecteur innocent que M. T. Martin est directeur du Service Culturel de la Ville de Nice). Peut-être s'est-il trompé de destinataire(s) ? Il me semblerait plus logique de s'adresser aux Galeries Municipales ou au Musée, et surtout directement à la Villa Arson qui ne dépend pas de Nice mais du Ministère.

Il ne suffit pas de montrer des étrangers, encore faut-il pour nous intéresser qu'ils soient choisis pour leurs différences. Inutile par exemple d'aller chercher un travail à des milliers de kilomètres s'il est semblable à celui montré en 1981 par Elisabeth Mercier à la Galerie d'Art Contemporain (voir coll. Mamac). Nous avons établi dans les années soixante et soixante dix entre personnes privées des relations avec de jeunes artistes italiens fructueuses pour nous et pour eux mais, les institutions étant hors-jeu, sans beaucoup de visibilité pour le public. Il y eut en 1985, sans liens avec ces premiers échanges, à la Villa Arson alors présidée par Michel Butor et dirigée par Henri Maccheroni, une exposition « *L'Italie Aujourd'hui* », vaste panorama accompagné d'un catalogue en deux volumes : *Aspects de la création italienne de 1970 à 1985* et *Regards sur la peinture italienne de 1970 à 1985*. Le Mamac est depuis son ouverture orienté sur la période des Nouveau-Réalistes qui conditionne ses choix vers des étrangers contemporains, donc principalement Pop ou Arte povera (et revoici l'Italie !). Il est vrai qu'un regard off Pop ne manquerait pas d'intérêt. Je serais d'autant plus curieux de voir cet ensemble que j'ai dès 1970 signalé le travail de Sam Gilliam (cité par mon correspondant parmi les artistes de l'art africain-américain) dans un petit essai « *La (Dé-) tension, pratique du corps pictural* » qui tentait de définir des positions esthétiques de la Peinture analytique qu'on réduit trop souvent aujourd'hui au « *Support-surfacisme* ». Mais si chacun demande son expo ! D'accord, rien ne remplace une exposition, mais il existe heureusement d'autres voies d'information. Je pourrais reprendre ici les arguments d'une chronique publiée l'été dernier : on ne peut pas tout faire, d'autant que les huit à dix lieux qui sur la Côte d'Azur travaillent dans l'art contemporain n'ont probablement pas, en additionnant leurs budgets, les moyens d'un Centre Beaubourg... qui ne peut tout faire non plus. Notre culture clientéliste (dire plutôt à ce propos notre inculture !) induit parfois des expositions et des accrochages scientifiquement peu pertinents et ne laisse guère de place aux initiatives plus innovantes. D'autant qu'il nous reste un demi-siècle de mémoire en friche à rattraper. Cours ! Cours ! Le passé est encore devant toi ! Alors qui montrerait American-african ? Nice ? Surbooké.

Vence ? Antibes ? Carros ? Trop cher. Saint-Paul, (à la Fondation) ou Cannes ? Pas assez prestigieux ! Monaco ? Une fois, deux fois... qui dit mieux ?

Puisque nous sommes dans le contemporain, signalons la très jeune – me dit-on – Amande In (Galerie A. Couturier) au travail encore sautillant. Aussi sympathique qu'il soit, nous ne nous enflammons pas. Il y a une certaine cohérence conceptuelle, mais la plastique manque un peu de présence. Même l'art dit « conceptuel » ne se satisfait pas du seul concept. Cependant il y a, qui traverse ses travaux et ceux de la plupart des jeunes artistes dont j'ai comme par hasard rendu compte ces derniers mois, une proposition symptomatique du temps : exploration des limites entre le verbal et la figure, ou quelque chose comme la recherche d'une image dans l'effacement.

J'entends mon oncle (Mais oui, bien sûr, l'ex-rocker – qui prépare son come-back « Le rock revient, le rock revient ! ») me faire remarquer : « Je te le dis très objectivement, tu pointes subjectivement ton propre problème ». Je vous ai déjà dit le contraire ?

La Strada n°05

Avril 2004

Jeu m'emmêle (15)

Où ils m'ont mis le treize ? Je me fais mon cinéma. Pas de nostalgie, Célou !

Valet de carreau, (de Cézanne à l'avant-garde – Russe).

Sont tout de même de drôles de types les qui écrivent *La Strada*. D'accord, les nanas aussi, suis pas sexiste. Je les soupçonne de ne croire ni dieux ni diables, ni même Johnny Olivaie, vous savez, mais oui, celui qui fait le yéyé à plus d'âge, même que la télé française sans pudeur nous l'a plus que montré en bon anniversaire que manquait plus que Marilynne M. pour susurrer de son mince filet de voix « Papy birthday to you, Johnny » en secouant en mesure ses jolies décorations balconnées. Sont toujours (sauf moi !) à râler comme Michel sur deux colonnes à la une des « Surenchère barbare », des « Halte au Sketch ! », des « Arrêtez la tuerie ! », prêts à déboulonner la Statue et frapper du marteau l'Idole. Et les vilains ces voyous soudain superstitieux qui m'ôtent après le « Jeu m'emmêle » le chiffre treize qui me donnait un petit air d'ancienneté dans la maison. Vous avez dit bizarre ? Très bizarre : en haut à droite de ma chronique persiste la mention « Littérature ». Déjà dans la vieille série « Pêle-Mêle » des ans passés, et puis pendant ces treize numéros ils ont persisté dans l'horreur. « Ils me traitent » comme dit ma jeune cousine (La fille du rocker). Me traite de littérature, comme tout le reste. Le comble de l'erreur. Bien sûr, il a été quelquefois en marge traité bouquins. Mais j'ai aussi été questions de théâtre, de cinéma, de T.V., moi que j'ai même connu, en direct, (oui en direct et en noir et blanc !) les discours du Général, « La Piste aux Etoiles », « Cinq colonnes à la Une »... Ça vous fait rêver, non, « La Piste aux Etoiles » ? Ça vous a une autre allure que « Starak ». Mariano, Guéthary, Tino Rossi, Mesdames, ça chatouillait là où ça gratouillait d'une aiguille la galette de cire noire. Et pour le Q.I. croyez-moi, ça faisait au moins jeu m'emmêle égal avec vos loanas et vos steewys. Boof ! Il en faut pour tous les goûts...

Oui, tonton, je suis d'humeur mauvaise. C'est que même Henri-Laurent D., un ami de quarante ans, il me traite, et avec violence : « On n'a pas le droit, m'écrivit-il, de comparer une Québécoise 2004 à une Niçoise 1981 » et que « Ce n'est pas la même chose ». D'abord j'ai écrit « semblable », pas « même ». J'ai la nuance, moi. Quoi que, il est vrai... Vaut mieux une bonne copie quasi conforme que... Si on devait ne pas exposer les actuels Expressionnistes qui n'expriment même pas leur côté citron, les grands coloristes primaires barbouilleurs Fauves bien domestiqués, les faiseurs de tartines qui confiturent à la fraise les corps de nus fort académiques version 1920 modifiée 1947 et, le comble, les Cubistes Picassistes conformistes, nos prestigieuses Galeries Municipales se verraient contraintes à montrer à mi-temps dans la nudité de leurs splendides blancheurs les œuvres immatérielles d'Yves Klein. L'angoisse de la Galerie Blanche, ô Stéphane Mallarmé ! « C'est qui ça ? Comment c'est que ça ? Ça dit quoi ? », j'entends. Bon, si Stéphane ne vous dit rien, vous me ferez cent lignes. A copier, pages 532 à 538, dans le Lagarde et Michard du XIXième siècle de papa-maman. Vous m'enverrez la punition signée par les parents, non mais !

Enfin quoi, Célou ! Tu vas pas plonger dans la nostalgie ? Toi, toi que le célèbre Docteur T.P. Morisept de San Francisco traitait naguère de « Grand poète cynique à la musicalité cagienne de piano réparé » (même que je soupçonne une erreur de traduction ou de typographie), tu ne va pas broyer du noir à cause de leurs couleurs ? Faut bien que chaque temps ait ses peintres naïfs. Boof... Il en faut pour tous les goûts.

A Monaco, Salle d'expositions du Quai Antoine 1^{er}, « Valet de Carreau »(1910-1930). Chapeau, les conservateurs russes ! Des toiles comme neuves (mises à part une un peu craquelée et Malevitch qui (déjà ! ça vous étonne ?) salope ses bords. Au point que je me prends à rêver qu'un talentueux faussaire a en février 2004 peint sur commande tout cela pour l'expo. Tous bien sages. Se tiennent à carreau. Pas là de quoi effrayer un critique, même soviétique. En rangs, cinq dix vingt ans après les maîtres Cézanne, Gauguin, Picasso, Matisse... Nous sommes encore loin (au plan esthétique) des tours constructivistes, des espiègleries suprématises, des éclatements tout proche (dans le temps) de l'Avant-Garde russe (au singulier). Pourtant nous sentons bien dès la rentrée 1910 que certains sont mauvais élèves et vont chahuter. Larionov avec son « élégante » enfantinement dessinée, Tatline qui abstrait le visage, Kasimir, encore lui, mal dans sa peau de gamin, qui grisaille son cubisme nuageux : nous devinons qu'ils vont sortir un vilain As de Pique de leur manche et se faire exclure de la classe. Les autres, bons ouvriers, ne perdent rien à attendre, le Réalisme Socialiste sera encore plus sage et mieux peint. Vous ajoutez cette expo. à celle de la Fondation Maeght (cf. La Strada n°42) et vous aurez un bon aperçu des peintres russes de l'époque. Pour les artistes russes de la période, mettre davantage l'accent sur l'Avant-Garde (au singulier). Y aurait des marchands qui voudraient valoriser leurs collections bourgeoises... « T'es vraiment trop soupçonnant » dit mon oncle (le rocker) « et t'es trop rêveux, mon fieu ! ». Il est vrai qu'en 1979 Paris-Moscou à Beaubourg avait d'autres dimensions, mais un morceau ici, un fragment là, on finira par avoir tout vu. En attendant, merci Monaco pour cette fraction (à suivre).

J'entends dans le poste parler d'Angleterre et de « Grand j'l'aime ». Ah ! comme on change ! La « perfide Albion », J'l'aime. Si Jeanne d'Arc avait su... L'Entente cordiale, quoi. Bon, réjouissons-nous, l'Europe avance puisque l'Angleterre, maintenant, J'l'aime. A propos des élections régionales aussi on parle de « Grand J'l'aime »... mais Grand J'l'aime raté. Oui, comme grand amour, c'est raté. « Dans l'amour, y a toujours un qu'a oublié de brancher son sonotone » dit mon oncle (le rocker philosophe).

La Strada 06, avril 2004

Jeu m'emmêle (16)

Yves Klein revient.

La naufragée, les documentaristes.

Mais la démocratie...

Yves Klein, sa cause étant lui semblait-il désespérée, fut sauvé par sainte Rita et devint, il en serait fort surpris, un grand artiste niçois. Ailleurs, il n'est qu'un artiste important de la seconde moitié du vingtième siècle. Etrange aventure que dans « *Yves Klein, manifester l'immatériel* » (Gallimard) nous raconte Denys Riout, du camp de l'Ailleurs puisqu'il est professeur d'histoire de l'art moderne et contemporain à l'Université de Paris I – Panthéon-Sorbonne : *[Yves le Monochrome organisait des cessions de « zone de sensibilité picturale immatérielle », payable contre un certain poids d'or fin, échanges pour lesquels il conçut un « rituel » . Depuis sa première tentative d'une présentation de la « sensibilité picturale invisible », en 1957, jusqu'à sa mort, survenue en 1962, à l'âge de trente-quatre ans, Yves Klein n'a jamais cessé d'approfondir et d'affiner son propos. Parallèlement, il imagina d'utiliser le corps de jeunes femmes comme « pinceaux vivants ». Apposant l'empreinte de leur chair sur des supports destinés à cet effet, elles réalisèrent des peintures parfaitement visibles : des « Anthropométries ». Loin de relever d'une aspiration contradictoire, ces deux modalités d'existence de son œuvre s'appuient sur une articulation qui est au cœur du Mystère chrétien fondamental, l'Incarnation. Telle est du moins l'intuition développée dans cet essai qui tente de retrouver, au-delà de la disparate des réalisations, l'unité profonde des préoccupations de l'artiste, catholique, dont la dévotion à sainte Rita, patronne des causes désespérées, est attestée.]* Parcours assez complexe pour être exposé et analysé par Denys Riout en 208 pages et 68 illustrations. Comme sainte Rita n'est pas venue à mon secours et que ma cause reste désespérée (je l'ai dit avant vous !) je vous laisse juge... Si le « Mystère » de ce problème énigmatique vous concerne. J'ai dit ce que j'en pensais (La Strada, avril 2000), et me suis fait engueuler par les bleus (monochromes) qui jouent contre les arcs-en-ciel (multicolores). A vous d'arbitrer. A verser au dossier, avant de rendre un improbable jugement, la publication des colloques « *Spiritualité et matérialité dans l'œuvre de Yves Klein* » au Mamac à Nice et au Museo Peci, à Prato, coédité par les organisateurs en janvier 2003.

Une qui aurait besoin de Rita : le dimanche matin Isabelle Autissier cause dans le poste des chroniques de la mer pour faire chaque fois le portrait d'un marin remarquable. Ces temps-ci une série de femmes, qu'elle nous dit, pleine d'admiration , pirates, ou pour le moins corsaires : elles brûlent, pillent, étripent, dévastent, coulent... des vrais mecs quoi. Et avec ces récits sanglants ça croit être féministe. Trop de vent dans les voiles ? Un naufrage par dimanche. « Elle est malade grave » dit ma petite nièce qui sait ce que jacter français veut dire.

Un documentariste dont j'ai perdu le nom (tant mieux pour lui) va dans un Lycée filmer pendant trois mois. Sur la tolérance, dit-il. L'ennui, n'importe quel anthropologue ou sociologue lui aurait dit, c'est qu'à annoncer le problème on y contribue, voire on le crée. Scandale dans la boîte qu'il montre par vues fragmentaires et donc forcément orientées comme un espace pour le moins clanifié. A Nice, au Lycée Masséna, en mon lointain temps si jadis qu'il existait encore des ciné-clubs, il y avait des strates, des affinités, par milieux. Les religions y jouaient certainement un rôle, mais l'apparence des sensibilités socioculturelles dominait. Je n'ai même pas le souvenir de m'être posé la question de savoir à quelle confession appartenait tel ou tel de mes condisciples. Les

guerres de religions et autres dragonnades étaient de l'histoire lointaine, et les « persécutions » une chose abominable mais terminée avec « la victoire ». Il a fallu en classe de philo parler de Sartre pour que « La question juive » soit abordée et que (étais-je naïf ! ? ! ?) je prenne conscience que chacun, héritier de toute l'histoire, était plus particulièrement concerné par son morceau d'histoire. Le documentariste (contesté) lui, n'était probablement pas si naïf. Serait venu filmer « la vie du lycée », il aurait pu cerner discrètement et plus justement son problème. Pensant que ça rend intéressant aux yeux d'un journaliste, les lycéens auraient sans doute parlé drague, fringues, alcool et herbe, et du problème de différences bien entendu, sans tout jouer autour de ce thème. Mais il faut que ce soit vendeur. Qu'importe si pour avoir de belles flammes à l'image (ce n'est qu'une image) il met de l'huile sur le feu (encore une image) et il s'en va sans avoir joué au pompier, à l'infirmier, au psy, à l'éducateur (Image, image, image...). Ou alors c'est un inconscient. Possible. Trop souvent les documentaristes comme les journalistes exercent en généralistes : mais les compétences dans diverses disciplines (et c'est du travail, beaucoup, en amont) demandent un peu de spécialisation. Croire qu'on est spécialiste en généralité, c'est... il fut un temps où les pauvres filles qui n'avaient rien appris s'engageaient comme « bonnes à tout faire », et les gars, eux, s'engageaient, tout court. Nos grands-parents commentaient : « bon à tout, bon à rien ». Bref, un travail discutable, mais un documentaire, c'est fait pour ça. J'en étais ici de ma rédaction quand je vois une petite enquête d'Elie Chouraqui à Montreuil sur les rapports entre les lycéens de deux établissements (Envoyé spécial, Fr2). Il voit pile et face, visite recto et verso, des petits bouts collés qui me semblent envers tous sensibles, ouverts, amicaux. Riche prétexte à réflexion, à analyse. « Tollé » titre les journaux. Avec plus ou moins d'habileté, l'un et l'autre avaient pourtant à mes yeux le beau mérite de fournir au débat démocratique un objet charnu à mordre. Et il faut être heureux que le débat ait librement pu s'exprimer dans divers journaux, magazines et émissions. Le pire serait que, prélude à une vraie censure, le climat ambiant favorise l'autocensure.

Evidemment chacun se voit en génial spécialiste de la généralité. Tenez, la prochaine fois j'écris ma chronique sur les cours de la Bourse. Ou mieux, sur la composition musicale contemporaine. Gare à vos oreilles ! « Pour le son, t'es un âne parfait ». C'est mon oncle le rocker qui me l'a dit.

La Strada 07, 3 mai 2004

Jeu m'emmêle (17)

On nous prend pour des billes. Ludovic Bablon. Vive Gutenberg.

Entre 13 et 18 ans je logeais chez mes grands-parents, à sept kilomètres de Nice, dans une maison de campagne. Mais grand-mère cuisinait sur un petit fourneau à bois, seul chauffage en hiver. Nous allions avec des seaux prendre l'eau d'une fontaine à trois cents mètres. Durant les deux premières années, j'ai fait mes devoirs à la lueur mouvante d'une lampe à pétrole. J'allais, par tous temps, en classe au Cours Complémentaire du Port, puis au lycée Masséna, sur mon vieux vélo. J'étais jeune et en bonne santé, mais quand même, étonnez-vous : j'ai eu quelques difficultés à finalement réussir mon bac. Après, j'étais à Nice, et tic la lumière était, et tchig l'eau coulait chaude sous la douche. Pourquoi je vous raconte ? Parce que ce n'était pas Zola, mais ce n'était pas non plus « La ferme » où en plus, me dit-on, l'inconfort est bidonné.

Nous prennent vraiment pour des billes. D'un côté on nous dit que les éditeurs reçoivent par la Poste des 30 à 50 manuscrits par jours ouvrables. Tous les écrivains que j'ai interrogés disent que si vous n'avez pas de contacts personnels, vous n'aurez pas de réponse, même positive, avant au mieux six à huit semaines. De l'autre, les auteurs qui affirment avoir envoyé par la Poste disent (Nouvel Obs. du 22 avril 2004) : « *Le premier jour j'ai adressé à Gallimard, le lendemain matin à Minuit. Le surlendemain à POL. Le quatrième jour (...) j'ai reçu un télégramme...* » (Patrick Cahuzac). « *Quatre jours plus tard, Denis Roche, au Seuil m'a téléphoné* » (Alina Reyes) « *La semaine qui a suivi, quatre ont dit oui.* » (Marie Darrieussecq). Faut croire que les éditeurs font le tri avec un pendule, ou avec la baguette du sourcier. Doit exister des baguettes à détecter les sources à fric.

Nous prennent pour des billes, je vous dis.

A propos des éditeurs, on dit, on écrit (j'ai écrit peut-être) qu'ils sont des marchands de papier. Non. Ce sont des commerçants grossistes, qui font pour le principal dans la consommation rapide avec, pour l'image publicitaire, quelques produits d'appel. Ici ou là s'offrent un luxe, une danseuse : l'alibi écrivain(e), histoire aussi de rendre crédible aux yeux des aveugles leurs juteux « Prix Littéraires » d'automne. « Littéraire » : tiennent à vous faire savoir que ce n'est pas un livre qui est primé, c'est de la « Littérature ». Avec un L majuscule, et le label d'un des quatre ou cinq éditeurs du club. Nous prennent pour des billes, mais... Après tout, pourquoi seraient-ils différents de ce que nous sommes ? Nous : l'Europe en 2004. Se disent intellectuels parce qu'ils font commerce des intellectuels ! Tant que nous consommons leurs médiatiques grands intellectuels qui jouent le jeu, auraient tort de se gêner. Nous jouons aux billes, nous prennent pour des billes...

Je rencontre un jeune homme qui se dit écrivain. Insupportable comme un musicien, ou un comédien, ou Salvador Dali, si vous voyez le zèbre. Le Jeune Homme a publié un petit bouquin imparfait mais prometteur chez un modeste éditeur. Puis un second. Depuis, il a produit en auto-édition trois ou quatre autres textes. Je lis « *Balades autour de l'axe central* » non signé en couverture Ludovic Bablon, (Hogarth Press II, à Montpellier). Avec en première et quatrième de couve une reproduction d'un travail de Pierrette Bloch que R. Monticelli avait sélectionnée en 1984 pour « *Les Ecritures dans la Peinture* » aux CNAC Villa Arson, et le Musée Picasso d'Antibes présentée en expo personnelle il y a un an. C'est un insupportable, mais c'est un écrivain. (Là, c'est moi qui le dit). Deux titres du sommaire, pour le plaisir : « *Comme les petits garçons aiment légèrement les petites filles* » et « *Des meutes de dauphins tristes sillonnaient ses lagons* ». Quand on est un éditeur artisan, faudrait veiller à ne pas se laisser entraîner à imiter les éditeurs

industriels, les fast-foodistes de l'imprimé. C'est dur-dur : Faudrait de la constance, de la durée, faudrait y croire. Tenir bon sur les quelques-uns choisis plutôt que se disperser en espérant le miracle du bouquin qui par hasard ferait l'audimat du siècle. Faudrait avoir les moyens de son plaisir. Et là, c'est encore plus dur que dur. Faudrait pas accepter de jouer aux billes, qu'on n'est plus des gamins – Sauf peut-être dans un coin secret au cœur du cerveau.

Ma petite-fille au téléphone : « Grand-père, pourquoi t'as pas le Net ? ». A cause des virus qui veulent bouffer mes écritures. Entrent sans frapper pour frapper dans le disque dur, les bestioles. Sûr, il existe des virus qui grignotent les vieux papiers, et aiment encore mieux les nouveaux papiers. Mais ils prennent leur temps, nous laissent le temps de faire des copies. Pourtant d'accord, si « La Strada », un jour devenue très riche, m'offre le super petit ordinateur qui encombre pas sur l'étagère à côté du téléphone, je vais m'obliger à réfléchir au problème : en avoir ou pas, du Net, des virus, des problèmes... En attendant, le salut de Gutenberg à Mac-Luhan.

La Strada n°8, 17 mai 2004

Jeu m'emmêle (18)

Histoire de famille. Téléréalité.

Des meubles et immeubles. Panne dans l'ascenseur social.

Comme la crête d'un coq. Rouge comme une tomate en août, que je suis. Un lecteur anonyme, qui se trahit parce qu'elle n'est pas en colère mais se dit « outrée » alors que moi je ne pourrais jamais qu'un peu plus courtement être « outré », une lectrice donc anonyme m'écrit : « Ton oncle, la nièce, la petite-fille ! Toute la famille, et même la maison de campagne avec les grands-parents. C'est "Sept à la maison" ton truc ! Bientôt tu nous diras comment tu dragues, et nous décriras tes copines et... (Ici, j'arrête pudiquement la citation). Ce n'est plus une chronique, c'est de la télé-réalité ». Le boc, la honte quoi. Vous rendez compte l'injure ? "Sept à la Maison" j'ignore, mais ça doit être plus grave que grave. Je vais l'attaquer pour outrages à mes bonnes mœurs, que je vis moi en bon père de famille comme ils disent dans les règlements des copropriétés. Pourquoi pas me traiter d'intermittent ou de notable pendant que tu y es, Madame ? Non, mais, me prend pour un artiste peut-être ?

Une institutrice – pardon, une professeur des écoles – me dit qu'elle a du mal à suivre, que je coq à l'âne et court-circuite tout le temps. C'est pas ma faute, maîtresse, à la rédaction m'ampute la page du bulletin d'abonnement, et la faute à mon oncle qui me traite d'âne si bien que comme Blaise Cendrars (« *Et pourtant j'étais déjà si mauvais poète / que je ne savais pas aller jusqu'au bout* ») je n'ose pas moi non plus aller au bout de mes sujets. Vrai, je notule, je vous dis de mon regard panoramique comme les yeux des mouches, tantôt le nord, tantôt le sud, tantôt en tournant autour, mais de là à jouer miettes ou à téléréaliser, non, je m'en défends et j'affirme que je ne berlusconnardise pas. (Excusez le néologisme italianisant, tout le monde n'a pas sur caprice les moyens de s'offrir un anglicisme.)

A part ça quoi de neuf ? On garde les vieilles façades : Gare du Sud, Palais de la Méditerranée. Mais derrière ? Un parking, ou des Habitations à Loyers Immodérés, que ça va favoriser l'immigration indésirable, style magnas du nickel russes, rois du pétrole du Venezuela ou d'Arabie, Prince de l'huile d'olive de Provence ou bien encore marquis de la Socca ou du Panbagnat venus de n'importe où, et même (misère !) du Piémont comme pépé Alocco... mais Joanin c'était en 1923, année, je me suis laissé dire, d'un bon cru pour les rouges venus d'Italie, plus Barbera qu'Asti Spumante. « Barbera ? » demande ma jeune nièce, « Ce ne serait pas le vin des barbares ? » Peut-être. J'avoue n'être guère versé en étymo-œnologie. Mais, certain, on est toujours le barbare de quelqu'un.

Hasard ou tendance ? : Les galeries, à défaut d'immeubles, se mettent dans les meubles. A Monaco, tandis qu'à la Malborough Arman, célèbre fort classique peintre de chevalet, nous casse encore quelques ébénisteries musicales, violons qu'à violents grands coups de pinceaux il rafistole, la galerie Pastor-Gismondi avec Boyer, Paulin, Tallon, présentait « Le mobilier en métal des années 60-70 ». A Nice, la galerie Joël Scholtès et Loft-interior-designers s'allient pour une monstration massive d'artistes (Trente-huit) accordés avec les productions de designers (Dix-sept !... en comptant ceux de la « Petite histoire du design »). Montrer qu'on peut vivre tout contemporain : reste à chacun d'avoir le goût de son accord parfait correspondant à ses moyens. Les moyens, ce n'est pas le plus facile, mais ce n'est pas non plus suffisant. On a vu des apparts meublés horribles pour très chers, mais oui, je vous assure, c'est possible. Il y a bien des pauvres enfants de riches très malheureux. Suffit de regarder, dans les médiats depuis quelques temps, tous ces « fils et filles

de » qui sont miraculeusement pleins de talents et on besoin de s'exprimer (se sont présentés anonymes à un casting, ont débuté sans un sous, mais voui-voui, puisqu'ils vous le disent !) et ont eu tant de mal à être célèbres ou riches, à vingt ou vingt-cinq ans, que vous vous dites qu'avec vos études et ce que vous avez ramé des décennies vous devez être très-très nul grave-grave pour en être encore là, sur le plancher des vaches, quand ce n'est pas au fond du parking souterrain. Bien entendu, parking souterrain, ce n'est qu'une image : parce que, au prix des parkings, faut pouvoir se l'acheter ! Donc, si vous ne croyez pas que l'ascenseur social est bloqué, regardez dans le show-biz, vous aurez en vitrine un pâle reflet de ce qui se trame dans la vraie boutique. Tu veux chanter ? On ne te demande pas ta voix, mais ta généalogie. Fais voir ta gueule ? Comme tu lui ressembles ! Si tu faisais du cinéma ?

Au fait, j'ai une chance, mais oui, vous savez ? Mon oncle le rocker !... Sauf qu'il a dit que pour le son je suis un âne, et j'ai commis l'erreur de vous le répéter. Tant pis. Pour m'exprimer (que j'ai aussi besoin de...) je vais continuer à écrire avec ma plume d'oie... Pas difficile à suivre, maîtresse, suffit de regarder image après image, comme les dessins animés.

Encore une chronique où je passe du coq à l'âne. Avec l'oie en plus. Jeu de l'oie m'emmêle ? On va encore me dire que je télérealitise ferme !

Tant pis. A la prochaine . T'as le salut de Gutenberg.

La Strada n°9, 6 juin 2004

*La pornographie selon Nancy Huston. Parler au féminin ?
« Amor artis » selon Elisabeth De Franceschi. Le galet de M. Séonnet.*

Faudrait dans chaque périodique culturel une chronique anti-pilon. Un critique littéraire qui hanterait les bouquineries, et n'écritait qu'à propos de livres vieux, vieux de plus de six mois. Encore une fois je réfléchis un antique bouquin. Paru en 1982 et repris par Payot en janvier 2004, « Mosaïque de la pornographie » un essai dont la seule préface pour mise à jour vaudrait le détour. Nancy Huston analyse des écrits autour du thème « La chute d'une jeune fille innocente », le corps principal de l'étude étant, si j'ose dire, Marie-Thérèse et son autobiographie « Vie d'une prostituée ». Le récit des censures sur les diverses éditions depuis 1948 informe déjà de façon pertinente l'histoire des mentalités. Son propos est de dénoncer « *l'hypocrisie – ou l'inconscience – qui nous permet, au nom de la liberté d'expression, de jouir dans notre imaginaire de ce dont les femmes souffrent dans leurs corps* ». Avec calme et méthode N. Huston démonte les images que le clan macho intellectuel a en toute bonne conscience (?) confortées sur les écrits dominants de Sade, Georges Bataille, et Roland Barthes. Je soupçonne que se règlent au passage quelques comptes avec des féministes vieux modèles intégristes. Ecriture chirurgicale, qui intervient où est la douleur. Cynisme au sens heureux du terme, qu'on opposerait au nocturne complaisant des mystiques de l'érotisme. Universitaire et romancière, N. Huston maîtrise une écriture précise, claire, qui sait dire et analyser le vécu sans jeter dans le débat les concepts nébuleux dont usent ceux qui dévoient le propos des implications réelles.

Conversation entre linguistes retraités : Un alternatif me raconte le féminisme orthographique des alternatif(e)s. Usage abusif du (e) ? Tout(e) au féminin. Larousse : « Féminin : Nom commun masculin ». T'es mal barré, mon vieux. La langue (n. c. fém.) française est bien tordue, mais n'est qu'un effet de réalité. Vous pouvez, mesdames, mettre du plâtre sur la jambe de bois, vous ne réduirez pas la fracture du vivant. N'inversez pas le processus. S'en prendre au miroir ou au thermomètre ne changera pas la grimace ou la fièvre. Ce jeu-là m'emmêle profondément, je vous le dit comme je le pense : Je défends les Droits Humains, Citoyen(ne)s, même quand j'entends dire Droit de l'Homme(e). Pendant que vous jouez aux dames sur les petits carreaux blancs et noirs, d'autres s'affairent à garder des pouvoirs plus efficaces que les accords orthographiques tout phonétiques. Mieux vaut être désignée masculin Madame « le député » que de se faire traiter du doublement féminin « connasse ». Portez les cheveux courts si ça vous chante mais, s'il vous plaît, comme celles qui ont su marquer le vingtième siècle de belles avancées, gardez des idées longues. « Ni putes, ni soumises » parle un français plus vrai que la toute au féminin Académie Française.

Soyons plus légers. Pour l'amour de l'art, parlons de la mort, mais seulement en 384 pages. (« **Amor artis** : Pulsions de mort, sublimation et création » par Elisabeth De Franceschi, L'Harmattan, Paris). Sans doute parce que dans l'œuvre déjà la notion statique de beauté commençait à laisser place au « faire sens », Freud (il n'en était pas innocent) écrivait : « *Malheureusement, c'est sur la beauté que la psychanalyse a le moins à nous dire* » (*Malaise dans la civilisation*). Mais les processus de création sont au cœur du livre d'Elisabeth De Franceschi. S'il intéresse d'abord ceux que la psychanalyse concerne, cet ouvrage excitera la curiosité des amateurs d'art que touche le combat sans fin dans lequel « *de tout acte créateur, l'artiste fait l'apprentissage de sa propre fin* ». Le lecteur retrouvera l'écho de ses propres réflexions qui, si elles

n'aboutissent pas plus à une réponse, auront au moins trouvé des mots pour les dire et faire un bout du chemin. A lire pour le petit bonheur que, malgré tout, ça marche encore... Moralité : un bon livre, même poussiéreux, n'a pas de date de péremption (dit Gutenberg à Mac Luhan).

Pour d'en finir avec la boutique du bouquiniste, une odeur d'encre fraîche. Un galopin se permet d'écrire sur Nice : « Nice, le bleu du galet ». Paf ! que je l'ai reçu tout neuf (par la Poste) en pleine gueule. Jaloux que je suis. D'accord, moi je m'étais permis de le faire. J'en parlais, dans « La Promenade niçoise », mais autour, à propos, l'air innocent qui siffle. Lui, directement. Moi, qui ne l'ai jamais vraiment quittée alors qu'elle m'a toujours été infidèle, j'en parle comme d'une maîtresse un peu incestueuse – une que je connais au corps à corps depuis ma naissance. Je préserve le secret, c'est intime. Lui sait bien qu'elle se donne souvent au plus offrant, il a pris ses distances. Il fait le Parisien, mais (je suppose) un galet dans la poche, cueilli près de Rauba-Capeu. La relation reste passionnelle, mais sur le ton pas dupe d'une affectueuse amitié, si vous voyez... Je le dénonce (On n'est jamais trahi que par ses amis !): Michel Séonnet, Editions Point de Mire, Paris.

Et, petit message de Gutenberg : « Ce n'est qu'un début, continuons le combat. Ici Radio Strada, les Niçois parlent aux Niçois ».

La Strada n°10, 21 juin 2004

Pour mémoire

Des Niçois dans les avant-gardes

Savoir de quoi on parle

Parler de l'Avant-garde à Nice dans la deuxième moitié du vingtième siècle, c'est poser comme acquis deux points : qu'il existerait une continuité de l'avant-garde durant tout le demi-siècle, et que Nice serait concerné par cette existence.

Pour le premier point, simple question de définition. Pour l'histoire de l'art on s'entend maintenant pour parler **des** avant-gardes comme un phénomène de vagues successives caractéristique d'une période commençant lorsque les « mouvements » remplacent les « écoles ». Donc vers la fin du dix-neuvième siècle. Au moins pour la facilité de l'analyse historique (savoir de quoi on parle) on s'accorde en général pour voir le terme d'une époque avec la *Trans-avant-garde* (marquant fortement les « retour à »). Après quoi l'opposition à un héritage plus ou moins assimilé ferait place à la pure négation de l'héritage. On passerait d'une vision de la culture agie par des ensembles d'artistes et de penseurs à une vision de la culture éclatée et plus radicalement renouvelée par des créateurs individuels. Au lieu d'enregistrer les mutations de l'expression dues à des artistes plus ou moins solidaires et conscients de l'être, nous serions condamnés à signaler des apparitions fulgurantes qui se désigneraient chacune par l'unique nom d'un créateur solitaire se donnant comme venu de nulle part. (Alors que dans les sciences s'affirme sur le siècle un renversement contraire !).

Second point. Nice est certes concernée, mais on ne peut parler d'une avant garde spécifique. Il y eut entre 1955 et 1975 des avant-gardes à Nice, présence insolite si on considère la situation culturelle provinciale française dans la période concernée. Relativement nombreux (par un phénomène sociologique qui reste à étudier) une douzaine de niçois furent actifs dans ou autour de *Fluxus*, du *Nouveau-Réalisme*, et la *Peinture Analytique*. (Entendons par Peinture Analytique : Supports-Surfaces, Groupe 70, Textruction et une poignée d'isolés). Après quoi, à mesure que gagne la décentralisation officielle, la situation a tendance à se normaliser. Il n'y a bien sûr aucune raison pour qu'il n'y ait plus après d'artistes remarquables, mais ni plus ni moins qu'à Marseille ou Toulouse, et c'est heureusement dans une autre conception de l'art : comme souvent antérieurement dans un esprit de maintenance, quelques rares fois dans une recherche d'autre chose.

Du temps de nos introuvables institutions

Arman parlait de la situation à Nice dans les années précédentes comme « cimetière des éléphants », ce qui est un peu excessif, bien que si on exclut les artistes venus sur la Côte d'Azur l'œuvre bien avancé, de significatif rien ne naît chez nous avant la deuxième moitié des années cinquante. Sombre époque où nos élites et nos introuvables institutions voient encore en Matisse un décorateur, et où Picasso n'est pas donné en exemple à l'Ecole. Cependant la proximité géographique des Picasso, Léger, Matisse, Dufy, Chagall, et autres, leur donne plus d'impact dans les imaginaires locaux. Bien sûr Arman, Yves Klein, Martial Raysse prennent part à une entreprise perçue comme avant-gardiste, mais leur reconnaissance se fait à Paris, Milan, Düsseldorf ou New

York, tandis que hors un tout petit réseau d'amis, de très jeunes artistes et de curieux, Nice méprise. Nous n'étions pour les « gens sérieux » qu'une petite bande de fumistes agités.

Lors d'une rencontre londonienne Ben va s'approprier certaines des idées Fluxus. Le numéro de ma très modeste revue *Identités* titrant sur l'Ecole de Nice paraît en 1965. Au même moment l'Union Méditerranéenne de l'Art Moderne, principale organisation de l'art vivant à Nice, donne son prix à Claude Morini, dont, sans doute bien informé, Pierre Provoyeur écrit que « *de ce qui deviendra l'Ecole de Nice dans les années soixante il se défie* » et « *toutes les entreprises des artistes de ce cercle, celles des Alocco, Malaval, Dolla, et bien d'autres, le laissent froid* » (catalogue Morini, Editions StArt, Nice 2002). Exemple symptomatique. Dans cette période les expositions comme à la *Galerie A*, le *Festival non-art*, le *Hall des remises en question*, et participations à Novara, Fiumalbo, et à Lyon, Tour, Grasse, Perpignan, Toulouse etc... (dites par nous « de Province ») seront mises sur pieds, pour Nice principalement impulsées par Ben, ailleurs par les participants eux-mêmes, manifestations totalement marginales. L'effervescence des activités volontaristes des années soixante ne pouvait se maintenir longtemps car si ces actions enrichissaient notre cerveau, elles creusaient nos déficits. Le Ministère de la Culture était au berceau, et nous ignorions jusqu'au sens du mot subvention. Le « Hall des remises en question », expositions et manifestations diverses auxquelles je participais avec Ben, Spoerri, Arman, Christo, Dietman, Filliou, Brecht, Jo Jones, Saytour, Viallat, Dolla et quelques autres, reçut la visite d'une cinquantaine de personnes à l'ouverture, et guère davantage pendant les trois semaines d'exposition. Hors les déjà cités Brecht, Filliou, Dietman, Jo Jones, nous fréquentions Chiari, Takis, Pavlos, Blaine, Henri Chopin, M. Lemaître, D. Higgins, nous étions en relation à Turin et Milan avec D. Palazzoli, G-E Simonetti, Diacono, Mussio, Cagnone, C. Gregotti, F. Albertazzi, Nanni, Nespolo, Parmiggiani... Des courriers et des publications s'échangeaient avec Crozier (Angleterre) le groupe Zaj (Espagne) A.Partum (Varsovie) Knizak et Chalupacky (Prague) Mieko Shiomi (Japon) avec J. Cage, les Fluxmen, Maciunas, Ray Johnson et quelques autres aux Etats Unis. L'agitation entretenue par Ben autour de sa boutique « Laboratoire » permettait une circulation et des relations avec les artistes étrangers qui contribuaient à dynamiser la création. Amenées par Arman, Ben et ses nombreuses publications et l'existence des revues *Identités* et *Open*, toutes ces ouvertures ont joué un rôle important dans le bouillonnement avant-gardiste à Nice. Ces échanges n'ont guère été signalés à ce jour, qui pourtant seraient un champ d'explorations intéressantes pour un historien de l'art à l'esprit comparatiste.

L'idée d'une mainmise, à Nice, sur la critique et le marché par les artistes d'avant-garde que les peintres alors localement dominants ont banalisée, peut-être pour modérer leurs désillusions, est totalement mythique. Ils étaient finalement plutôt mieux accueillis et bien mieux traités que nous. Il suffit de parcourir les publications locales des années soixante et soixante dix pour le constater. Il est vrai que nous étions plutôt mieux reçus hors de la région. Encore un fait symptomatique : ma toile refusée par l'UMAM en 1966 figurera quelques mois après au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris, dans le cadre du Salon « *Comparaisons* ». Quelques Salons (Salon de Mai – qui en 1969 consacre un espace à 13 jeunes artistes niçois – Salons des Réalités Nouvelles, de la Jeune Peinture, Comparaisons, Grands et Jeunes) jouaient encore alors, avant l'apparition des Foires d'art, un rôle important, les sélections étant généralement faites par des artistes confirmés, à tort ou à raison jugés plus crédibles pour penser l'esthétique que des marchands loueurs de stands.

Des activistes passionnés

Cependant à Nice, après la publication des numéros de *Identités* présentant l'Ecole de Nice, puis Fluxus et George Brecht, un petit groupe de réflexion très informel se constitue début 1967 sous le nom de *INTERVENTION* : en 1968 et 1969 Raphaël Monticelli publiera sous ce titre deux n° d'une petite revue photocopiée, et nous ferons paraître deux feuilles imprimées en guise de « manifeste ». Plusieurs expositions auront lieu sous ce titre, à Lyon, à Rome, à Nice, à Vence enfin, *Galerie A. de La Salle*, en 1970, (Alocco, Charvolen, Dolla, Maccaferri, Miguel, Osti) à l'occasion de laquelle Vivien Isnard et Louis Chacallis rejoindront Max Charvolen, Martin Miguel et Serge Maccaferri, prenant l'année suivante le nom de *Groupe 70*, sur des positions esthétiques qui seront fondamentalement celles de Supports-Surfaces.

Récemment installé à Nice pour enseigner à L'Ecole de Arts Déco, Claude Viallat avait favorisé de 1966 à 1968 le contact de quelques niçois (Patrick Saytour, Ben et moi-même) avec B.M.P.T (Buren-Mosset-Parmentier-Toroni) et ceux qui comme Daniel Dezeuze, Pierre Pincemin, Vincent Bioulès, ou Pierre Buraglio devait participer à la mise en place d'une esthétique Supports-Surfaces. Le premier regroupement de tendance se fera, une fois encore à Paris, avec « *La peinture en question, Alocco, Dezeuze, Dolla, Pincemin, Pagès, Saytour, Viallat* » à l'Ecole Spéciale d'Architecture en mars 1969. *Le Groupe 70* durera sous cette forme jusqu'en 1973, se singularisant surtout, hors les caractères personnels de chaque démarche, par la préoccupation de mise en espace de la peinture. Après une participation remarquée du Groupe 70 à la Biennale de Paris en 1973, Chacallis et Isnard le quittent et, si le groupe à trois persiste, les cinq artistes conduiront des travaux de plus en plus divergents. Gabriel Monnet recevait au Théâtre National de Nice qu'il dirigeait, peu adapté à ces manifestations, quelques expositions toutes marquantes : en février 1971 *Une Semaine au Présent* (Alocco, Ben, Dolla, Farhi, Malaval) puis *Textstruction* (Vachey, Mazeaufroid, Duchêne, Jassaud, Badin) et en juin la dernière semi-exposition *Supports-Surfaces* qui voyait l'explosion du groupe au moment de l'accrochage. Suivraient *L'Avant-Garde en France* (1972), sélection de Catherine Millet, et *L'Avant-Garde en France* (1974), sélection Monticelli-Alocco.

Un état d'esprit particulier a favorisé la présence à Nice d'une avant-garde durant cette période : nous investissions nos faibles moyens dans des actions marginales, lieux et publications, qui ont permis des expositions d'artistes azuréens mais aussi les rencontres fécondes avec l'extérieur : au « *Laboratoire 32* », puis à « *la Fenêtre* », Ben en activiste passionné montre à partir de la fin des années soixante Boltanski, Takis, B.M.P.T. et beaucoup de jeunes artistes. « *La cédille qui sourit* » de George Brecht et Robert Filliou représente tout Fluxus. D'autres lieux continueront cette tradition marginale. On a pu voir à « *Lieu 5* » de R. Monticelli entre autres des expositions Arden-Quin, Jean-François Dubreuil, M. Brondello, Duchêne, La Coopérative des Malassis... Il y aura aussi *Calibre 33*, *La Caisse*, *Le Garage*...

Le temps des institutions

On pourra constater en feuilletant les deux volumes de « Les chroniques niçoises », (ouvrage initié par Claude Fournet, alors directeurs des Musées de Nice, et mis en place par J.Pégliion et F.Altman) que les artistes des avant-gardes n'ont guère eu de soutien venant des institutions locales jusqu'à l'approche des années quatre-vingt, ce qui est somme toute logique si on tient compte de l'absence de structures sérieuses réservées à l'art vivant et de l'incompréhension quasi générale manifestée par les milieux culturels niçois. Ce n'est qu'après la venue de Claude Fournet que la Marine

fonctionnera comme Galerie d'Art Contemporain. L'implication locale dans la création contemporaine sera renforcée par la présence à statut national de la Villa Arson (entrée en scène avec la direction Michel Butor et Henri Maccheroni marquée principalement par « Les écritures dans la peinture » en 1984 et « L'Italie Aujourd'hui » en 1985). En plus de ceux figurant dans le programme général, dans un cycle créé à cet effet y auront en à peine plus d'un an été montrés, 51 artistes de la Région parmi lesquels Hartung, Arman, Arden Quin, Angeletti, Charvolen, Miguel, Brondello, Pignon-Ernest, Serge III, Franta, Eppelé, Farioli, Houssin, Sierra, Alanore, Isnard, Dolla, Maccaferri, Mas, Ninon, Nivès, Thupinier, et Claude Goiran dont la Galerie des Ponchettes accueille actuellement une bonne exposition. Mais nous étions déjà là passé de la période des avant-gardes à celle du bilan. Puis vint enfin le Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain, avec son originalité et ses défauts, qui nous ressemble tellement, niçois, tellement niçois !

L'Ecole de Nice comme Nessy

Reste l'Ecole de Nice, désignation globale des avant-gardes en Côte d'Azur que certains folkloristes ont malheureusement tendance à employer pour des regroupements opportunistes de bric et de broc avec l'accord d'incompétences officielles extra culturelles. Je n'ai pu dans le cadre présent que contribuer à l'anecdote significative : j'ai ailleurs, avec un livre trop bref « L'Ecole de Nice » (Editions Demaistre, 1995, Nice), tenté de donner plus sérieusement quelques fondements pour l'Histoire. L'Histoire qui a, paraît-il, ses poubelles, en jugera : Histoire, histoire, ou histoires ? Il faudrait pour épuiser (provisoirement) le sujet un ouvrage entier. Au fil de la mémoire, je ne peux donner ici que quelques notes éparses, pleines d'impasses et d'oublis.

Reste donc l'Ecole de Nice, qui comme le monstre du Loch Ness existe et n'existe pas : Comme réalité, Nessy n'existe pas, c'est évident. Comme mythe, il existe, c'est certain. **L'Ecole de Nice**, comme communauté d'esthétique n'existe pas, c'est évident. Mais, **comme phénomène culturel de diverses contributions aux esthétiques nouvelles, elle a existé, c'est certain.**

Nice, mars 2004

Paru in **Nice et ses avant-gardes**

Supplément au **Patriote C.A Hebdo** 2 juillet 2004

Musiques Mutiques pour une Ville de Province

Premier Concerto

pour une voix et des bruits et murmures montant du Vieux-Nice

Le diagnostic serait grand mutisme ? Long lourd silence du sommeil provincial ? Affirmations sous réserve d'inventaire. Mais qui entreprend l'audit ? Qui affûte les oreilles ? Il y aurait comme un murmure. Des murmures. Si chacun sa chanson au fond de sa clairière à soi, allez entendre quel chant s'épand derrière l'entrelacs des branchages qu'agitent d'autres vents : ici « Cours de la Bourse », là celui du béton, du mètre carré en construction ou en peinture de petits maîtres. Ailleurs les coups de marteaux des commissaires priseurs, les faits d'hiver dans le quotidien local quand la température persécute les SDF, et dans des coins obscurs malgré l'éclat des lustres les coups de brosses qui ne font de mal qu'à ceux qui les donnent, et puis, et puis les bruits de casseroles pleines de sombre cirage qu'on étale sur les taches – qu'il est vrai, elles n'étaient pas belles à voir.

Informations : toutes vannes ouvertes. Communication ? Laissez votre adresse, on vous écrira...

« Nice » diraient les Anglais appréciant la Promenade. Nice la bavarde au langage disloqué qu'en vain depuis plus d'un siècle rééduquent les orthophonistes missionnés par la République dans leurs noirs uniformes repassés à l'Ecole Normale, ou IUFM, ENS ou ENA, ou SNCF (pas TGV, trop beau pour nous) EDF, Ecole du Louvre ou HEC, peu importe : pas pires que ceux forgés sur place pour de pères en fils se refiler les clients captifs derrière les aveuglants rayons du soleil ou sous l'accablant poids des pavés galets de la plage. Et pourtant elle bouge encore, elle est encore bien vivante. Ne me dites pas (trop banal) que ce sont les vers qui grouillent.

Pour le ciné nous reste une efficace mais bien discrète Cinémathèque et en distributions de rattrapage Le Mercury, et puis l'Espace Magnan, salle Jean-Vigo qui nous tire des salves : l'Italie, Jeune Cinéma d'Europe... On me dit qu'il y a aussi (« aussi », parce que le Théâtre de Nice) des « petits théâtres ». Des comédiens, des metteurs en scène, des théâtreux, des scénards, des ruetards et des routards, et comme partout des théâtroptards. Pour les trouver-trier, faut aller à la pêche. Vous en pensez quoi, vous ? Idem côté musique : « yaurait » des musiciens compositeurs instrumentistes, des bruitards, des électroniques et des bidouillards, des inaudibles, voire des putatifs fils de Satie, des « Insupportables » (qui s'en vantent !) Ce n'est pas qu'ils se cachassent, Messieurs et Mesdames, mais faudrait que vous osassiez les montrer. Manque de lieux ? Peut-être, mais manque de structures mentales certainement. Faudrait peut-être qu'eux-mêmes commençassent à se penser autrement qu'en conversations de bistrots. Les célèbres Génies de Bistrots de Robert Filliou comme modèles ? Pour convaincre le comptoir ? A compter quoi ? Compte là-dessus et bois de l'eau. Où est le débat, où sont les courants d'échanges, les affrontements créateurs qui font l'émulation ? Eparpillés ils sont, les artistes, s'il en est. Pourquoi yaurait pas ? Ya eu ! Yaura donc. Oui ! Ya ya ! Yes ! J'entends un qui lit par-dessus mon épaule murmurer : « Et la Strada, ne pourrait pas être ce lieu de carrefour et de conflits, là où les silex se frottent pour l'étincelle ?... ». Ouais. Tu prends du poids, tu te gonfles un peu. Mais, petite grenouille verte, ne te prend pas pour un taureau de combat. Face aux armées de matadors couverts d'or sur le costume et dans les poches, tu vas finir en petites cuisses rissolées au beurre... Mais vous, vous en pensez quoi, vous ?

La grande inculture journalistique repose sur un mythe. Mythe du savoir disponible sans borne. A quoi répond, pour le savant reconnu dans une discipline, l'autre mythe du savoir à compétence universelle. Lorsqu'un Nobel de physique parle d'éthique ou d'esthétique, pourquoi serait-il plus crédible que vous ou moi parlant de physique ? Je vous entends tous protester que c'est évident, mais dans la pratique quotidienne, le sot qui cause à la télé n'a-t-il pas plus d'audience que vous et votre voisin lorsque vous pensez vos problèmes ? Se pose ainsi la question de savoir à travers quels filtres les décideurs politiques comprennent les arguments des fameux experts.

Informations : à tout va ! Communication ? Un tout petit peu.

Dans « Le » quotidien, on a senti comme un frisson hebdomadaire. Dans les pages du « Dimanche Magazine ». Pas comme pour leur « Fémina », la brochure façon « La Strada » avec 50 pages et papier luxe, ni même les quatre grandes pages bleues du « Santé ». Deux pauvres pages Enfin, deux demis pages quand sont inclus les sports de tête (Echecs, Bridge...) et des pubs. Hé ! dit donc, faut pas trop en vouloir, ce n'est que la culture... Quelquefois, deux trois signatures, textes de vraie critique bien que journalistiques, mais pas chaque semaine. Guère de place, pas de persévérance, pas de ton, pas de réflexion continue. L'Hebdo local semblerait s'être emparé du créneau, avoir recruté d'autres plumes, étoffé son cahier « Entracte ». Irrégulier, mais en progrès et peu encore mieux faire. De temps en temps un numéro spécial, réussi parfois, d'autres fois trop provincialement complaisant. Sans passer en revue les revues et magazines, de façon générale souvent l'impératif amicalo-touristico-économique les brident. Tu me passes l'huile d'olive, je te passe la tomate... La politique pan-bagnat. Et puis, faut être gentil, rendre service (pas aux lecteurs ?). Relisez donc les Bloc-notes du très chrétien François Mauriac. Sans exiger la hauteur des « Propos » d'Alain ou se prendre pour un académicien, on peut dire en déconnant aux déconneurs qu'ils déconnent, non ?

Il est des éditeurs ardents, petits qu'on les qualifie, en ordre dispersé, vite tiédis par les icebergs que charrie le Paillon (mais je rêve ?) dans ses crues périodiques. Foire du Livre ? Foirée. Une foire, ce n'est jamais qu'un marché. Jamais inutile – Pour faire marcher le commerce. Oui, ils disent Festival. Mais où est la Fête ? N'importe quel jour en semaine vous trouvez les mêmes imprimés dans l'une des grandes librairies de la ville. Pour l'originalité et la vie, même Brive-la-Gaillarde te fait un bras d'honneur. Mouans-Sartoux tient bon ? Ne perd rien à attendre. Sera bientôt aphone à hurler dans le (presque) désert. T'en penses quoi, toi ?

Pas ce vent de folie qui ferait qu'on s'acharnerait à défendre le souffle insolite qu'on aurait décelé et, sûrs de nous, nous hurlerions : « Nous voici possédant la tornade comme une femme un peu folle jamais venue au rendez-vous de son amant ». Le grand texte bruissant est arrêté par les commissaires commis pour le premier tri chez les éditeurs (grands et ailleurs). Les éditeurs (petits et d'ici) n'insistent pas. Usure, complexe provincial ? Plus de folies, jamais de folies, la norme. Une erreur ici ou là, vite corrigée, que je retourne à mon petit discours, ma petite poésie tatata-tatata, tatata-tatata ! Le pauvre Jeune Homme Triste n'est plus Jules Laforgue, mais de morgue et d'esprit il lui ressemble en 1960, en 1980, en 1990, en 2010 peut-être encore ? Au mieux il s'expatrie, au pire reste dans son coin de cour à cracher ses poumons qu'à hurler il fatigue. (Phtisie ? Dioxine ? Marée noire ? Trou d'ozone ? OMG ? Dégoût... ?) Mais quoi, les jeunes, arrêtez de râler ! Non ? Tout n'est pas bien dans le meilleurs des mondes ? Alors aide-toi, tu verras que d'autres t'aideront. Ou pas. Tu auras toujours avancé d'un pas. Ou pas .

Il est vrai que, ici, quand ils lèvent le drapeau rouge et noir, il est marqué OGCN.

Deuxième Concerto

Oh, oui, ça parle ! Ça n'arrête pas de parler. Quant aux petites rivières qui font les grands fleuves, le Paillon vous voyez ?... Que dalle – Sous la dalle. Quoi ? La concession à perpétuité c'est 99 ans, et nous ça fait plus d'un siècle que ça dure ? Chacun sa ballade, le sonotone débranché ! Savoir ce que les autres disent ? Plus besoin d'Argus de la Presse, qu'ils disent. Serait pourtant temps de capter les bonnes longueurs d'onde, temps de mettre les tam-tams, de connecter les micros, à plein fond les amplis, sortir ses tripes du long travail « en dessous ». Prendre le dessus, accoucher de ses monstres gentils : comme les Grandgousier, Gargantua, Pantagruel, etc qui ne sont pas délicats. Se dire Marsupilami bleu, Stroumph jaune ou éléphant rose, piétiner le magasin des porcelaines, se faire (comme nos ancêtres les Gaulois) sanglier de l'Estérel à défaut des Ardennes, arracher le muguet, planter des ronces, bouffer les oignons de tulipes, planter du riz au sec et du thym dans les marais. N'importe quoi, inutile peut-être, mais pas miteux, pas médiocre, pas laquais, pas client, pas rampant, pas gentiment murmurant dans les rangs, simplement disant, mieux disant, comme ils disent. N'importe quoi, mais dire que nous existons, et pas toujours gentils polis « Merci Monsieur ». Tu veux parler ? Parles ! Ou tu attends pour causer que quelqu'un ressorte la gégène à papa ? Pas attendre que tombent les subventions comme la pluie en automne. Dire j'ai fait, je mérite. Pas je suis l'ami de machin et je vais faire. De toute façon, pour la récolte des subventions, je sais, c'est la canicule même en hiver. D'abord, si on nous avait bien éduqués, nous ne serions pas gentils. Ni méchants. Nous serions exigeants. Ça existe en français, non, ce mot ? « Exigeants ». Avec l'accent niçois, si ça fonctionne encore, ça aurait de l'allure je te dis. Tu en penses quoi ?

Faudrait enfin ne plus se penser comme un village. Nice n'est plus la petite ville babazouc, c'est le cœur du bloc urbain Côte d'Azur fait de petits morceaux épars, mais qui devrait être humainement architecturé, avoir une cohérence. Doit bien y avoir quelque part **un programme, une vision ? Pas pour la création, les artistes feront d'eux-mêmes. Programme de conditions de possibilité, de conditions favorisantes. Programme d'écoute, de diffusion, de publications ?**

«J'ai fait un rêve... » Pan ! Pan ! Pan ! Vous connaissez l'histoire ?

Pour diffuser, ils diffusent. En tous sens et non-sens. « C'est pas de la bouffe, c'est du rata, tati tati tati tata... ». Nous parlons création, pas distributions. Quelquefois, une chose qui brille dans le tas : faut l'œil vif pour pas le rater dans le tas de rata raté. Donnez-leur du pain et des jeux ? Non : la culture c'est longueur du temps, c'est avoir racines, c'est mêler ceci à cela, c'est toujours un peu aussi la querelle de famille, on s'aime et s'oppose, un jour oui un jour non, mais ça tient, ça a du socle et, dessous, des fondations... depuis des siècles que ça dure, vous pensez ! Pas en surface le domaine de la distribution. Pas le thé de cinq heure, la visite pour dire j'y étais dans les dîners en ville. Pas la culture touristico-mondaine. Pas le domaine de la consommation rapide. Ça ne se fabrique pas, ça s'élève, dans la durée, comme le vin ou le fromage. Doit bien exister des caves où ça fermente, des corridors qui vont de l'une à l'autre. Du off. Mais pourquoi la création devrait-elle toujours être marginale, off du off officiel ? Pourquoi des miettes éparpillées et des artistes étourneaux picorant, sans pouvoir se dire parfois « tu es ici toi aussi, je ne suis donc pas seul » ?

Ici règne l'improvisation. Pour l'été 2004 le mot d'ordre était « Droit dans le mur », qu'ils disaient. Beau thème, le mur. Il a de l'épaisseur, le mur. Béton armé, briques ? Vieilles pierres, pisé ? Des histoires, de l'Histoire dans une ville. J'ai commenté : Et bien non, ils préparaient pas leur coup depuis des années comme Ernest Pignon-Ernest a traqué dans les rues de Naples d'an en an durant des mois et des mois, pour mûrir ses « *suaires de papier* ». Même Ernest, moyens réduits à trois feuilles de papier, s'est contenté du très éphémère constat qu'il y aurait à voir si... « Un autre regard » qu'ils disaient. Tu parles ! Ce soir, encore, on improvise. Avons même eu droit à l'alibi technocratique. Des robots, dans le dos de la tête sans-yeux-sans-nez-sans-bouche. Tu parles

d'un symbole ! Des robots ! Genre boîte portant une plume, formes plastiquement sans intérêt, style Jules Verne. Qui bougent, comme sur Mars. Trois de l'I.U.T et cinq de la Villa Thiole auraient fait plus intéressant, mais seraient pas venus des « States ». Et ils badent, comme les gosses devant le manège. Regardent trop TV pub'... Y'a d'la place pour les croques-cola dans le vide de ces cerveaux. Bon, aussi Buren, au Mamac et Observatoire de Nice. Les laisse sans voix : quand il y a une idée, sont tous à ne rien voir, même avec un télescope !

Les murs en ville continuent de fendiller, craqueler, crevasser ou s'écrouler. Un petit coup de peinture en surface et, il a fait beau, le touriste est venu et la vie était belle. On a mesuré en mètres carrés, comme dans la peinture en bâtiment. Compté en événements. Les chiffres sont certainement impressionnants. Tout le monde est content. Enfin, ceux qui ont été sur la photo du journal. Toi, ce que tu en penses...

Alors, on a bien ravalé la façade ?

On informe. Pour communiquer, on y pense demain ?

A Cimiez, le Festival de Jazz : Des coucis, des couças et des couci-couça. Des «yapludeJazz !» des «fauvivravecsontemps» et des «C'estmieuxcommeça». Discutez, discutez, ça ira mieux demain – si quelqu'un écoute. En la matière, assez fait l'âne, ce n'est pas moi qui irais mettre mon grain dans le son.

J'ai agité du vent, du brouillard à la gaffe. Pour gaffer, ça, je rends des points à chacun. Si je regarde le bleu de notre ciel, je vois un trou d'ozone : je veux bien ravauder, mais où l'aiguille de bonne taille et le fil de bonne couleur ? S.O.S. Qui répond ? Je suis myope, on me pique mes lunettes. Il pleuvait fort sur Brest ce jour-là, j'avais oublié mes parapluies à Cherbourg. Je vais voter, dans mon canton je désigne encore le perdant. Je boîte, plus de béquilles en magasin. Quand je parle d'art, les marchands rigolent. Ça sert à quoi tout ça ? Et tu penses que je vais encore faire l'effort de penser ?

« Allons, mon Oncle ! » dit ma jeune nièce, « Ce n'est – qu'un début – continuons le – combat ! »

Tais-toi petite, ça ne me fait plus rire.

(Nice, Été 2004)

(Repris dans « Aux jeunes singes qui apprennent.... »)

Jeu m'emmêle (20)

Edwige Antier, Aldo Naouri, Marcel Rufo, Caroline Eliacheff, Jésus (mais oui), Régis Debray, Henri Atlan. Et les PDS. Galerie Depardieu

J'ai rêvé que je dormais et des puces remuant leurs pattes ou par bonds montaient à l'assaut de mon lit, portant en cavaliers des virus fourchus. Les puces de Mac Luhan venaient sucer dans mes veines l'encre de Gutenberg. Cauchemar. L'ordinateur revanchard de « La Strada », depuis que j'ai publiquement préféré le papier au virtuel me sabote à la reconnaissance de texte : à la publication je « détends » les droits de l'Homme quand je les « défends », et le titre « L'amour de l'art » devient un énigmatique « Famour de Fart ». Un coup de D.D.T. dans les narines que je vais lui mettre.

Sous l'entrée « La guerre des psys », titre inepte dans un magazine : « Halte aux psys réacs ! ». Aurait pu titrer, tout aussi nigaud : « Vivent les psys progressistes ! ». L'inconscient comme enjeu idéologique ? Du travail de journaliste, avec citations hors contexte et interprétées comme positions morales. Edwige Antier, Aldo Naouri, Marcel Rufo passés en revue façon guillotine. Si j'en crois son entretien avec le N.O. (Anne Fohr ?) Madame Caroline Eliacheff est donc la détentrice unique de la Vérité et du Progrès. Comme jadis la Pravda du petit père des peuples. Je crois pas que maman Dolto aurait aimé, si j'ai bien entendu les heures de paroles que j'ai pu écouter. (Elle aussi on l'a dite réac !) Pour le peu que j'en sais de tout ça, la question serait : « Est-ce que ça fonctionne ? ». Alors, les querelles claniques... On va pas pour « Ça » tuer père et mère !

Plus loin, c'est moi qui me sens tout bête. Médiologue, quand j'étais étudiant, n'existait pas. Régis Debray à propos de « Jésus après Jésus » de Prieur et Mordillat à la télé (il y en avait des heures, et j'ai pu presque tout voir) dit des choses fondamentales, simples et claires, comme : « L'objet d'une transmission ne préexiste pas au processus de transmission. Le transport transforme. L'origine advient à la fin, et par elle. Notre milieu externe est en fait la matrice interne de nos innovations intellectuelles et morales ». Le lecteur se dit que c'est tellement évident qu'il aurait dû y penser. « Constat trivial, d'où la réflexion doit partir, au lieu de s'y arrêter. C'est toujours dans l'après coup que se fixe l'avant. La Genèse est le plus tardif des livres du Pentateuque et l'an I de l'ère chrétienne date du VI^e siècle (Denys le Petit, mort en 530, ayant fixé la date de naissance de l'enfant-Dieu en l'an 752 du calendrier romain). Faut-il rappeler que saint Paul, prétendu fondateur, ignorait le dogme de la Trinité et attendait le retour du Christ de son vivant ? » Oui, faut me rappeler. Il y a des pans entiers de l'Histoire qui m'échappe. Pas vous ? C'est pas que j'aie oublié, mais je n'ai pas encore, moi, lu tous les livres.

Quant au philosophe biologiste Henri Atlan, m'écrase totalement. Lui aussi fait que je me crois intelligent pendant que je le lis, et bien sot lorsque je ne parviens pas à reconstituer son raisonnement. Que je suis une petite chose incapable de choisir entre un hasard ontologique et le déterminisme. Pile, hasard, face, déterminisme ? Sur mon bureau une vieille pièce d'un franc, et un euro presque neuf. Si je me sers de l'une ou de l'autre, le résultat en sera-t-il changé ? Le franc, pile. L'euro, face. Nous voici bien avancés. Mais si, mais si ! Puisque j'ai pu me poser librement la question du choix de choisir ou pas. C'est pourquoi régulièrement, je citoyenne, je vais voter : et, surprise, il m'est arrivé de gagner. Alors qu'au Loto... « T'es pas drôle aujourd'hui, dit mon oncle, ça va me coûter un cachet d'aspirine... Et puis, rends-moi mon euro ». A propos des chroniques, mon oncle, on me dit « Ah ! Ah ! j'ai vu ton texte... » « j'ai bien rigolé », « c'était drôle », « je me suis marré ». Je croyais dire des choses, et me disent « Salut le clown ! ». Pauvre Chaplin de nous

autres ! Tout ce qu'ils retiennent, c'est Charlot qui s'en va sur la route avec ses longues godasses en canard.

Et le tragique ? Vous ne voyez pas le tragique ? Les PDS qui prolifèrent, par exemple. Vous savez pas lire PDS ? On avait les MST, la CSG, le HIV, la TVA, les microbes, les virus, les prions et autres bêtes, et voici les PDS, qui s'écrit aussi PDS au singulier, oui : un PDS, des PDS. Partout il y en a, des PDS. Dans ce quartier, à l'école, dans la salle des mariages de la mairie, sur les autoroutes des vacances... Le PDS, c'est ce qui fait que ça craint, que ça tend et que ça craque. Ce qui demande des psychiatres, des analystes, des philosophes médiologues ou biologistes, peut-être aussi des éducateurs et des assistantes sociales, et puis des flics et des inspecteurs des impôts, des députés et des ministres, et accessoirement quelques citoyens pour faire la foule figurante comme dans les péplums hollywoodiens. Les PDS, « Phénomènes De Société », quoi ! C'est pas rigolo, tonton ?

« Les riches heures de Nice » titre Le Point (24 juin 2004). Editorial gentil de Raoul Mille, belle interview plus doutante de Max Gallo. 58 pages qui montrent que Nice a un passé, mais pas d'avenir. Symptomatique : Alors que tous les musées modernes, (jusqu'à Cocteau à Menton !) sont présentés, le Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain est absent. « Je te l'ai déjà dit, hurle en colère mon oncle (l'ex-rocker), les Niçois sont pas fichus d'être contemporains d'eux-mêmes ».

Christian Depardieu, lui, a le moral. Il ouvre au 64 bld Risso, face au Mamac, une galerie d'art contemporain, (du-qui-est-en-train-de-se-faire) avec Daniel Rothbart qui trouve la mer très bleue... Pomme, pomme, pomme, pom ! Tu vois, tonton, t'as pas toujours raison. Tant qu'il restera trois fous pour tenter l'aventure...

La Strada n°11, 5 juillet 2004

Jeu m'emmêle (21)

Des murs. Des barrières. Du n'importe quoi ?

Et puis Farhi, Rotella, les galeries Artsoum et P. Retelet.

Nice, ce soir on improvise. Pour cet été 2004 le mot d'ordre est « Droit dans le mur », qu'ils nous disent. Beau thème, le mur. Il y a de l'épaisseur dans le mur. Béton armé, vieilles pierres ? Des histoires, de l'Histoire dans une ville. Vous vous dites qu'ils préparent leur coup depuis des années comme Pignon-Ernest a traqué dans les rues de Naples d'an en an durant des mois et des mois, pour mûrir ses « *suaires de papier* ». Vous pensez qu'ils préparent depuis deux ans au moins les interventions. Ou bien, Niçois comme Pignon-Ernest, ils connaîtraient depuis toujours la ville. Mais rien. Ce soir, encore, on improvise.

Les murs en ville fendillent, craquèlent, crevassent ou s'écroulent ? Un petit coup de peinture en surface et, s'il fait beau, le touriste vient et la vie est belle. On va mesurer en mètres carrés, comme dans la peinture en bâtiment. Les chiffres seront impressionnants. Tout le monde sera content. Enfin, ceux qui seront sur la photo du journal. Toi, ce que tu en penses...

Le Mamac avec « Intra-Muros » est lui dans son rôle de musée, et produit pour l'occasion un bon catalogue, travaux en cours, aussi pédagogique que possible pour ce type d'exposition. Beau prétexte à rassembler une génération d'artistes dont les moindres sont estimables, certes, mais qui ont débarqué avec leurs produits en quits. Rien que du beau monde « international », comme disent les pseudos-critiques publicitaires pour galeries, et dont la cote s'énonce obligatoirement en dollars. Pour être objectif, j'avoue ma subjectivité : La plupart d'entre eux, aux concepts étrequés, des duchamps pour écoles maternelles, ne m'ont jamais intéressé. Benvoui, suis pas parfait. Inodores et sans saveurs, je les trouve. Versant positif : ce qu'on appelle une « belle » expo. Légèreté et sérénité. L'espace du musée n'a jamais paru aussi clair, vaste et paisible. Mais trop de paix. Inscrit dans l'épaisseur des murs, un silence de cimetière où il n'y aurait même plus d'oiseaux. Si, tout de même un perroquet, un merle, une blanche mouette, une colombe ocrée et une autre grise, et puis un naturaliste qui observe : Bien que devenu un peu trop propre, Tony Cragg avec ses plastiques colorés ; et puis la pièce impeccable de B. Venet (recoupant étrangement, avec l'outil-œuvre, les travaux du Groupe 70 en ses débuts), la mer rêveuse de Ange Leccia, Richard Long peintre et Giovanni Anselmo qui empierre l'outremer... Et puis Buren, trop intelligent pour se laisser piéger dans le point fixe BMPT, qui transfère œuvre et regard, et observe l'Observatoire. Mais, pour l'ensemble, ce sont les murs du musée sur lesquels on accroche des œuvres ! Nos critiques auraient pu chercher, et tout proche auraient trouvé (Trop près ? Sont tous presbytes ?) : par exemple le travail de Max Charvolen, qui modélise le bâti, en transpose l'espace et déploie les surfaces. Un vrai travail sur la matière et la vision, ce qu'on appelle bêtement art plastique, quoi. Trop compliqué ? Comprendront dans trente ans ? Et Martin Miguel, qui reconstruit dans un même mouvement le support mural et la couleur, les bois ou ferrures châssis et la toile béton, constituant une plus profonde et contemporaine nouvelle sorte de fresque, faudra un siècle pour l'apercevoir ? Et vous pouvez penser à d'autres, plus loin sans doute, hors des problématiques des années septante, hors ma vue peut-être (Je suis myope encore pour quelques temps...). Prendre un tout petit risque, plutôt que nous donner (cachée dans un hôpital, c'est vrai !) la soixante-neuvième version d'un écrit bénique sur un mur. On t'aime bien, Bénito, mais ne te crois pas obligé d'être présent à tous les coups parce que c'est à Nice. Tu vas nous sortir des yeux, et pour finir n'être plus qu'une « petite

gloire locale ». « Les Murs d'actualités » de l'Ecole Municipale d'Arts Plastiques ont plus de poids que les machins bidouillés conformistes, les peintures convenues moins de présence (si on les trouve !) que celles disparates que nous voyons depuis des années le long de la pénétrante.

Sur la Promenade des Anglais des sculptures de Jean-Claude Farhi : Comme pour les précédents artistes, le cadre est si beau et si vaste qu'il écrase les œuvres. Exposer sur la Prom' sans aménager est une facile vraie fausse bonne idée. Dans une perspective de dix kilomètres, même la tour Eiffel semblerait petite. Seraient mieux, les Farhi, dans le jardin Albert 1^{er} où la végétation remet la vision dans un rapport plus favorable. Quant aux barrières de bois brut qui « protègent » les sculptures et les dénaturent, c'est une présentation indigne, qui méprise artiste et public.

A Vence, Château de Villeneuve, « L'élémentaire, le vital, l'énergie Arte Povera in Castello ». L'idée est bonne, mais le manque d'espace vital ne permet pas le déploiement nécessaire, même à l'élémentaire. Onze artistes sur ce terrain même pas de foot, pas de quoi gagner l'Euro. On y retrouve avec plaisir certaines pièces d'artistes mieux vus en monographies au Mamac, mais pour les non-spécialistes (la grande majorité du public, évidemment !) le total des fragments n'éclaire guère sur la diversité des démarches et donne l'impression que l'unité est dans le n'importe quoi. Ce qui n'est pas entièrement faux, dans l'Arte Povera comme dans tous les regroupements opportunistes on trouve à boire et à manger et, inévitablement, il y aura du déchet.

Jusqu'ici monomaniaque d'Arman, Artsoum art contemporain (11 rue Rivoli) expose le plus clean des Affichistes, le plus artificiel et le moins réaliste des Nouveaux-réalistes. Titre : « Mimmo Rotella fait son cinéma ». Il y a aussi les riches accrochages de la Galerie Pascal Retelet, à Saint-Paul. Est-ce que sur la Côte le réseau marchand serait en voie de consolidation ?

Tonton (l'ex-rocker) râle, « qu'on dit n'importe quoi, que l'elvisse presselait il n'a rien inventé, que c'est bileux allez et que même avant dans le jazzeux tout ça existait. » Quand tu hurles avec l'accent, tonton, je comprends rien à ce que tu dis ! « Normal, toujours l'âne pour le son ! Que je me répète, mais tu devrais faire un peu d'instruction... » J'y pense tonton, je lis sérieux et j'écoute des conférences, France Culture et Arte tous les jours, mais que veux-tu, je ne suis que bac + cinquante, et j'avais pas l'option musique... ni, jusqu'en terminale, de tourne-disques.

La Strada n°12, 19 juillet 2004

Jeu m'emmêle (22)

Écritures et peintures, Fondation Maeght. Au Centre Joë Bousquet, B.Noël , G. Puel. Edward Hopper vu par mon cousin et Botho Strauss.

D'abord compléter ma précédente chronique. Promenade sur la Prom'. Parvis des Ponchettes, comme j'y étais invité par « CultureS nice » j'ai tenté de lutiner Alice en son mur. Si les bétons armés décoffrés de Pascal Josse ont une insolite présence, l'interactivité n'est pas flagrante. C'est joliment monotone. Expérimental par alibi technologique : aurait-on mobilisé la Nasa, ça nous fait de belles oreilles d'entendre encore du sable et de l'eau... Je constate que les sculptures de Farhi ont enfin été soclées de bois couleur bois et que leur rouille en est devenue mieux présentable. Quelques débiles à petits pois dans le citron et gros biceps (vu le poids des objets) ont tenté d'en jeter deux ou trois à la mer. Puis-je, messieurs, me permettre de vous signaler qu'il y a des pratiques critiques de l'interactivité plus nuancées ? Vrai qu'il est écrit : « Défense de monter sur le socle et la sculpture » à dix mètres du mur d'Alice sensé inviter au contraire. Même si technocrates vous méprisez les vieilleries symphoniques, faudrait accorder vos violons.

Il semblerait que, sœurs jumelles, écritures et peintures ne se quittent pas et se plaisent à partager leurs amants. Benvoui, ya plus d'morale ! Et moi-même... ne saurais dire quelle sœur je préfère. Réputation des artistes, d'être de grands libertins. Jamais su déterminer où exactement l'une finit et l'autre commence. Comme Léonard dans ses carnets. Et vous connaissez le journal de P. Klee ? Seraient siamoises, « écripeintes » ? Je passe moi de l'une à l'autre... Toutes libertés n'étant pas libertinage, n'oserez pas m'en faire reproches ! Ni à la Fondation Maeght qui pour fêter ses quarante ans se place sous le signe « De l'écriture à la peinture ». Tout y est sage et bien rangé : Il s'agit d'abord de livres, et massivement plutôt datés du milieu vingtième, d'Apollinaire à Prévert, illustrés par les Matisse, Picasso, Braque, Miro, et autres (surtout ceux ayant travaillé avec la galerie origine) entourés de peintures ou de sculptures sans rapport thématique. On a plaisir à revoir et tout de même un peu découvrir, mais l'ensemble est terriblement muséal, diablement « Historique ». Parti pris respectable. Mais, à partir des mêmes mots, on est loin de l'option Villa Arson « Les écritures dans la peinture » présentant en 1985, sous l'égide de Michel Butor, l'ébullition de l'art contemporain. Question d'option : espace d'art vivant dans sa première décennie, la Fondation a tourné au conservatoire muséal. Voilà comment on vieillit m'sieudam'. Bien, mais avec rides.

Occasion de remuer ma bouquinerie. Des mois que je voulais parler des rencontres et publications du Centre Joë Bousquet et son Temps (53 rue de Verdun, 11000 Carcassonne). D'abord « Bernard Noël, écrire – voir » : réunies par René Piniès, les contributions à cet ouvrage accompagnaient l'exposition « *Bernard Noël et la peinture* » et la rencontre en novembre 2002 avec l'écrivain dans le cadre d'un cycle consacré aux relations entre écriture et création plastique. On connaît ses écrits à propos de peintres, célèbres, connus, ou moins connus : ouvrages sur Magritte, R. Varlez, Gustave Moreau, Matisse, Klasen, Debré, Franta, Plagnol, Fred Deux, Paul Quere, Sima, etc... Illustrations, et écrits souvent trop brefs parmi lesquels quelques pages de poèmes et un entretien de B. Noël (avec Jean Lissarague). Plus récent, (janvier 2004) « *En chemin* » pour Gaston Puel, avec une multitude d'illustrations et d'interventions à se perdre, et nous y aide l'absence de table des matières. Dans mon souvenir un texte : celui de Jean Le Gac (encore un « écripeintre » !) qui évoque la première rencontre émue avec le poète. Le Gac entre en seconde au lycée de Lavaur où Puel arrive pour enseigner. Il est des rencontres qui comptent... Le thème

écriture et arts plastiques est passionnant et inépuisable : Michel Butor, dont *Les mots dans la peinture* (1969, Skira) fait encore référence, a été l'invité d'une précédente rencontre. D'autres confrontations suivront.

Mon cousin – pas le fils rocker de l'ex-rocker, l'autre, l'ex-pharmacien passé au commerce, celui qui fait dans la beauté (les produits de) pour le compte des laboratoires – m'écrit décousu de Londres : « *Dès qu'on parle de peinture narrative, si le sujet est, la peinture est morte. Longs discours vides sur le vide. Nostalgie de la peinture d'histoire ? Et rien à dire. Hopper, ou les personnages sans caractères. Beau reflet d'un temps où les désirs sont effacés, où tout n'est que priorité aux apparences. Trop de décor enfouit l'humanité. Ce ne sont que des ombres de fantômes, des ombres de toiles qu'on aurait pu peindre. Rêve d'hôpital. Tout clean. Rien ne frémit. Absence dans le tableau de son objet : la peinture. Je me répète ? Hopper, l'un de ces peintres qui alimentent le commentaire des machines célibataires et causent du tilleul et de la madeleine mais ne sauraient infuser l'un ou confectionner l'autre. Ici comme souvent le discours sur l'anecdote se substitue aisément au rien à dire de l'œuvre. Déficience du peintre ou des commentateurs ? Quelquefois de l'un, aussi souvent des autres. Complaisances mondaines pour des peintres à la technique parfois remarquable, technocrates imagiers qui ne trouvent à quoi s'appliquer et permettent grâce à leur inconsistance tous les délires d'interprétation, pourvu qu'ils restent superficiels* ». La critique, cousin, n'est jamais qu'un fard. Cosmétique, elle flatte ce qui est, invente ce qui devrait. Chaque génération possède ainsi son lot de peintres vides qu'elle adore meubler de ses médiocres fantasmes. Hasard objectif ? Je lis actuellement « Les erreurs du copiste » : « *A la fin, Hopper n'a peint qu'un ou deux tableaux par an. Entre-temps il a vagabondé, est allé au cinéma, a torturé sa femme. Que peut faire un artiste vide sinon torturer l'être qu'il a à côté de lui ?* » (Botho Strauss, Gallimard 2001). Moi, si par hypothèse j'étais artiste, et si j'étais vide, j'ai à côté quelques lectrices et lecteurs. Ma « raloire pérenne » est encore fertile : je les torture à coups de textes et... « Ce n'est qu'un début ! ... ».

La Strada n° 13, 8 août 2004

Jeu m'emmêle (23)

La « Ferme » boudeuse. Vus à la télé.

La dent d'or, ou la leçon de Fontenelle. Vive la poésie cynique.

Un ami de longue date, Pierre-Jean Say, poète plus connu sous un autre nom, m'écrit depuis la Guadeloupe :

[16 juillet 2004. J'apprends avec quelque retard qu'une expédition savante d'écrivains va s'embarquer, sous la houlette de Edouard Glissant, à bord du trois-mâts « La Boudeuse », réplique exacte de celui de Bougainville (18^e siècle). (« E.G. voyageur du tout-monde », Le Monde du 3 juillet). Choisis par le maître ils sont douze, dont notre Le Clézio et l'inévitable Velter, qui partent deux ans jusqu'aux antipodes rencontrer « les peuples de l'eau ». Gageons qu'avant leur arrivée en certains mouillages lointains de cette nouvelle circumnavigation, quelques-uns de leurs bons sauvages auront accédé à La Toile (la radio, ils l'ont déjà), devenus ainsi pires que leurs mygales les plus offensives. Au siècle dernier, quand je fus à Benjamin Constant (bassin de l'Amazone), on n'y pouvait aussi accéder que par l'aquatique, avant qu'une mauvaise piste pour coucous à hélices ne soit ouverte, grâce au concours occulte des trafiquants de peaux et des gardiens musclés de l'orthodoxie. Les amateurs de sensations fortes n'étaient pas privés de dessert puisque le retour vers la civilisation et ses bibliothèques se faisait à travers la « forêt de la pluie » des Indiens, dans une Land-Rover hurlant de toutes ses blessures, le long d'un interminable couloir ouvert à la hache, au coupe-coupe, à la tronçonneuse, plus glissant, plus sinueux qu'un serpent ivre. Revenant à nos marins up-to-date, je comprends qu'ils n'aient pas choisi, pour leur poétique voyage, « L'astrolabe » de la Pérouse ou l'un des vaisseaux de James Cook, tel celui (réplique exacte) que l'Australie vient d'envoyer aux Fêtes maritimes de Brest : les curiosités de la plume ne résistent pas aux tempêtes sanguinaires qui peuplent l'eau de gros poissons.]

Quel courage, mon cher C : s'absenter deux ans des médias, de la publication annuelle et de sa promotion ? A n'y pas croire ! Sauf si comme « la Ferme » munis de l'anachronique électrique ils émettent, depuis leur navire en bois et à voiles, alimenté par un bon diesel... Finalement « La Ferme » était une vue de hauts intellectuels. Concept : l'exploration en voyage organisé. Si nous vivons ici sans mystères un idéal paradis, faut bien chercher ailleurs l'« Adventure », non ?

Jadis, être renommé s'entendait avoir quelques mérites. Etre célèbre, aujourd'hui, c'est « Vu à la télé » comme pour mieux vendre placardent sur certains articles usuels les grandes surfaces. On disposait de : connu, réputé, fameux, notoire, renommé, légendaire, illustre, immortel, populaire, mémorable, insigne, éminent, glorieux. On résume avec « génial ». Un footballeur bon de la tête (tiens, c'est nouveau ! critères intellectuels dans le foot ?) un nouveau tire-bouchons, une bonne soirée, c'est « gé-ni-al ». C'est génial, point barre, qu'ils disent. Faut croire que point barre est mélioratif. En ce début de siècle, être connu ou célèbre (objet de célébrations ?) quels qu'en soient les motifs, est l'objectif en soi. Savoir naviguer. Il est connu (comme boxeur, truand ou acteur, peu importe), donc il est bon... comme peintre, chanteur, écrivain. Victoire par K.O. des processus publicitaires : j'achète parce que c'est bon puisque le nom (m') est connu. Entre Landru et Fleming vous voyez la différence ? Oui, si j'écrivais leurs biographies, sûrement, je le désespère, un meilleur tirage pour Landru. « *Literatosis* », qu'examine Enrique Vila-Matas dans « Le mal de Montano » (Christian Bourgois éditeur), « *Literatosis* » ou maladie de la littérature « *la plus mondaine et la plus niaise (...) depuis qu'écrire des romans est devenu le sport favori d'un nombre de gens frisant l'infini ; il est difficile pour un dilettante de construire des bâtiments ou de fabriquer au pied levé des bicyclettes (...) pourtant tout le monde*

absolument tout le monde se sent capable d'écrire un roman (...) a fini par porter grièvement préjudice aux lecteurs, plongés désormais dans une terrible confusion ». Sénèque disait que la célébrité est horrible, car elle dépend du jugement d'autrui. Vous voyez le rapport avec le paragraphe précédent j'espère ?

Bernard le Bovier de Fontenelle (1657-1757), homme plein de sa longue sagesse racontait qu'en 1593 le bruit courut qu'à un enfant de sept ans avait poussé une dent en or. Les doctes disputèrent à coup de longs et érudits ouvrages du naturel ou du miraculeux de cet événement. Un orfèvre finalement consulté trouva que la dent était habilement recouverte d'une feuille d'or. *« Assurons-nous bien du fait, avant de nous inquiéter de la cause. Il est vrai que cette méthode est bien lente pour la plupart des gens qui courent naturellement à la cause et passent par-dessus la vérité du fait ; mais nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point. »* Nos médias et politiques n'ont sans doute jamais lu Fontenelle qui font rapidement la guerre contre des armes inexistantes ou manipulés par une faible mythomane s'indignent vite et à contre temps : *« On commença par faire des livres, puis on consulta l'orfèvre. »* Le savoir est incertain, mais toujours plus sûr que le croire. Vous disent : avez vu, c'est écrit dans le journal. J'ai lu, Thomas, mais n'ai pas vu. Sans poésie, que comptent les mots ? *« Ah ! Greu ! Beurk ! Poésie ! »* ricane l'oncle. Oui, du grec Poiein , « faire », Poëma, chose faite. Pas chanson rock, mon oncle, paroles citoyennes. Pas les mots vides petites phrases pour être dans le journal. Pas cent fois les mots kits *« C'est loin chez vous, mais que c'est beau »* (Bof ! je m'adresse à des ploucs.) Depuis des années je remarque, quasi-mécanique, que plus un périodique vire au conformisme, moins il fait place aux arts plastiques. Je mélange ? Arts plastiques, choses faites aussi ! Et l'ex-rocker : *« De la place pour la poésie, non, mais tu rigoles ! Tu vois ma pub pour mes machins en kit, mes bidules en boîtes ou mes trucs en disquettes ou barquettes à côté d'un poème ! »* Je verrais bien, moi, de la poésie dans l'édito, chant du sens pour se faire mieux comprendre. Poésie pour dire la vie comme elle va, poésie cynique quand le roi est nu, raconte n'importe quoi et prend nos citoyens pour ses sujets. Attention ! La Sécurité Sociale c'est de l'intendance nécessaire, mais pas de sécu pour les consciences. Ouvrez l'œil : la liberté de conscience, ils nous la croquent à coups de (vraies ou fausses) dents d'or.

La Strada n°14, 6 septembre 2004

Il porte un nom alsacien, se proclame Bourguignon, dit que sa fille est Parisienne. C'est son droit. Gaston Kelman proclame « Je suis noir et je n'aime pas le manioc » (Max Milo Editions, 2004). C'est son droit. Moi non plus, même noir comme un Polonais, je n'aime pas le manioc. Il ajoute « Je n'aime pas le plantain vert mais Alocco frit. » C'est son dr... Non ! Là, mec, tu pousses un peu. Tu vires anthropophage, Gaston ? Te suffit pas le sanglier de tes ancêtres Gaulois ? Oui, le Français, tes ancêtres, les tiens. Parce que les miens : du Grec ou de la mixture Gallo-romaine, mélangés d'Ostrogoths ou de Huns peut-être, allez savoir ! Mais lui ai rien fait, moi à Gaston ! Et je te trouvais plutôt sympa Gaston, à la télé et à Nice sous la bâche torride du stand, au Festival du Livre. Lui aussi, free, il était, le Gaston. Free, si j'en crois aussi son bouquin plein d'humour bleu. Rôle dru, parfois drôle : « Alors mon brave, dit un officiel français à un émigré convalescent dans un hôpital de Bamako : toi content repartir en France regagner sous ! Toi faire quoi en France ? Je suis Professeur de littérature à la Sorbonne, monsieur ». Je rigole, mais je grogne si l'on écrit Alloco (N'est-ce pas Séonnet, Ben, et Arman ?..) Et je sais que Le Pirée n'est pas un homme, et qu'il n'existait pas de Madeleine qui aurait été la copine de Proust. Façon de dire que je sais écrire aloko comme banane, avec un k comme Kanine, qui n'est pas une dent mais une presqu'île.

Pour en revenir au Gaston qui se dit Bourguignon bien qu'ayant un nom alsacien, faudrait trier dans le menu. L'éternel problème des essais polémiques : on y retrouve, inversés, les défauts de l'adversaire. Il analyse de façon souvent pertinente le racisme (trois types dit-il : diabolique, angélique, de stigmatisation et d'essentialisation) mais pousse parfois loin le bouchon quand il fait de tout comportement raciste un acte lucide et volontaire. Ainsi, il accuse les Français (s'accuse donc ?) d'avoir choisi les immigrés parmi les faibles et démunis qui auraient le plus de mal à s'intégrer. Mais qui accepte de s'expatrier en terrain hostile ? Pas ceux, comme un mécano, un instit, un commerçant, un cadre, qui sont installés dans leur culture, leur lieu et leur métier ! Je n'ose croire que, masochistes comme vous le savez, les Français se seraient créés en connaissance de cause de gros problèmes. Je vois tout cela fonctionner comme une grande machine dans laquelle presque personne (hors quelques machiavéliques VIP) ne choisit totalement son rôle, ici victime de l'un, et là souvent dans le même temps bourreau d'un(e) autre. Bien sûr, faut travailler à être lucide, à pouvoir n'accepter que des rôles choisis... Tu rêves ! C'est pas demain la veille... mais, pour faire, dans sa grande sagesse, l'humanité a encore quelques centaines ou dizaines de siècles devant elle. Peut-être... Peut-être car, dans sa grande folie, c'est chaque jour un peu moins sûr. Allez, folle sagesse, exerce-toi en lisant ce livre irritant. Courage Gaston, avec les congés payés et la canicule, nous finirons par avoir tous la bonne pigmentation. Ou des cancers. Hé oui ! l'humour bleu colle le blues. Et fait rire jaune...

Michel Pastoureau a lui aussi un problème de couleur. Avec le bleu. Non, mais non, il n'est pas bleu. Il explore en historien les couleurs et consacre au seul bleu un volume. Que j'en suis resté bleu d'apprendre que le bleu n'existait pas en occident jusqu'au treizième siècle. Bien sûr, voyaient le ciel comme nous, mais dans les textes pas de mot en grec, en latin, en français pour la couleur spécifique. Elle est désignée dans l'éventail des miels, ocres, bruns, jusqu'au violet. C'est culturel, le bleu n'intéresse pas : normal, c'était la couleur des barbares. Tiens, tiens. Comme quoi la culture obéit à une loi de relativité généralisée ou, dit autrement, le racisme conduit à l'aveuglement par le plus direct et banal chemin de la connerie. On peut lire le livre de Gaston Kelman comme une

réflexion sur la culture, et celui de Michel Pastoureau comme une subtile analyse du racisme. Enfin, quoi, comme des écrits d'intellectuels, pas de candidats télérealistes à la People'académie.

Ma petite-fille au téléphone : « Grand-père, je suis au C.P., j'apprends à lire ! » Je réponds : « Moi aussi, j'apprends à lire ». Ça la fait rire. Pourtant c'est vrai : apprendre à lire, ce n'est jamais fini ... Mais aujourd'hui la vérité est explosive, de rire ou de colère. Voyez un certain Le Lay de TF1 et Coca-Cola. Pour une fois qu'il disait le vrai de sa pensée...

La Strada n°16, 4 octobre 2004

Pour mémoire :

Ce jour de printemps où j'ai rencontré
Auguste Renoir

C'était une très jeune fille, rose et d'un blond vénitien auréolé de lumière. Assise à l'envers du banc, tournant le dos aux danseurs, elle me faisait face, le regard attentif, comme interrogateur. Un visage adolescent qui semblait exprimer la tendresse, un peu de désarroi peut-être – mais toute de clarté, alors qu'une femme plus sombre était debout derrière elle, penchée les bras appuyés à ses épaules, comme pour la rassurer, ou la livrer. L'épaisseur transparente de la lumière en faisait un être de rêve, plus proche de mes fantasmes que la petite jeune fille qui dans l'atelier de peinture de Thérèse Charbonnier m'intéressait assez pour que je tente d'en faire le portrait. Je ne sais quand j'ai eu sous les yeux cette reproduction impressionnante. Dans mon inconscience d'explorateur débutant j'ai négligé de noter le jour où j'ai rencontré Auguste Renoir. Une autre toile présentait une jeune femme nue dont le corps reflétait comme en un prisme exposé les éclats irréels d'une chair désirable et impossible. Incertitude du destin. Celle que nous retrouverions dans la prairie, où au piano, serait-elle la même, une semblable, une autre... Danserait-elle à Bougival ou à la ville ?

Jeune garçon qui vivait à Nice dans un milieu sans culture, je n'avais jamais visité d'autre musée que celui d'Histoire Naturelle : j'aimais, le long du Paillon où en ces temps fort lointains se tenait le marché « aux puces », à flâner et feuilleter des livres anciens. Ici était la frontière rarement franchie de mon vieux quartier populaire. Sans doute incité par notre professeur de sciences naturelles, surmontant ma timidité j'avais osé pénétrer l'ombre du musée Barla, découvrant champignons de plâtre, herbiers et (mais je l'ai peut-être rêvé ?) une momie de bébé.

Je crois me souvenir que j'ai rencontré Auguste Renoir un jour de printemps tout bleu où les feuilles des platanes laissaient jouer sur le trottoir des taches de soleil, dans l'un de ces tourniquets qui présentaient des cartes postales devant une librairie proche du Lycée Félix Faure. J'ai là découvert aussi dans cette même période Paul Klee et Frantisek Kupka qui m'intriguaient beaucoup, puis des artistes abstraits, mais c'est une autre histoire. Nous étions en un temps unimaginable où il était possible d'être bachelier sans avoir jamais entendu parler de peinture, et notre Lagarde et Michard dans les années cinquante était illustré totalement (ou presque ?) en noir et blanc. J'ai ensuite succombé à partir de ces cartes postales au terrible Musée Imaginaire de la peinture moderne et contemporaine... Terrible, car il donne l'illusion de connaître ce qu'on ne saura s'approprier progressivement qu'aux contacts d'œuvres en trois dimensions, avec leurs épaisseurs de bois, de textile, de couleurs, leur format spécifique et le corps à corps dans l'espace qui les sépare de nos rétines.

Nous admirions beaucoup Madame Thérèse Charbonnier, une très gentille vieille dame (au moins à mes yeux d'adolescent) toujours vêtue d'un tailleur parme et coiffée d'un chapeau orné de fleurs ou de fruits. Avec Edouard Fer, ils étaient me semble-t-il en ces temps obscurs de désert culturel provincial les seuls artistes niçois vivants (hormis peut-être le Mossa conservateur du lieu) à figurer sur les cimaises du Musée des Beaux-Arts Jules Chéret. Un mur était consacré, à l'étage, tout au bout du couloir, à ses deux aquarelles et à je ne sais plus quelles œuvres du directeur de la Villa Thiole dont une peinture murale occupe toujours le fond de la bibliothèque Dubouchage. Notre professeur nous interdisait l'usage du noir, surtout pour les ombres. J'apprenais par la

pratique qu'il y a des couleurs dans la couleur. Auguste Renoir et Paul Cézanne étaient nos modèles désignés. Nous n'aurions jamais osé aventurer nos figures du côté de Picasso, ou de Matisse dont pourtant le dessin me fascinait.

Je me souviens de deux conseils que donnait Thérèse Charbonnier, l'un que je n'ai appliqué qu'un temps : « Une œuvre n'est pas terminée tant que vous n'avez pas mis quelques touches de mauve » ; l'autre, qui a peut-être été fondateur en désignant symboliquement la liberté de l'artiste et que j'espère avoir suivi dans mon travail : si vous n'y arrivez pas avec le pinceau, faites-le avec le doigt... »

Nice, août 2004

Demandé par M.Gaudet, devait paraître dans
la revue des Amis du Musée Renoir(?)

Le mur et la liberté

Le 10 novembre 2004 se tenait dans l'auditorium du Mamac un colloque, dans le cadre de la saison « Les murs, un autre regard », (6 mai-14 novembre 2004). François Barré (qui fut, entre autres, président du Centre Pompidou et directeur de la Délégation aux Arts Plastiques) examina, en l'opposant à l'opacité du mur, la notion trop commode de transparence. Pour Antoine Lazarus, professeur de santé publique à l'université de Bobigny, le mur est l'instrument qui sépare la société de ceux qu'elle juge déviants ou anormaux. Jacques Rigaud, conseiller d'Etat honoraire, qui a assumé l'installation du Musée d'Orsay, médité et écrit sur la tour « librairie » de Montaigne, et préside le centre culturel de rencontre de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon, a fait de son parcours un récit depuis les murs matériels jusqu'à l'édifice spirituel. Denis Riout, professeur d'histoire de l'art moderne et contemporain à l'université de Paris Panthéon-Sorbonne, analysa le rôle du mur cimaise, celui du Musée mais aussi des espaces extérieurs sur lesquels prennent places des peintres, des graphes ou des opérations directement publicitaires.

Le débat entre les intervenants (et quelques auditeurs) était fécond, bien que le temps disponible ne permette guère d'installer un échange construit. Le haut niveau et la diversité des communications ont fait regretter que ces réflexions nourries d'expériences n'aient pas été prévues en prélude à la programmation d'une opération éparpillée sur tout et n'importe quoi, l'étiquette donnée à chaque manifestation perdant trop souvent de vue la spécificité d'un thème trop vaste. Au point que, le colloque n'étant plus repéré comme un événement majeur, seule une petite poignée d'auditeurs vigilants a pu en bénéficier. Posé en préalable, ce colloque aurait sans doute permis de définir une démarche plus centrée, peut-être plus réduite, mais engageant une réflexion à plus long terme. Une fois encore on a pu constater la maladie de la culture niçoise d'être traversée de murs sans doute hérités d'une histoire longuement provinciale : notre toute jeune Université (comparée à celles d'Aix ou Montpellier, plusieurs fois centenaires !) vit dans ses citadelles dispersées, tandis que « en ville » chaque groupe ou courant de pensée s'applique à ignorer tout ce qui « autre » paraît échapper à son influence... Situation dont l'analyse mériterait à elle seule plusieurs journées de plusieurs colloques.

La Strada n°20, 6 décembre 2004

Jeu m'emmêle (25)

Caudel. Radio poésie. Niagara de livres. Les Prix.

Gauchistes ? Comme François Mauriac.

Caudel ? Paul ? Ah oui ! Le frère de Camille ?

Un critique dithyrambique (« La bible, coauteur Paul Claudel ») nous parle dévotement objectif du « plus grand génie du siècle écoulé » (Jacques Julliard, le N.O, 5 août 2004). D'un poète qui, comme Champollion la pierre de Rosette, découvre le 25 décembre 1886 le cinquième pilier de Notre-Dame. Quand grâce à *La Strada* je serai devenu riche, je m'offrirai une toise. Une spéciale, très chère, pas de celles prévues seulement pour les hommes grands qui s'arrêtent à deux mètres cinquante, non, une vraie, pour le moins en platine iridié, qui montera jusqu'au « coauteur ». Une comme en possèdent les critiques qui mesurent et tranchent avec assurance. Trancher est cruel, Docteur Guillotin, mais ça me fait rire. Rire jaune, bleu, vert, rouge, car j'en vois de toutes les couleurs. C'est quoi cette manie de classer ? Rencontrée au bon moment une page de leur cent huitième ou mille troisième, peut ouvrir votre horizon et vous aider un peu à vivre. Il y a des écrivains, il y a des peintres, il y a des musiciens, et puis des similis, écrivailleurs, barbouilleurs, exécuteurs... Ils se font plaisir ? Tant mieux pour eux. Qu'ils ne nous obligent pas à dire qu'on aime leur gloubiboulga.

Ne me dites pas encore, comme mon oncle l'ex-rocker : « Oh ! Toi... Tu n'aimes rien ni personne. » J'en ai aimé pour rêver, et d'autres pour penser. J'en aime, vers qui je reviens toujours. Davantage l'homme Montaigne que la pensée Pascal, si tu vois... Je ne déteste pas tout Claudel, mais je préfère souvent aux grands mots méprisants de l'intégriste ambassadeur un Marcel Proust plus naïf montrant en petits détails des réalités difficiles. Et même, en général, tant pis pour Destouches, Céline (Louis-Ferdinand) pataugeant désespérément dans sa gadoue. « Facile ! Tu choisis le pécheur plutôt que le saint ! » Sans doute. Question de proximité, je suppose. J'ai connu la boue du fantassin, jamais les ors de l'ambassade. Allez ! Tu ne vas pas me jeter le premier pavé ?

En 1962 ou 63 on m'a offert un disque, tu sais ma nièce, noir comme on faisait avant ta naissance : « Poètes du XXe siècle » FLD 163 30 cm M, Festival, dit par : Paul Fort, Cendrars, Supervielle, Reverdy, Eluard, Breton, Tzara, Char. Emouvant dix secondes, insupportables au-delà. (Echappaient à la corvée, interprété par R. Blin, Henri Michaux, qui « détestait sa voix », et S-J. Perse « à l'autre bout du monde », dit par M. Auclair) A la même époque j'écoutais « La Ralentie » d'Henri Michaux, (B.A.M. LD 037, un microsillon 33 tours 1/3 évidemment). Prodigeux enregistrement de Germaine Montero accompagnée d'un « bruitage musical » de Marcel van Thienen. Le travail de mise en voix et en espace sonore restitue au texte sa dynamique, son rythme : l'évidence du sens.

Un jour à Carros, après l'inauguration d'un théâtre Juliette Gréco en présence de l'artiste, à la fin du repas, André Verdet se lève pour dédier à la chanteuse l'un de ses poèmes. J'ai pensé plonger sous la table, feignant de chercher mes lunettes ou aller en cuisine féliciter le chef... André a dit son texte avec élan, certes maniéré, artificiel comme un artiste, mais comme un acteur qui a travaillé sa voix, son texte, et produit l'effet désiré.

Tu prends France Culture. A des heures différentes tu tombes sur quelqu'un qui dit un texte. Tu penses que cette personne a mal au ventre. Ou bien on lui fait des misères. Mais non, ce n'est qu'un poète radiophonique. Allez savoir pourquoi, ça se reconnaît au ton plaintif d'un qui

porte toute la misère du monde. Pourtant, parlé simple et clair serait plus audible. Producteurs, productrices ! Protégez-nous de la diction médiatique, de l'addiction audiovisuelle, du « Poètes ! Nous ferons nous-mêmes ou personne. »

« Tontion » dit ma nièce qui mord dans son quatre heures, « ta vue croust, le n'y a guerre à oup, de livres de la ran, gloup, trée ? » Quelle guerre ? Partout des guerres ! Quels livres ? Parle pas la bouche pleine ! « Guerre ? glou, glou, glou (elle boit son soda) nettoie tes zoneilles ! Une écrivine parle du Niagara littéraire, glou, glou, glou, ump, de la rentrée ». Oui, je sais. J'ai lu : 661 livres de fiction et 700 essais... « Quoi, tout ça pendant les vacances ! t'es fort ! Gloup, gloup ! » (Le pan bagnat est englouti, ce ne peut donc être que des gloups d'admiration émotion). Mais non, suis pas un scanner. J'étais le 24 août dans un hôtel, à Moissac, et les pages littéraires du Figaro offert au petit déjeuner annonçaient l'habituel déluge d'octobre. J'ai apprécié : à l'unité près. 661. Cinq de plus, ça devenait diabolique. S'ajouteront les imprévus... S'ajoutera en cours d'année la production normale. Pauvres professionnels de la critique ! Vont devoir s'appuyer au moins douze ou quinze bouquins par jour s'ils veulent dégager week-ends et vacances. Après quoi, étonnez-vous qu'ils n'aient plus le temps de lire leurs articles avant de les signer... Devraient délocaliser, faire lire par téléphone ou sur Net au Maroc ou en Inde. Ils publieraient les comptes-rendus tels quels, dans l'écriture façon mode d'emploi : « Prendre livre débutant, tourner pages gauche et à droite, émotivement très bon style écrivain de novel. Recommandé pour distraire le temps passer. » Allez, courage, voilà un métier d'avenir.

Chaque gros éditeur aura son Prix, acheté ce que coûte l'entretien d'une écurie : jeunes auteurs, vieux routiers, efficaces critiques mondains, prolifiques journaliers, sans compter les charmantes attachées de presse, et les commerciaux tellement intelligents du côté de la calculette. A supposer qu'ils aient écrit leurs 250 pages dans le bonheur, pour que ça marche les primés vont devoir commencer à payer leurs Prix sang et eau. C'est la règle du jeu, mon bon monsieur. Jamais dit le contraire, chère madame. Si la vie t'a donné les bonnes cartes, dépêche-toi d'engranger, un pli par-ci un pli là-bas – elle ne repasse pas, c'est de l'artificiel. Comme les Paradis. L'addiction. Tous les ans, re-belote.

Ma nièce : « Tonton, on m'a dit que toi et Michel Sajn êtes des gauchistes ! ». Rassure-toi, petite, de mon temps l'institut tapait sur les doigts si tu essayais d'écrire à main gauche. « Fais pas le con » qu'elle me dit, (Non, mais ! Et le respect alors ?) « Tu sais bien ! Ce n'est qu'un début... Gauchistes comme 68, comme Mao, B.H.L., Sade, Bouvard, Pivot, Trotski, J.F.Kennedy, Marcuse, Sollers, comme Hô Chi Minh "qui apporte les lumières", quoi. ». Hein ? C'est quoi ce mesclun ? Et j'aurais une pensée fin de siècle ? (Dix-neuvième). Ou début de siècle ? (Vingtième). D'accord, j'avance avec ma bougie vacillante, mais dis-moi, tu me vois si vieux que ça ? Bon, on continue quand même ? (Dans le vingt-et-unième...) Boof ! A propos « D'un bloc-notes à l'autre, 1952-1969 » Jean-Claude Guillebaud titre : « Mauriac, vachard et gauchiste ». Gauchiste ! J'vous l'dis, François : La charité chrétienne fout le camp.

Ecrit en septembre 2004

Journal de mes sabords

(Novembre 2004)

Titre

Oui, je change de titre. Sabords ? A bâbord (gauche) ou à tribord (droite), il y a des sabords : Ouvertures quadrangulaires dans la muraille d'un navire, les sabords servaient à aérer l'intérieur ou au passage de la volée des canons. Pas marin, mon oncle l'ex-rocker ignorait cette définition. Quand en concert il brisait de ses aussi habiles que délicats doigts de forgeron une corde de sa guitare, il hurlait : « Mille millions de violons ! ».

Frédéric Ferney

A la télé, Frédéric Ferney présentait l'émission littéraire consacrée ce samedi à des écrivains U.S. Dans ce même temps était organisé à Vincennes un Festival «Amérique », où dit-il, pouvait se rencontrer une « Pléiades d'écrivains américains ». Un festival pour sept écrivains ? Ou bien Monsieur Ferney a perdu ses repères. Nous pardonnons. Non parce que selon ma tante Jeanne « il est tellement beau » (ce que disent toutes mes copines, ce qui m'agace davantage) mais parce qu'il choisit mieux que d'autres ses invités pour leurs qualités d'écrivain. Et puis, depuis la rentrée, il s'est attribué une collaboratrice, Géraldine. Elle est fort mignonne, tu ne trouves pas, ma Jeanne ?

Des journalistes qui locutent comme des clowns

Sur Inter une philosophe commente la mort de Derrida : « Derrida est le plus grand philosophe vivant ». Ah oui ? Moi je croyais que ce sera Socrate ! On revoit ses conjugaisons, Madame ? Encore à la radio, j'entends : « Deux étages qui se superposent l'un sur l'autre ». Sait-on ! l'architecte contemporain serait fichu de vous situer les deux au même niveau... Un autre : « Les enquêteurs privilégient toutes les pistes ». Au secours ! Je ne comprends plus le français ! Pas un jour sans qu'un présentateur ne dise un mot pour un autre, exprimant souvent le contraire de ce que nous comprenons grâce au contexte. Quant aux invités... J'en ai vu des graves en secteur variété qui enfilent les clichés et trahissent à chaque mot un niveau mental frisant le coma. Je ne déplore pas le néo-français, trop souvent récitatif il est vrai, mais légitime quand il permet au locuteur de locuter éloquemment en apportant quelques nuances.

J'ai vu un jour Christine Ockrent bondir sur son tabouret, jetant le fameux « Ce serait la faute aux journalistes ? » toujours culpabilisant et toujours disponible des toujours par principe innocents. Comme si ceux de tous bords qui font leur métier avec intelligence et honnêteté devaient systématiquement défendre les quatre vingt pour cent (estimation gentille) qui panurgent et girouettent au jour le jour, se permettant, alors qu'ils ne comprennent pas toujours les phrases qu'ils prononcent, des propos péremptaires au sujet de « politiques » élus (hommes ou femmes, bien entendu) qui, eux, assument devant l'électeur en démocrates la cohérence et les variations de leurs pensées. Des causeurs à qui souvent (pourtant tous comptes faits pas tellement exigeante) l'Education Nationale a refusé de confier trente élèves, et qui soudain s'adressent avec arrogance à des millions de citoyens et leur font la leçon. D'ailleurs, en général, adorent s'en prendre aux enseignants, à cette école qui n'a jamais fait son boulot, n'en sont-ils pas les preuves vivantes ? « Jalousie de rivale ? » suggérait Guitry de l'Eglise condamnant le Théâtre. D'accord, je dis n'importe quoi : Ces bavards ne s'adressent pas aux citoyens. Seulement à des téléspectateurs. Téléspectateurs plus qu'auditeurs, car vous avez

remarqué je suppose ? Faire le clown est tellement plus difficile à la radio ! J'ai dit clown ? Que les clowns me pardonnent. J'ai bêtement panurgé dans un cliché... Mûr bientôt pour la télé !

Publications S.D.F

Puisque nous sommes sur les ondes, restons-y. Un entretien concernant « Homéopathes sans frontières ». L'association reçoit évidemment des dons. En fin d'émission on nous propose du bègue troidoublevé et de l'imaile. Aujourd'hui c'est ADLS 2 Ultra Haute Définition. En une seconde ce qu'avant vous enregistriez d'images en 30 minutes. Allez-y les pirates ! Je ne m'en imêle pas, heureusement car, avec les néo-virus, je serais hanté comme un vieux château d'Ecosse. Pas de courriel, mais du courrier. Même que mon préposé me traite d'homme de lettres et se plaint que je le surcharge ! (Courrier des lecteurs : faudra que j'y revienne) Le courrier, « ça m'suffit » comme il sera écrit sur le portail de mes dix pièces atelier jardin piscine avec vue sur mer... On peut toujours rêver, non ? Mais revenons sur terre. Moi qui économise trois ronds pour mes bonnes œuvres, qui comme deux tiers des Français n'ai pas les moyens de m'offrir l'ordinateur et les abonnements pour presque rien, et les téléphones presque gratuits et jamais en panne, j'attends l'adresse postale pour envoyer mon chèque. Avec un timbre rouge, à 50 centimes, pressé que ça arrive. J'attends encore. Même les éditeurs, dans leurs bouquins, et les gazettes et magazines n'indiquent plus les B.(oîtes) P.(ostales). Sont tous S.D.F. ou quoi ? Quand vous en trouvez une, elle est précédée de la mention : pour abonnements. Si même eux n'ont plus confiance en l'écrit, (sauf signature sur le chèque) plaignez-vous que les périodiques aient de moins en moins de lecteurs.

Tous champions du monde

J'entends que vient d'avoir lieu le championnat du monde de lancer de portables. Il y avait les champions du monde de belote, de pilou, de pêche à la ligne, de dominos, de billes, que sais-je encore ? On restait dans la tradition. Mais chacun veut être champion. Cracheurs de pépins de pastèque, de noyaux de cerises, mangeurs d'œufs durs... Tous les ans se créent de nouvelles disciplines. Nous avons en famille imaginé la « Fédération des Points sur les i ». Ecrire un texte en un temps donné contenant le plus possible de points sur les i. Trois participants, trois champions du monde. Des Débutants pour ma petite fille, des Juniors pour ma nièce et des Seniors pour moi. Comme me l'a promis Andy Warhol, j'aurais peut-être droit à cinq minutes à la T.V. : FR3 Côte d'Azur ? Même pas Canal 40 ? La vidéosurveillance de l'immeuble alors ? Vite ! car si la discipline menace de devenir « Olympique » va être difficile de rester champion. (Discipline et difficile sont deux mots à trois points pour Points sur les i !) Veulent tous devenir. Normal. Mais devenir quelque chose de façon évidente, starifiée et tarifée : Le plus génial, le plus généreux, le meilleur copain ou le plus meilleur des meilleurs, ou encore, plus discrètement, le plus malfaisant. Mon regretté collègue Stendhal disait : « Ce n'est pas d'être riche qui fait le bonheur, c'est de le devenir ». Ah ! Ah ! Je ris ! Que de bonheur en perspective en ce domaine où tout me reste à faire !

« Riche ? Serait temps d'y penser ! » dit ma nièce. Elle rit. Pourquoi ? Je me le demande. Ah ? Parce que « il faut y penser » ? « Oui, si possible ne penser qu'à ça » dit-elle. Alors, évidemment, j'ai peu de chances...

NP

Journal de mes sabords

(décembre 2004)

Ouvertures quadrangulaires dans le muraille d'un navire,
les sabords servaient à aérer l'intérieur
ou au passage de la volée des canons

Un peu du courrier

Monsieur John C. de N.Y City m'écrit à propos de *La Strada* du 2 novembre : « Bravo pour vos titres : Underdone festival, Skate BMX, Festival Rock-metal-punk, Kool shen stranglers, Freestival, Free style... Pour faire jeunes 1960, vous que tempes blanchissantes ? Pourquoi j'ai gaspil ma temps pour le français apprend ? Pourquoi non les articles aussi american ? » Ché pas. On n'sais pas, j'crois, writer angliche chez les Routards.

D'une Mlle Astrid H. (de Lund, Suède) qui découvre la France : « Les éditoriaux qui s'accrochent au Buisson (George) ça commence à bien faire. Le dirlo, y serait tombé amoureux du doublevous ? Va pas nous la ramener quatre ans avec ? Vu qu'en huit années de pouvoir, sera devenu George Tree, et les américains sous son influence auront fini par remonter dans l'arbre, sauf ceux que les gentils Iraquois auront mis dedans. Oui, pas Iroquois (indiens américains): Iraquois... (ou Irakois ?) »

Fluxus encore

Annie Vautier prend la mouche. Plus d'un an après elle me transmet par la Poste une protestation (dans le même temps, à ce qu'on me dit, rendu public par le courriel torrentiel de Ben à ses « abonnés »). A propos d'un « Jeu m'emmêle » disputant des 40 ans de Fluxus à Nice (sept 2003, *La Strada* n°43). Il se trouve que, sollicité par une revue universitaire qui prépare un numéro *Fluxus en France*, je terminais la rédaction d'un long article. Pour vérifier quelques détails objectifs (dates, lieux, noms) je me plonge dans de gros catalogues de manifestations prestigieuses que (la fortune muséale de Fluxus ne me concernant guère) je n'avais jamais consultés : Je découvre un entretien de Ben avec Michel Giroud (catalogue *Hors Limites*, Centre Georges Pompidou, 1994) dans lequel Ben exprime en général, mais en plus sévère et plus violent, ce que je disais de façon circonstancielle. Tout sur le ton – je cite : «...une expo qui vient trente ans après? Ce ne peut qu'être pitoyable ! ». J'espère qu'Annie voudra bien reprocher à son mari de m'avoir devancé dans la critique. Concordance de points des vues sans surprise puisque de 1958 à 1970 Ben et moi avons beaucoup échangé, beaucoup réfléchi, et beaucoup agité et disputé ensemble. Annie aurait dû savoir : d'avoir été la seule femme de l'Ecole de Nice, et sans doute une des inventrices du Field Art en exposant ses Field-Works de plantes grasses ou vertes au temps héroïque du Théâtre Total, de Fluxus et du Laboratoire 32, avant 1974, quand l'Ecole de Nice pouvait exister encore.

Retour aux vieux bouquins

Puisque nous sommes dans les vieilleries, continuons. A cause peut-être d'une année Polonaise (Non? J'ai mal entendu ?) je me plonge dans les rayons poussières. « Ferdydurke ». Vous mettez une dose de « Les Caves du Vatican » grand cru André Gide, une rasade de « Les Copains » production exceptionnelle Jules Romain, une part copieuse de « Le Château » élevé par F. Kafka, peut-être un zeste de « Nausée », mais de l'intelligente, du temps ou Sartre avait un cerveau et, pas encore atteint par la drogue idéologique proliférante, s'en servait. Vous faites tourner le tout à l'aigre et vous obtenez le cocktail « Ferdydurke », breuvage facile comme en août un rosé de Provence trop frais, traître, et boum badaboum, que pour en penser quoi que ce soit, vous pouvez

même il me semble penser n'importe quoi. Carnavalesque, peut-être ? Mais jamais avec le poids symbolique qui donnerait sens jusqu'aux détails. Avec Witold Gombrowicz on va du N au S ou de L'O à L'E. et réciproque. On joue le sens aux dés. M'avait agacé jadis à parution. Il y a un truc, m'agace toujours, ça accroche, mais que c'est raz, que c'est gazon, que c'est crottes de bique. Pour son compte, Gide parlait de « Sottie » je crois. Disait aussi (*Souvenirs de Cour d'Assise*, me semble?) « Tout comprendre, c'est tout pardonner ». C'est trop gentil. On fait comme « si de rien n'était ». (Avez remarqué ? L'expression revient à la mode).

Autre vieillerie : Mario de Andrade, « Aimer, verbe intransitif », paru en 1927, au Brésil, en portugais de Sao Paulo. Plein de malice, et pourtant dans sa critique sociale acide, n'est pas sans tendresse pour des personnages pas toujours très sympathiques. Sont tellement humains dans leurs faiblesses. Et chemin faisant, l'écrivain intervenant comme auteur, une réflexion sur l'écriture et sur la forme « roman » qui aurait il y quelques années seulement été qualifiée d'actuelle. Pas facile d'être écrivain. Difficile de le rester. Le temps use. C'est son boulot, sans doute ?

Façons de voir

Terminons sur la plus légère gondole des lunes de miel. « Contre Venise » de Régis Debray. « Tout le monde aime Venise, mais chacun aime Venise pour ne pas être comme tout le monde ». Quelques années qu'il a été publié, mais tout frais à la lecture. Faut dire, comparé aux égouts de Venise, facile d'être frais comme un gardon. « Fréquenter là, et en causer, c'est grand standing ». Venise est un original parfait, mais tiré chaque année à quelques millions d'exemplaires, signés de tous les noms, selon souhait : « De Commynes à la Princesse des Ursins, de Pétrarque à Anne de Noailles » On pourrait ajouter, plus bas de gamme, de Cocteau à B.H.L. Ou Sollers, amant outragé qui sort un bouquin pour défendre la vertu outragée de sa coulante maîtresse. Défend sa soupe, bien qu'il soit très très loin de solliciter les « restos du cœur ». Dit que, Régis, ce trouble fête, n'est pas de son monde. Inutile de préciser, on voit à lire une seule page qu'ils n'ont pas le même vécu. Ça me fait penser à ce médecin qui de mon jeune temps, quand je raclais les fonds de tiroirs pour acheter toiles et couleurs, me disais : « Vous n'avez pas visité l'Inde ? Il faut, c'est magnifique... ». J'ai eu beaucoup de mal pour aller jusqu'à Florence. Ne vivons pas le même monde, d'où troubles de la vision.

NP

Journal de mes sabords

(Hiver 2005)

Ouvertures quadrangulaires dans la muraille d'un navire,
les sabords servaient à aérer l'intérieur
 ou au passage de la volée des canons

On en remet une couche

Au Mamac, expo Alain Jacquet. *Camouflages*, de peintures. *Trames*, d'imprimerie. Jeux aux et sur les limites de la figuration. Des préoccupations et une exécution ancrées dans leur temps. Le temps passe... En 1972 nous figurions tous deux dans « *Aspects de l'Avant-garde en France* » (une sélection de Catherine Millet), au Théâtre de Nice, seul lieu institutionnel qui, grâce à l'ouverture de Gabriel Monnet, voulait bien à l'époque recevoir une telle exposition. Figuraient : J. Le Gac que nous avons vu et voyons à Vence, à Cannes ; Ben, Martin Barré, Christian Boltanski, Jean Dupuy, Robert Filliou, J.M Sanejouand, Bernar Venet, Martial Raysse, G. Titus-Carmel et Claude Viallat. Avec le recul, la sélection de l'alors toute jeune critique paraît assez lucide... Plus lucide, en tous cas, que les choix contemporains de la majorité de ses confrères. En 1974, chargé avec R. Monticelli de la sélection, nous étions peut-être un peu moins pertinents mais, pour notre défense, nous prenions le risque d'inviter des artistes plus jeunes : les cinq du Groupe 70, Chacallis, Charvolen, V. Isnard, Maccaferri, Miguel. Jean Mazeaufroid (du Groupe Textruction), J-F Bory, H. Fischer, R. Flexner, J. Gerz, Journiac, Annette Messenger, Gina Pane, J-P. Pincemin, Jacques Pineau, Thénot, Touzenis. Des ensembles sans doute discutés mais significatifs de la création en marche à l'époque. Aujourd'hui, on aimerait discuter d'un choix 2005.

Ceci explique peut-être que j'ai apprécié que soient exposés cet hiver quelques-uns des nouveaux artistes du cru, qu'il aurait été plus productif de voir confrontés à des pairs extérieurs. Pas suffisant pour juger de l'importance des œuvres mais, Galerie des Ponchettes, presque tout indiquait un vrai travail. Dommage qu'aucun document de pédagogie élémentaire ne soit mis à disposition du public pour situer chaque démarche. Pas convaincantes les coproductions de deux jeunes artistes (C. Lemesle et J-Ph. Roubaud) avec G. Pistner aux galeries du Château et Jean Renoir, où Pistner (invitante à Nüremberg, mais d'une autre génération) phagocytait largement ses complices. La Station, qui dément son nom, remuait et se déplaçait dans Nice mais aussi à Marseille, Galerie Friche de la Belle de Mai. R.A.S. – Etat stationnaire. Donc ça travaille, il y a à montrer.

Villa Arson, c'était pas terrible, plutôt pire. « C'est pas possible ! », vous me direz. Mais oui, que c'était possible. Le plus pire du pire du conformisme académique. On va chercher loin (Los Angeles et Berlin) des exemples de banalités anecdotiques d'une platitude picturale exceptionnelle. A côté, Véronique Boudier qui vient aussi de loin, (Châteauvillain, du côté de Tours, si vous voyez) c'est pas si vilain. Un peu décousu. Une intrigante boule de caillou et de (faux) diamants, des portraits chanteurs, des ombres de danseuses dansant... de l'écriture sur des murs. Un mou interrogatif dans les jointures. Peut-être l'occasion d'une vitrine exceptionnelle pousse-t-elle à tout montrer d'un seul coup au lieu de développer ? L'angoissant « Syndrome des miettes » qui atteint beaucoup de jeunes artistes – savent plus où ils en sont. Les autres, Marcel Duchamp en aurait mal à ses rétines. Ce n'est pas que même en peinture les Marcel soient contre le *rétinien*, mais faudrait qu'il **ne soit pas que rétinien**. Alors, grand-père, où est la faille ? Artistes,

organiseurs ? On a connu aussi l'académisme dans le milieu du vingtième siècle, et avant, et après...Vrai, fillette. Suffit que, hors quelques rares points de résistance, l'incompétence artistique des marchands au critère étalon dollars domine la petite compétence d'institutionnels frileux et satisfaits... et hop !

Poste-scriptoume :

Pour « Syndrome des miettes », ne cherchez pas. Je viens de découvrir. J'en reparlerai et, si vous n'avez pas encore saisi, vous comprendrez à l'usage.

Paru dans Art Jonction n°51 Juin 2005

Quelques livres d'ici.

Les Niçois publient. En quelques mois, me sont parvenus de Paris trois ouvrages. Premier arrivé, « *Le mouvement des nuages* » d'Anne Gérard, publié par Belem éditions dans une collection à l'intitulé significatif et sympathique : « Prémices ». Connue comme plasticienne, A. Gérard avait déjà donné d'intéressants livres pour enfants (Ed. Ricochet). Le secret de famille n'est pas un thème bien original, mais une écriture simple et directe donne à ce récit bien construit un ton efficace d'authenticité.

La même collection offre aujourd'hui « *Les Moulins* » de Sophie Braganti. Autour d'une fillette en son miroir-souvenir (l'auteur), plus qu'image d'un quartier périphérique niçois, une série de portraits d'enfants de déjà jadis. Le style, déchiré, oscille entre la raideur technique et l'oralité ordinaire. Parfois quelque chose se dessine, bien que l'écriture en notations sonne un peu apprêtée et que les personnages en restent plutôt transparents.

Avec Michel Séonnet qui, dans la maîtrise parfaite de son propos sur le métier plusieurs fois déjà a remis son ouvrage, nous sommes sur un autre registre. Dans « Nice, le bleu du galet » (Editions Point de Mire, 2004) M. Séonnet donnait une petite musique de réconciliation amoureuse avec sa ville natale. « La chambre obscure » (Gallimard, 2000) et « Sans autre guide ni lumière » (Gallimard, 2002) annonçaient par leurs titres un ton plus nocturne. Son récent « Le pas de l'âne » (Gallimard, 2005) « indique le mouvement de l'écriture elle-même », nous dit-on. Il est vrai que, classique et ponctuée «ma non troppo», l'écriture est d'une clarté qui répond aux lumières crues des paysages et sied aux solitudes désespérantes de personnages « accumulations de faits divers misérables » croisés en un parcours que symbolise « le pas de l'âne », ou périlleux sentier muletier. Etre passé par ce chemin d'ombres ne rend pas forcément plus optimiste, mais peut-être plus attentif à quelques réalités voilées.

Paru (amputé du 1^{er} paragraphe) dans le n° 51 d'Art Jonction été 2005

Témoignage désespérément subjectif (sur Fluxus)

Où « avoir été » n'est pas « être » quand on veut trop « avoir »

Il résulte de ma spécialité (d'avoir été et d'être le contestataire marginal de mouvements contestataires marginaux) que tout ceci n'est que témoignage engagé¹, contestable à l'égal de tout témoignage.

« Fluxus, the most radical and experimental art movement of the sixties » écrivait Harry Ruhé². Le *fluxacteur* des années soixante était sans boussole créateur de flux, chose sans mots pour la dire et, provisoirement, sans nom. Hugo aurait dit « une force qui va ». Au cœur du siècle dernier nous n'avions plus dix sept ans et n'étions pas sérieux pour autant, croyant apercevoir, cauchemars format Lagarde et Michard, Arthur d'Abyssinie Académicien et Breton André en très respectable vieux monsieur qui joue aux billes avec des haricots, momifiés tels des félibres récitant du Lautréamont-Mistral désormais élu terminus de la littérature. Ainsi les pitoyables³ *fluxacteurs* qui en 2004, quarante ans après persistent...

Fluxus Nice et retour

En 1958 Ben ouvre à Nice sa boutique **Laboratoire 32** – devenue plus tard **Galerie Ben Doute de Tout**. Ce sera le lieu central de Fluxus en France avec, entre 1965 et 1968, **La Cédille qui sourit** à Villefranche-sur-Mer. C'est à cet endroit que presque tous ceux qui sont alors « en recherche » se rencontreront ou se croiseront, s'intéressant à Fluxus de près ou de loin : Gens de théâtre, plasticiens, et aussi ceux dont les premiers textes s'écrivent ou se publient en ces années, comme Daniel Biga, Jean-Marie Le Clézio ou Michel Vachey. (1)

Dès 1962, Daniel Spoerri, frappé par certaines concordances, met Ben en contact avec George Maciunas. Au **Festival des Misfits**, à Londres, il rencontre aussi Robin Page, Arthur Koepke, Emmet Williams et Robert Filliou. Avec son **Théâtre Total** Ben va désormais défendre, souvent dans des versions très personnelles, les positions de Fluxus. D'autres niçois trouveront dans cet apport extérieur matière à leurs propres expressions. Dès juillet 1963, George Maciunas et Ben organisent à Nice le premier des Concerts Fluxus niçois. Puis d'autres (Dick Higgins, Alison Knowles...) enrichiront aux passages les perspectives Fluxus, tandis que Georges Brecht, Donna Brewer, Robert Filliou et Marianne Staffeldt, rejoint un temps par Joe Jones, animeront à Villefranche **La Cédille qui sourit**. La démarche Fluxus apparaîtra alors dans toute sa complexité et dans la variété de ses options. Quelques exécutants, autour du Théâtre Total, apporteront aux concerts Fluxus la marque de leurs personnalités, souvent très fortes (Piétro Paoli, Pontani, D. Gobert...) Mais les artistes qui, à Nice, se reconnaîtront au moins un temps dans l'esprit Fluxus et proposeront des œuvres (Events, objets, etc...) resteront un tout petit nombre. Leur position est difficile, totalement marginalisée : en France aucun critique ne prend sérieusement en compte ces activités, et Fluxus y reste typiquement niçois. Rien de bien notable à Paris où un concert initié par

¹ Voir programmes de concert, invitations, photos et textes, Cat. *Alocco, Itinéraire 1952-2002*, L'Ormaie éd. Vence 2002.

² *Fluxus*, par Harry Ruhé, published by "A", Amsterdam, 1979.

³« ...une expo qui vient trente ans après ? Ça ne peut être que pitoyable ». *Ben, Entretien par Michel Giroud*. Cat. *Hors limites*, Centre Georges Pompidou, Paris 1994. Dans ce terrible interview, Ben est d'une effrayante lucidité... ce qui ne l'empêche pas d'exploiter le filon.

Maciunas tombe dans le vide total et une proposition (visite en bus de Paris) par Robert Filliou et Benjamin Patterson reste confidentielle. Le recensement auquel se livre Maciunas, coordinateur et éditeur du mouvement, (dans **Fluxfest** en 1966) en établissant le diagramme des artistes Fluxus dans l'art contemporain (32 artistes seulement y sont alors reconnus Fluxus) confirme leur isolement. Neuf groupes sont en activité : à New York, San Francisco, Los Angeles, Boulder (Colorado) Copenhague, Prague, Okayama, Tokyo et Nice. Ce qui autorise Ben à déclarer que pour Fluxus « *Nice a joué un rôle beaucoup plus important que Paris où, il faut le reconnaître, par rapport à Nice il ne s'est rien passé.* » Le programme du concert donné à l'Artistique (Nice) le 29 octobre 1966 mentionnait tous les « Fluxus » niçois si n'y manquait Serge Oldenbourg (Serge III) qui, parti à Prague pour donner avec Ben et Milan Knizak une série de concerts, fut « retenu » en Tchécoslovaquie pour d'autres « interprétations »(2)... On y retrouve Ben, Annie, Alocco, Bozzi, Erebo. Mais ils sont évidemment bien plus nombreux ceux qui, à Nice, ont été influencés ou ont tenté un jour une expérience dans le contexte des manifestations Fluxus.

On a souvent tendance à réduire Fluxus aux **concerts**, qui en sont, il est vrai, pour la mise en scène des **Events** (ou événements) l'aspect le plus fortement apparent et caractéristique. Cependant Fluxus, qui cultivait le mélange des genres, se manifestait sous des formes diverses. Il est très présent dans les textes et des « propositions » dans des publications – sous l'aspect le plus souvent de revues collectives ou de recueils de travaux, comme dans les *Tout* et *Fourre-Tout* édité par Ben, avec de nombreuses participations locales et internationales qui débordent souvent largement le cadre Fluxus (3). La conception d'affiches et d'invitations sera marquée par son style. On peut noter aussi une forte participation Fluxus dans l'organisation d'expositions-manifestations collectives comme **Le litre de Var rouge supérieur coûte 1F60, Le Verre et l'Assiette, Le Hall des remises en questions** dont les documents portent trace, ainsi que certaines expositions personnelles (Ben à **La Cédille**, Erébo, Bozzi, Alocco à **Ben Doute de Tout**).

Fluxus, c'est aussi le **Mail Art (Envoi par poste)**. Ray Johnson en fut l'initiateur ; il en fit systématiquement un moyen de production (4). L'Envoi par Poste était bien adapté à Fluxus dans la mesure où la tournure d'esprit et l'attitude prévalaient sur l'apparence et l'objectivation, le concept sur la technique d'exécution. (Les Mal-fait, Non-fait, de R. Filliou sont significatifs de ces « valeurs » Fluxus). La dispersion à travers le monde des individus et des petits groupe Fluxus, ainsi que son fonctionnement en un réseau informel et ouvert, privilégiaient également cette forme de communication dans laquelle le moyen conditionne la réalisation, tout en laissant une liberté extrême de l'expression quant aux modalités et au sens. Contrairement à ce qui s'est pratiqué à partir des années soixante-dix, il s'agissait surtout d'échanges d'artiste à artiste(s), l'envoi étant le plus souvent personnalisé, ou bien limité à un nombre de correspondants très choisis qui étaient susceptibles de répondre par la même voie. Aujourd'hui encore nous sommes sollicités pour participer à des expositions sur un thème par envoi postal, mais cette formule, si elle informe une exposition, n'établit pas une communication induisant des échanges, les transmissions, les retours modifiés et surprenants qu'elle suscitait dans sa forme première.

Nice, avril 1989

1. Pour plus d'informations sur Fluxus et autres, à Nice, on peut consulter : **Fluxus International and C°** (Musée de Nice, 1979) - **A propos de Nice** (Centre Georges Pompidou, 1977) qui donne la version de Ben - **Nice à Berlin** (DAAD Berlin et Musées de Nice 1980)

Pour l'ensemble de Fluxus :

Fluxus – the most radical and experimental art movement of the sixties, par Harry Ruhé (éditions « A », Amsterdam). Les divers articles de Charles Dreyfus et ceux de Michel Giroud, dans la revue Kanal. Le catalogue de l'exposition « Fluxus » à Paris, en juin 1989, sous la responsabilité de Charles Dreyfus (Galerie 1900/2000 et Galerie du Génie). Le **Fluxus Codex** de la collection Fluxus de Gilbert et Lila Silberman (Jon Hendricks, Détroit, Michigan and H.N. Abrams Inc. Publishers, New York) Introduction Pincus-Witten.

2. **Journal de Prison**, Serge III Oldenbourg, Ed. Sop'ag, Le Muy.

3. A noter aussi le n° 11/12 (été 1965) de la revue **Identités** avec un long entretien de George Brecht avec Ben et Alocco, repris des années plus tard part Flash art et Art Press. Egalement le n° 13/14 (printemps 1966) de **Identités** au sommaire duquel on trouve : J. Cage, Ben, Chiari, Al Hansen, D. Higgins, M. Knizak, Wolf Vostell, etc... Voir aussi n° 1 à 4 de **Open** (1967-1968)
4. Voir **Mail Art, communication à distance, concept** de Jean-Marc Poinot, Editions CEDIC, Paris 1971 et **Art et communication marginale** par Hervé Fisher, Balland 1974.

« Fluxus à Nice », Z'éditions, Nice 1989

Le 27 juillet 1963 au soir, comme s'ouvrait la manifestation Théâtre Total-Tout qui serait la première à porter officiellement à Nice le label Fluxus, un train me ramenait à Vannes jouer au soldat de plomb – uniforme, sac et arme me pesaient, je n'étais en rien auteur de la pièce, seulement figurant à n'y comprendre rien. Vers 14 heures j'ai croisé Maciunas à la terrasse du Provence où, d'esprit dans la mouvance, je n'avais pas cœur à participer : on voit sur une photo, de trois quart dos, ma nuque déjà fort dégagée qui serait de rigueur encore retendue en mon quartier breton. Peu doué déjà pour le théâtre, j'ai donc ce jour là raté mon entrée en scène.

Me laisse perplexe que Fluxus, nom hasardeux d'une chose innommable, puisse être devenu une institution vétuste qui se visite. Je songe à l'application mise par George Brecht et Robert Filliou à briser avec un sérieux considérable l'esprit de sérieux. Chaque fois que nous abordions le sujet, au temps de la « Cédille qui sourit », Robert, qui avec George a créé la *Non-Ecole de Villefranche*, s'encolèrait : « Je ne sais pas ce qu'est Fluxus. Et je ne suis pas, je n'ai jamais été Fluxus » me disait-il. En 1965, dans notre entretien pour ma revue *Identités* avec G. Brecht et Ben Vautier le mot Fluxus, qui apparaît cependant une fois dans la présentation, n'est jamais employé. Un champ si vaste ne pouvait se limiter (définir) d'un seul mot, même intentionnellement hasardeux et ouvert. L'incohérence est pour Fluxus axiomatique. Un esprit Fluxus, des objets peut-être, mais pas d'œuvres spécifiques. D'où présence de *fluxacteurs* dans les diverses avant-gardes de l'époque. Me sidère aujourd'hui l'énergie, la rigueur et la constance que nous mettions dans des actions symboliques d'apparence si légères par lesquelles nous voulions repenser le monde. Utopistes, mais en toute modestie. Mon tract diffusé en mars 1968 au Théâtre des Carmes (Avignon) était par dérision dédié à *Nobody Fluxus*. Il y avait dans notre comportement, je crois, beaucoup d'utopie, de naïveté ... et parfois de colère contenue et de désespoir caché. On dresse souvent en sage zen le portrait de R.F. (je signe République Française, disait-il en riant), et je revoie Robert Filliou dans ses violences soudaines, exprimant l'agressivité autodestructrice de la sincérité déçue. A côté George était à la fois très fragile et inébranlable. Nous le percevions, par son voisinage avec Marcel Duchamp et John Cage, comme un morceaux de la vraie croix, et sa parole aurait pu être d'évangile si nous n'avions été par curiosité toujours contestant et exigeant la preuve. Si, avant l'arrivée de George à Villefranche, Fluxus était pour nous incarné par Ben, celui-ci, en témoigne ses écrits d'alors, donnait à G. Brecht le rôle central d'un maître à penser auquel pourtant tout systématiquement l'opposait. Ben a toujours été trop absolument Ben pour être représentatif d'un ensemble. L'inconfort de Fluxus était bien de n'être pas définissable, donc institutionnellement irrecevable : la chance était qu'il soit à la fois vaste et unitaire : chacun, pour peu qu'il se trouvât perdu dans l'errance des marges, y reconnaissait son propos, pouvait y modeler son espace et inventer son Fluxus. Après 1970, beaucoup d'astucieux asticots ne se sont pas privés de s'installer dans le cadavre.

« L'inventeur de Fluxus »

Aux George(s)
(s est la marque du pluriel)
J'ai inventé Fluxus.

Avant-moi il existait – soit.

Mais quoi de commun entre l'impérialisme de Ben Vautier et la solitaire sagesse de *George Brecht* ? *George Maciunas* déclinait, après une liste déjà longue, dont j'étais – et qui n'était pas close – toute une gamme des possibles depuis *Flynt* (« Economics = Bluegrass ») jusqu'à ceux qui *n'eurent rien à faire avec Fluxus – jamais*, mais dont il délimitait me semble-t-il les contours, et d'une certaine façon, les nommant, les avalisait : ceux qui, eux aussi, ont inventé un Fluxus toujours neuf, taillant chacun dans son tissu caméléon un costume qui sied à leur teint particulier.

Fluxus fut la liberté de jouer l'ironie et les mots, de confronter la « Culture » à la jardinière – comme dans « Histoire quotidienne », à l'illusion érotique : cf. « Bande Objet n°8 ». Ce fut la liberté d'affirmer que jouer musique, peindre et écrire pouvait se marier, et que la peinture pouvait affronter le terrorisme alors régnant de l'objet au nom du principe : « Pourquoi pas ? ». Ce fut aussi la liberté de se joindre à d'autres entreprises non-contradictaires, comme celle d'aller sonder le mécano du peintre en travaillant dans le tableau ses éléments constitutifs. D'oser garder ce regard « économique » qui s'attache aux « à-côtés » de la pratique dans « La peinture déborde », et suivre jusqu'au fil détissé la plus petite particule signifiante du tableau...

J'invente encore aujourd'hui Fluxus.

Je revendique, ce jour, l'héritage du défunt – mort aux environs de 1968, d'un refroidissement : on l'avait découvert. Je revendique le droit de ré-inventer encore, comme je revendique celui de chacun d'avoir pu le faire depuis vingt ans – *Beuys*, *Vostell*, *Page* etc. – même s'ils *n'avaient rien à faire avec Fluxus – jamais*.

Nice 1989.

(Catalogue *Happenings & Fluxus*, Galerie 1900-2000, Paris 1989)

J' imagine que pour l'historien de l'art les contours de Fluxus sont très vagues s'il y cherche une position esthétique, trop précis s'il s'en tient à la vitrine marchande. Dès que l'on sort du petit monde d'origine que *G. Maciunas* tentait de fédérer, Fluxus devient une nébuleuse. Le vingtième siècle est marqué de mouvements créateurs guère comparables aux Ecoles qui polarisaient les variations jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, et dont la définition sur le mode esthétique n'est pas efficace pour rendre compte de regroupement souvent constitués à des fins tactiques de visibilité. Ne répondant pas à une définition normative d'école-tendance, ils font chacun appel à des concepts opératoires dans des disciplines différentes : ici un concept esthétique encore significatif, là c'est une visée sociologique, ailleurs est plus centrale une pensée du sujet, une attitude. Dans le mélange, on passe d'une pratique spécifique de la peinture au comportement devant l'art, d'une philosophie au fonctionnement de la langue jusqu'à la mise en exergue d'un concept isolé. On parvient même au concept de concept, où l'art n'est plus l'art mais l'idée de ce que peut être l'art. Fluxus, sans pratique spécifique, opte au contraire pour une ouverture à toutes expressions quels qu'en soient les moyens. Vocation délibérée d'auberge espagnole, d'où n'étaient exclus que les voyageurs trop bien mis, et encore...trop bien mis si couleur muraille. Face au classique Art Conceptuel, Fluxus est l'aile baroque du duchampisme. Dérivant depuis une réflexion sur la musique, Fluxus s'est surtout illustré dans « l'action » (les Events) théâtralisation d'une production matérialisée qui, élargie et figée en «happening», donnera la « performance » (qui laisse des traces) et surtout «l'installation» : plutôt, traversant le spectaculaire, les cendres d'un objet calciné par la vie.

Privilégiant le relationnel mondain visible, les manifestations, et surtout la réussite sociale (contradictoire avec l'idéologie d'origine des *équivalences* posée par *Robert Filliou*) le milieu artistique et ses commissaires ont restreint Fluxus à la marchandisation inaugurée par *G. Maciunas* avec ses malencontreuses éditions labellisées et sans limite, mais sans collectionneurs, donc rares. Plus tard d'autres ont su en profiter. Visibilisation de Fluxus par des carriéristes de tous bords,

faiseurs d'objets d'art mis en exposition, alors que sont Fluxus surtout les relations complexes aux autres (la dispersion des « groupes », les échanges humains⁴, et pour ces raisons, le rôle capital des envois postaux *fluxusés* de Ray Johnson). Sont ainsi gommés les effets des prises de positions critiques, provocatrices ⁵ ou pour le moins ironiques, face aux activités culturelles institutionnelles et classiques de diffusion (Galeries, musées, théâtres, salles de concerts, publications...) La pratique du « Off » est aujourd'hui systématiquement relayée par le culte institutionnel du *souvenir-du-off*. Les voici loqueteux ou dorés, mais promus généraux en récompense de leur lointain anti-militarisme !⁶ La critique contemporaine feint semble-t-il de confondre succès et réussite sociale avec estime et fortune de l'idée. Le succès et la réussite sociale mettent en actions des intérêts et des forces extérieures, l'estime et la fortune de l'œuvre sont essentiellement portées par la prise de sens et son inscription dans la durée.

Fluxus affirmait à nouveau l'acte mental au moment où avec le Pop' et le Nouveau Réalisme s'imposait une réification de L'Art que paradoxalement justifiait le geste de dérision duchampien. « Foutain » échangeait son statut ironique contre celui de baptistère primitif d'un nouvel objet d'art, beau ou laid selon toutes subjectives appréciations, mais intouchablement élevé au rang d'objet sacré par la vertu de l'inscription justement historique de son socle sacrilège. Arroseur arrosé, Marcel Duchamp le sceptique devenait le prophète d'une parole féconde que vénèrent les frères ennemis, selon l'appartenance à l'un ou l'autre camp, au nom de l'objet muséal ou du geste gratuit. D'un mouvement plus ou moins incontrôlable le marché spéculait à construire la marque déposée qu'exploitent quelques habiles collectionneurs. Destin très banal et assez confortable qu'avalisent au fil des ans, en adolescents sexagénaires, la plupart des *fluxartistes* d'origines ou ralliés, survivants étonnés d'une longue et hasardeuse prise de pouvoir dont bénéficie leur troupe au cours du temps plus que décimée. La muséalisation avancée des professionnels de Fluxus est le symptôme flagrant de leur échec (comme fluxistes).

Ainsi les 40 ans commémorés à Nice par les anciens combattants en guenilles dorées réclamant leur dû de dollars à grands cris de révolutionnaires honoraires. Mes réactions (à chaud) dans un magazine niçois donnent une image de la situation actuelle de Fluxus.

Jeu m'emmêle (6)

Automne Fluxus à Nice :

portrait de Ben en ancien combattant (garde suisse).

George Brecht, l'homme sans traces dans la neige.

Je me suis beaucoup ennuyé. La 365^{ième} de *Violon Solo* de Chieko Shiomi, ou la 804^{ième} de *Pièce pour Partition* de Ben, ça fait beaucoup. Septembre noir pour Fluxus. Ben, tu nous gonfles avec ta baudruche and so on. Encore un hôpital qui expose ses chaises roulantes. Et le sarcophage

⁴ Penser au *Spatial Poem* développé de 1965 à 1975 par Mieko Shiomi depuis Osaka.

⁵ Mentionnées par Charles Dreyfus, évoquées par Ben (Cat. *Hors Limites*, cf note 1) les prises de position politiques fort violentes ou radicales de Fluxus sont peu mises en lumière par les « héritiers » artistes ou collectionneurs : La publication par exemple « *Communists must give revolutionnary leadership in culture* » de Henry Flynt (World view publishers) qu'on retrouve reproduite dans le catalogue *Ubi Fluxus ibi motus* 1990-1962 mais en réduction illisible ! Qu'on lise aussi les tracts **Overthrow the human race ! !** qui porte l'indication : issued by the REALISTS c/o Box 180, New York 10013, et (même adresse postale) **U.S. surpasses all nazi genocide records !** signé George Maciunas (1966 ?).

⁶ Voir le tract *Rentrez chez vous* de Serge Oldenbourg (Serge III) » ou la lettre que m'adressait Robert Bozzi le 1^{er} mai 1989 en contribution à la publication *Fluxus à Nice* (Z'édicions, Nice, 1989)

de *Tout en came*, on ne le montre pas ? Plus la mode ? Non ? L'air du temps n'est plus à exposer l'or de l'Egypte. Partout on entendait parler dollars-dollars. Mais dans le Paillon, pas de pétrole, et à peine davantage d'eau. Chacun exploite l'Irak qu'il peut. Ben, avec son bicornes et sa pique de virtuel Garde Suisse, joue les maîtres de cérémonies bien réglées par l'habitude. Ben, Toi qui te moquais en 1965 des Vaguants qui représentaient « encore » l'Onesco ! Tu nous jouais quoi, ici et maintenant ? J'ai rien vu : trop de poussières...

Visiter Fluxus à Nice quarante ans après, l'idée était séduisante. Informer et documenter est toujours légitime. Il aurait fallu objectiver, analyser, structurer. Mener une recherche sur Fluxus et peut-être sur les alentours, et alors se souvenir non seulement des Américains (incontournables) et des Belges (pourquoi pas) mais aussi de Zaj en Espagne, de David Mayor avec Fluxshoe et sa publication *Schmuck* à Exeter, de Chalupachi et du groupe de Prague, des Milanais et d'autres... Nous avons eu droit à un vaste et chaotique happening d'un Ben totalitaire exploitant le matériau, et mettant en valeur sa clientèle. Un consternant remake ridé de ce qui dans les années soixante jaillissait de sources juvéniles. Comme s'il redoutait d'être jaugé à l'aune de ses compagnons de route, Ben s'est évertué à brouiller les enjeux, donnant place à des productions périphériques ou récentes, certaines intéressantes, mais sans distinction d'époques et de sens, laissant larges places aux gags et gadgets opportunistes. Comme si Fluxus était un coefficient permanent applicable à tout acte se disant créateur, original ou contestataire, manière au fond d'en nier la spécificité puisque ainsi se télescopent dans une même ambiance faux-dada, post-surréalisme, Fluxus et traînards de Fluxus, et autres variations activistes pseudo-conceptuelles. On ne peut guère (sauf comme non-mouvement ou marque déposée par George Maciunas graphiste) définir Fluxus, dont Robert Filliou, qui apparaît aujourd'hui comme l'un de ses acteurs marquants, dans les années « Cédille qui sourit » m'a plusieurs fois dit violemment refuser l'étiquette (et toutes les étiquettes !). Il est au moins possible d'en tracer un contour historique, de désigner un temps de vie, plutôt que d'en faire une accumulation arbitraire de démarches complaisantes à son fantasme personnel. Nous avons entendu Ben dire que « les Fluxus américains » invités n'étaient pas d'accord avec sa conception du mouvement (et de l'organisation ?) mais, faute de traduction simultanée, ceux-ci n'ont pas eu l'occasion d'exprimer en public leurs points de vue. Restent les traces. Rue Saint François de Paule, de Serge III, le poisson rouge dans le bénitier, ironique mais symbolique retour aux origines. Galerie A. Couturier, Enrico Pedrini montrait un choix clair de sa collection. Galerie Scholtès, comme d'habitude les pièces choisies par Joël étaient mises en valeur (contrairement à ce que sans nous consulter annonçait dictatorialement Ben dans son affiche programme, ce n'était pas une « carte blanche à Marcel Alocco » !) Dans la Galerie du Musée (Mamac) un ensemble très riche d'œuvres mélangées disparaissaient dans la confusion d'un ordre purement *bénique*, objets accompagnés de commentaires appropriatifs du Maître organisateur. Cependant, à propos d'une table et deux chaises blanches, un bel hommage à G. Brecht, décrit comme « le seul qui puisse marcher sur la neige sans laisser de traces. »

On ne s'étonnerait guère du désastre si l'on s'était souvenu que cette réunion de petits épiciers de l'art vantant (et ventant) leurs étals à la veille de prendre leur retraite sont entrés en Fluxus, comme le réclamait Picabia dans les années vingt pour Dada, en amateurs. Personne alors n'aurait songé un seul instant à faire métier de Fluxus. Chacun avait son activité alimentaire : design, boutique de disques d'occasion, enseignement, peinture en bâtiment, voire activités éditoriales ou artistiques autres. George Brecht après quinze ans en laboratoire de chimie touchait les droits d'une invention de tampons périodiques, assez limités quand il était à Villefranche pour dire avec humour et son sourire triste : « J'ai inventé une chose qui se serait bien vendue si elle ne servait pas que tous les vingt-huit jours ». Mais son amateurisme lui permettait de jouer à restreindre à presque rien le marché par la cynique exigence de fortes sommes contre des objets (table, chaise, perroquet...) d'un

prix modique dans un grand magasin. Prise de sens dans l'échange de valeurs. Le prix faisait là sens comme celui de la séance analytique. Au-delà des prises de positions théâtrales en « concerts », qui sont la partie la plus évidente de Fluxus, il y avait la concordance et les divergences des réflexions. On lira par exemple avec profit « Change-Imagery », réflexion de George Brecht sur le hasard et l'aléatoire, édité par « Les presses du réel » (16 rue Quentin, 21000 Dijon) dans une petite collection dite de poche, « l'écart absolu » dirigée par Michel Giroud. Et comme nous sommes décidément dans la boutique, puisque nous avons la faiblesse, nous, de laisser traces noires sur le neigeux de la page, signalons dans la même collection « Sensorialité excentrique » écrit par Raoul Hausmann en 1969, et « Tombeau de Pierre Larousse » de François Dufrêne... Après ce re-Fluxus retraite de Russie réussie, ce n'est vraiment plus un début, mais continuons...⁷

Marcel Alocco

Septembre 2003

(Publié en novembre 2003, n°43 de *La Strada*)

Apparu comme une renaissance dadaïque aspirant à la réflexion anti ou hors institutions pour lequel l'objet n'était qu'un résultat porteur de dérision, Fluxus est vite devenu un véhicule stratégique. A la trajectoire intellectuelle s'est fort ordinairement substitué la construction de carrières artistiques, et dès les années 70 sont apparus des personnages dont nous ignorions jusqu'aux noms quand dans les années 60 l'enjeu était de penser la vie et l'art.

A parcourir les documents célébrant Fluxus (comme le catalogue d'exposition, *L'esprit Fluxus*, Musées de Marseille 1995, et cités plus haut ceux de Venise et Beaubourg) il semblerait qu'ici aussi témoignages et copies des publications publicitaires (magazines d'actualité compris), soient reproduits et adoptés sans examens, ignorant le long et ingrat travail d'exploration critique du terrain que doit l'histoire de l'art.

Nice, Novembre 2004

20 /21. Siècles n°2 automne 2005

⁷ « Une lectrice, Mlle F. D. s'interroge et m'interroge sur la notion d'acteur Fluxus utilisée au sens de comédien dans un article dont elle ne me donne pas les références. Il est vrai que les rares articles qui ont couvert en petit événement la commémoration à Nice des 40 ans de Fluxus, (et des 30 ans de sa mort ?) reprenaient en général un texte très fragmentaire de Ben, sans remonter aux documents, aux livres ou études sources, ou bien donnaient une image du «Mouvement » qui l'assimilait à de la peinture ou du théâtre, ce qu'il n'est que dans sa marge la plus anecdotique : Les œuvres Fluxus ne prétendent qu'au statut d'humbles traces de comportement, sans désir esthétique préalable. Mais, bien sûr, prises dans la contradiction de la nécessité de structures pour dire, les artistes font art et des objets tant bien que mal « objets d'art ». J'espère qu'il y avait des créateurs Fluxus, qui actaient et en cela étaient acteurs, mais il n'y a certainement pas d'acteurs au sens d'interprètes comédiens. Ma seule détestable participation au théâtre, hors Fluxus, fut un rôle muet : avec Pignon-Ernest nous étions les infirmiers dans une pièce d'Henri Michaux, participation héroïque puisque nous avons choisi d'être peintres, croyant naïvement en ce temps nous cacher derrière nos toiles. Nous avons appris depuis que ces masques nous révélaient. Si j'ai acté des « Events » Fluxus, c'est que tout le monde peut comme George Brecht aller déposer un pot de fleurs sur un piano. Il y a quelques créateurs Fluxus mais, pour Fluxus, acteur tout le monde l'est. Au début des années soixante-dix nous avons quitté Fluxus et sommes entré dans la maintenance : Nous avons le Félibrige que nous avons mérité. » (Jeu m'emmêle 9 La Strada n°00, nouvelle série, janvier 2004)

Journal de mes sabords

(Printemps 2005)

Ouvertures quadrangulaires dans la muraille d'un navire,
les sabords servaient à aérer l'intérieur
ou au passage de la volée des canons

J'entends que dix millions de Français nourris au lait de cola ont suivi une émission TV sur un tueur en série(s). Que lorsque dans la classe quelqu'un disait une ânerie, l'institut de CM2 tapait de son doigt sur le crâne du fautif : « Elle a mit quoi là-dedans, ta mère ? De la carotte râpée ? » Allez savoir pourquoi la carotte était coupable... Aujourd'hui moi je dis « lait de cola » parce que, en 2005, Lay et cola ça rime. Enfin, non. Mais vous voyez ce que je veux dire ? Pas de quoi être fier de notre audimat, m'sieu-dames ! Quoi que, version optimiste, cinquante millions n'ont pas suivi l'émission.

J'entends qu'on a classé (on, c'était les téléspectateurs) les cent plus grands Français de tous les temps. La vue courte, les contemporains prolifèrent. Les Français ne connaissent pas la géo disait-on, nous savons maintenant qu'ils ignorent aussi l'histoire (la vraie). Bourvil dans le dix premier. Si les dix « plus grands » sont aussi débiles, qu'en est-il du Français moyen – celui qui prend la peine de voter (on dit voter aussi pour ce truc là ?).

STRADA RESERVE (voir fichier La Strada travail)

Journal de mes sabords

(Janvier 2005)

Ouvertures quadrangulaires dans le muraille d'un navire,
les sabords servaient à aérer l'intérieur
ou au passage de la volée des canons

Envie de dire

Ils disent « Je pense ». Vous avez remarqué ? Dans les entretiens, à la télé ou la radio, plus leur vocabulaire est restreint plus ils commencent toutes leurs phrase par un « Je pense ». Ils devraient préférer « Je réfléchis » puisqu'ils ne font que renvoyer la plus pâle image du plus banal discours dominant. « Pourquoi avez-vous fait ceci, ou cela ? » demande-t-on à l'artiste. Réponse la plus fréquente : « J'ai eu envie de ». Ce qui nous éclaire considérablement, n'est-ce pas. Sans tomber dans le scatologique, des envies chacun en a chaque jours, qui ont trait aux besoins, ou aux désirs, ou aux deux. D'accord, phosporer des petites cellules grises c'est plus fatigant. Mais n'auriez-vous pas envie d'un peu y penser ?

Tsunami

Ils disent et écrivent tsunami. L'écriraient volontiers Tsunami, Tsunami majuscule comme un important, une Dieu des Tempêtes sans doute. Pas un Tsunami, non, Le Tsunami, comme s'il n'y en avait jamais eu qu'un, les autres comptaient pour du beurre. C'est une vague gigantesque, donc un raz-de-marée. Mais dire raz-de-marée, ça fait bas de gamme, ras les pâquerettes, rez-de-chaussée, bon pour les caves. Sauf que tsunami serait japonais, donc en Asie. Mais le Japon n'était pas dans la zone dévastée en 2004. Comme si pour parler d'une éruption de volcan en Italie nous disions Hekla au lieu de Vésuve au prétexte que l'Islande après tout c'est encore l'Europe. Et nous la géographie... « C'est un péché mignon » dit ma nièce. « Tu veux dire un péché venimeux ? » dit son grand-oncle rock'n'roll qui se flatte d'être auteur compositeur. J'ose à peine murmurer « vénien », des fois qu'il croit à une injure. Ce n'est, ils ont raison, qu'une petite querelle de mots. Me pose plus gravement problème l'appel des « Restos du cœur » qui indiquait, début décembre, avoir du mal à faire face à la demande en constante augmentation. Pas gênés, mes compatriotes, par le SDF qui crève de froid devant leur porte, par les familles qui se cachent à cinq ou six dans une pièce délabrée ou qui errent à la recherche d'un abri. Etrange, cette façon d'avoir la mauvaise conscience sélective. Ou, peut-être, de nier ou refouler le sentiment de culpabilité. Au fond, nous irions au secours de l'Asie parce que nous ne nous sentons pas coupable de cet événement, mais pas de notre voisin pour lequel nous pourrions soupçonner que, si peu soit-il, nous avons contribué comme citoyen aux circonstances qui l'accablent. Imaginez que chaque année soit débloquée par l'Etat et les donateurs les mêmes sommes généreuses... « Tu veux mettre l'abbé Pierre au chômage ! » hurle ma nièce qui ne craint pas les plaisanteries de mauvais goût. « A la retraite anticipée », que je lui répond. Excusez-moi, mais m'ont un peu énervé.

Des nouvelles du front

Régis Debray écrit : « Nous avons les divas que nous méritons. Le fric, l'image et le lieu commun sont les trois pilotis de notre système social. BHL réussit la synthèse. Il mérite sa place ». Ces deux là, si m'en croyez, il n'y pas que sur Venise qu'ils ne sont pas d'accord.

Journal de mes sabords

(Hiver 2005, suite)

Ouvertures quadrangulaires dans la muraille d'un navire,
les sabords servaient à aérer l'intérieur
ou au passage de la volée des canons

Envie de dire

Ils disent « Je pense ». Vous avez remarqué ? Dans les entretiens, à la télé ou la radio, plus leur vocabulaire est restreint plus ils commencent toutes leurs phrase par un « Je pense ». Ils devraient préférer « Je réfléchis » puisqu'ils ne font que renvoyer la plus pâle image du plus banal discours dominant. « Pourquoi avez-vous fait ceci, ou cela ? » demande-t-on à l'artiste. Réponse la plus fréquente : « J'ai eu envie de ». Ce qui nous éclaire considérablement, n'est-ce pas ? Sans tomber dans le scatologique, des envies chacun en a chaque jours, qui ont trait aux besoins, ou aux désirs, ou aux deux. D'accord, phosphorer des petites cellules grises c'est plus fatigant. Mais n'auriez-vous pas quelquefois envie d'un peu penser ?

De la culture et de la communication... (comme le Ministère de)

Tout autre chose – comme ils disent à la télé quand pour la transition ils débordent d'idées, tant et plus, à ne plus savoir quoi dire. *Libération* titre sur la rencontre avec V. Poutine : *La leçon de démocratie de Bush à son « ami »*. Mon ordinateur pinaille sur la cédille : *leçon* n'existe pas. Faut (on peut) écrire *le con* ou *leçon*. Libé. n'a pas choisi. Distraction d'un typo. ou malice d'un rédacteur ? A vous de choisir la leçon qui vous convient.

Le même numéro dit que ça blogue (oui blogue, pas blague) sur la plate-forme de radio Skyrock. Sont 1,4 millions de 13 à 25 ans. Le blog comme opium du peuple. Chaque blog s'ouvre sur une pub : Tous ces jeunes gens « libres » (qu'ils croient !) travaillent gratos pour la pub des golden viocs. *Tu blogues* maintenant se dit. Mais tu *déblogues* à plein tube aussi. Glissement phonétique ordinaire en français de *débloquer* à *débloguer*, s'ils daignaient bloguer, les plus distingués linguistes vous le diraient. Un million quatre cents mille hommes femmes et enfants sandwiches, ça fait un peu « bouffe express », non ? (Oui. Je sais : en français on dit fast food). Vont tous être obèses de la cervelle – ou du cerveau... pour ceux qui l'auraient conservé. Après, toute cette graisse dans les yeux, comment lire un vrai livre, regarder une expo ? Un million quatre à gribouiller, 1 399 990 à écrire les mêmes banalités, et quelques dizaines (ma copine, ton copain) à lire. Ça diffuse, oui, mais pour ce qui est de communiquer, croyez pas qu'ils nous prennent pour des vases ? Sommes tous des objets-communicants. Terrifiant « Syndrome des miettes ».

A la télé, publicité Total. Comme il est normal dans la pub, vos sous nous intéressent, qu'on nous dit. Cynisme total : Un pompiste aux petits soins endort d'une berceuse ses clients. Sans doute est-il prévu pour l'été de les allonger sur une plage de sable d'or, sans aucune trace de pollution. Comment ? Que je vous parle de l'Erika ? N'allez tout de même pas vous plaindre, vous qui avez échappé au tsunami ? Vous empêche de dormir ? Total donc, si vous souffrez d'insomnies, pour endormir les citoyens, vous dit qu'il sait faire. Rêvez. Vous êtes sur une plage dorée. Vous allez dormir avec une jolie blonde à la peau étrangement noircie, et vous lui chuchoterez « Erika, mon adorée... ». Allez pas encore râler ?

Journal de mes sabords

(2005)

Ouvertures quadrangulaires dans la muraille d'un navire,
les sabords servaient à aérer l'intérieur
ou au passage de la volée des canons

Côté poussières

Je fouille dans la bibliothèque, toujours à la recherche de vieilleries. Lorsque il y fort longtemps j'étudiais la littérature à la Fac d'Aix-en-Provence, un prof m'avait conseillé dans l'embarras du choix de prendre sur les rayons le livre le plus poussiéreux. « Il y a des chances » disait-il, « que ce soit le plus intéressant ». Je tire un livre des rayons. Louis Calaferte me dit : « Je suis en admiration. Je n'avais pas connu cela, à ce degré, depuis le *Voyage au bout de la nuit*. Comme Céline, Polac est un aristocrate de pensée. C'est dire qu'il est brutal et vrai. Permettez-moi un conseil de vieux lecteur : si vous n'aimez ni Rimbaud, ni Lautréamont, ni Stendhal, ni aucun de ces écorchés de génie, croyez-moi : ne lisez pas le roman de Michel Polac, laissez-le à ceux qui savent lire ». Moi, faut pas me provoquer deux fois. J'ai eu tellement de mal pour apprendre à lire ! Je mets dans ma poche *Maman, pourquoi m'as-tu laissé tomber de ton ventre ?* Surtout que cette question je l'ai posée des fois et des fois. Pas à ma mère, non, (pas osé) à des penseurs, des philosophes, qui naturellement avaient pas osé non plus et ignoraient la réponse. Dire que ce livre a été publié par Flammarion en 1969, bis en 2000, et moi j'étais passé à côté. Oui, c'est l'écriture d'une génération dans laquelle je me retrouve, qui joue sur les dispositifs, les rythmes, l'oralité. Mais ironique, aigu, coupant, blessant, rêveur et trop réaliste en même temps (faut le faire) et puis ce mec qui cause, il m'a regardé vivre par-dessus mon épaule pour savoir tout ce qu'il raconte que bien sûr il dit que c'est lui, mais souvent c'est tellement moi que je doute. Des banalités ? Oui, mais on en prend plein la gueule. Que beaucoup n'aient pas aimé, je comprends. Faut être un peu boxeur, un qui, pas champion, est toujours ontologiquement battu, mais maso revient toujours sur le ring. A la rencontre de son ombre pleine de bleus. Font cela les boxeurs, boxer contre leur ombre. C'est dire s'ils sont idéalistes ! Et nous donc ! On sort de ce livre comme du ring, un peu groggy et se lamentant : « Maman, pourquoi m'as-tu laissé tomber de ton ventre ? ». Peut-être pour que nous ayons au moins une question à laquelle répondre. Essayer de...

Journal de mes sabords

(Printemps 2005)

Ouvertures quadrangulaires dans la muraille d'un navire,
les sabords servaient à aérer l'intérieur
ou au passage de la volée des canons

J'entends que dix millions de Français nourris au lait de cola ont suivi une émission TV sur un tueur en série(s). Que lorsque dans la classe quelqu'un disait une ânerie, l'institut de CM2 tapait de son doigt sur le crâne du fautif : « Elle a mis quoi là-dedans, ta mère ? De la carotte râpée ? » Allez savoir pourquoi la carotte était coupable... Aujourd'hui moi je dis « lait de cola » parce que, en 2005, Lay et cola ça rime. Enfin, non. Mais vous voyez ce que je veux dire ? Pas de quoi être fier de notre audimat, m'sieu-dames ! Quoi que, version optimiste, cinquante millions n'ont pas suivi l'émission.

J'entends qu'on a classé (on, c'était les téléspectateurs) les cent plus grands Français de tous les temps. La vue courte, les contemporains prolifèrent. Les Français ne connaissaient pas la géo disait-on, nous savons maintenant qu'ils ignorent aussi l'histoire (la vraie). Bourvil dans le dix premier. Si les dix « plus grands » sont aussi débiles, qu'en est-il du Français moyen – celui qui prend la peine de voter (on dit voter aussi pour ce truc là ?).

STRADA RESERVE (voir fichier La Strada travail)

Mon cher Denys,

Proposition dont je t'avais parlé au téléphone. Je n'ai pu te joindre à Paris, pris dans la Galerie Oudin, passage trop rapide. Dis moi dès que tu le peux si tu t'y colles, pour que je confirme auprès de Christian Depardieu et qu'il réserve la place dans A-J.

Dada (Interview (?) en 4500 signes pour *Art Jonction*)

Proposition pour précéder l'expo. (dans le n° de rentrée paraissant en septembre. De toutes façons, faudrait le donner début juin pour bloquer l'espace dans le n° de rentrée.)

Il n'est donc pas question de parler de l'expo. de sa conception, des partis pris et de la réalisation qui feront, je le suppose, l'objet d'un article après-coup dans A-J. Bien sûr tu peux :

- 1. Dévier en partie le propos si mes questions n'abordent pas directement ce que tu tiens à dire... En principe, sauf si tu le demandes, je n'ajouterai rien après ton intervention. Donc tu conclus (à ta guise).*
- 2. Ecrire un article (sans mes questions) en centrant comme tu le veux la réflexion « préliminaire » à l'expo.*
- 3. Prévoir une illustration, (Dada ou artiste actuel...) le tout devant tenir sur une page. (4500 signes selon Christian Depardieu – qui est maintenant seul responsable).*

M.Alocco : A la rentrée, **Dada** à Beaubourg. Lorsque j'étais étudiant, puis jeune artiste, nous avions une connaissance fragmentée de cette période. Quelques acteurs de **Dada** pouvaient encore donner une vision subjective et polémique de leurs activités, mais après le temps des témoignages commençaient des tentatives d'explorations plus historiques. Un travail comme « Dada à Paris » de Michel Sanouillet, par exemple, donnait un début de vision d'ensemble. Une nouvelle génération jetait un regard neuf sur la première moitié du siècle. **Dada** semblait continuer à travailler la création : on parlait même pour un mouvement contemporain de néo-dada...

Denis Riout :...

M. Alocco : Aujourd'hui, la mise en vitrine à Beaubourg, – un peu paradoxale pour l'esprit Dada, mais ainsi use l'Histoire – signifie-t-elle qu'un chapitre est clos ? Existe-t-il, peut-être par quelques détours, des repères ou des réflexions agissant dans la production contemporaine et, quel que soit leur refus déclaré de leurs dépendance historique, des échos dans les œuvres des jeunes artistes ?

Denis Riout :...